

L'ECHARP
ENTENTE DES CERCLES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU ROMAN PAÏS
EN PARTENARIAT AVEC

LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DU BRABANT WALLON – FWB

ET

LE CENTRE ALBERT MARINUS

VOUS PRÉSENTE CE NUMÉRO DE LA REVUE « LE FOLKLORE BRABANÇON »

**CRÉÉE PAR ALBERT MARINUS ET PUBLIÉE (VOIR DATE DU N°) PAR LE SERVICE DE RECHERCHES
HISTORIQUES ET FOLKLORIQUES DE LA PROVINCE DU BRABANT**

NUMÉRISATION RÉALISÉE EN 2022 PAR WILFRED BURIE, ECHARP

**Bibliothèque Centrale du
Brabant Wallon – FWB**

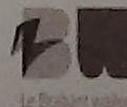
Place Albert 1er, 1 - 1400
Nivelles
+32 67/893.589
bibcentrale.mediation@cfwb.be
www.escapages.cfwb.be

Echarp

Entente des Cercles
d'Histoire et d'Archéologie
du Roman Païis
+32 479/245.148
echarp@gmail.com
www.echarp.be

Centre Albert Marinus

Musée communal de Woluwe
-Saint-Lambert
40, rue de la Charrette
1200 Bruxelles
+32 2/762.62.14
fondationmarinus@hotmail.com
www.albertmarinus.org



Avec le soutien de la
Province du
Brabant Wallon

11^e année nos 62-63

Prix 10

**Bulletin du Service de Recherches
Historiques et Folkloriques du Brabant**

**LE
FOLKLORE
BRABANÇON**

12 Vieille Halle au Blé Bruxelles

Le Folklore Brabançon paraît six fois par an.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 30 francs. — *Etranger* : 35 francs.

PRIX POUR LES DEUX ÉDITIONS : 50 francs. — *Etranger* : 55 francs.

La correspondance doit être adressée à M. A. Marinus, Gouvernement provincial, 12, Vieille Halle aux Blés, Bruxelles.

Compte chèque postal n° 142.119.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

De Brabantsche Folklore verschijnt zesmaal in 't jaar.

ABONNEMENTSPRIJS : 30 frank — *Vreemde* : 35 frank.

PRIJS VOOR BEIDE UITGAVEN : 50 frank. — *Vreemde* : 55 frank.

De briefwisseling moet gezonden worden aan den H. A. Marinus Provinciaal Bestuur, 12, Oud Koornhuis, Brussel.

Postcheck n° 142.119.

De ondertekende artikels verbinden enkel den schrijver ervan.



kerij

eeuw

Le Folklore Brabançon

SOMMAIRE

Omina ou présages. — Vieille expression populaire. — Erasme à Anderlecht. — Pièce congratulatoire d'un chanoine d'Anderlecht. — Bunsbeek à l'époque romaine. — Fête des moissons à Roux-Miroir. — Veille de Noël. — Menus Faits. — Bibliographie, etc.

Avant Propos.

Le travail de M. Paul Hermant que nous publions a été présenté, résumé, au Congrès d'archéologie d'Anvers (1930), section de Folklore. Il peut être considéré comme une suite à l'ouvrage La Médecine Populaire de MM. Paul Hermant et Denis Boomans, dont nous avons entrepris, il y a trois ans, la publication. Conçu dans le même esprit, il part de faits observés directement dans le Brabant et les compare à des faits similaires observés dans tous les pays et à toutes les époques.

Où que l'on observe les hommes, quels que soient les caractères de leur culture, leurs activités fonctionnelles sont les mêmes. Les objets sur lesquels leur attention porte peuvent varier à l'infini, les actes qu'ils accomplissent et les conceptions qu'ils échafaudent peuvent différer sensiblement dans leur forme extérieure, mais le mécanisme mental et la systématisation sociale sont partout les mêmes, quand bien même le crédit accordé à ces manifestations, le degré de la croyance en leur efficacité varierait d'intensité. Si, ici, les interdictions et les prophéties ont une force, une valeur telle que tous les individus d'un groupe social sont

astreints par la contrainte collective à s'y soumettre, s'il existe une véritable sanction sociale, ailleurs elles n'ont souvent qu'un intérêt de curiosité, augmenté d'une vague appréhension diffuse. Mais le processus d'élaboration mentale et de propagation dans le milieu social reste le même.

Comme pour La Médecine Populaire, on dira sans doute : ce travail n'est pas complet. Jamais un travail n'est complet. Ce que la science demande à une hypothèse pour être acceptable, à une théorie pour être reçue, c'est qu'elle s'appuie sur un nombre suffisant de faits bien observés pour apparaître vraisemblable. Tant mieux si des observations ultérieures viennent modifier la théorie en la précisant davantage. Mais la science n'avancera pas tant qu'on ne s'efforcera pas de dégager de l'analyse des faits, une orientation générale, tant qu'on se tiendra à une simple accumulation de matériaux. C'est l'effort d'orientation générale fait par les néo-folkloristes, qui a mis en relief l'importance psycho-sociologique du Folklore.

A. MARINUS.



Omina ou présages (1).

L'histoire de l'humanité rapporte un nombre immense de faits et gestes qui sont interdits, non parce qu'ils portent directement atteinte au bien-être soit d'un ou de plusieurs individus, soit de la tribu entière, mais pour des raisons moins définies et, souvent même, non indiquées. Beaucoup de ces faits, les interdictions, ont une sanction sociale, c'est-à-dire qu'ils sont punis par la collectivité à laquelle appartient le contrevenant, mais beaucoup d'autres reçoivent une sanction sans qu'un être humain l'inflige. Il est d'autres faits, par contre, qui tout aussi directement, apportent joie ou bonheur.

Une liaison s'est établie entre le geste, tantôt pieux, tantôt sacrilège, et les conséquences favorables ou nuisibles qu'il entraîne, liaison qui est formée, soit par de simples analogies qui jouent un rôle si considérable dans la logique humaine à une certaine époque de son évolution, soit par des interventions, conscientes ou inconscientes, de forces mystérieuses ou de personnages mythiques que le geste a rendus bienveillantes ou hostiles et qui récompensent ou châtient celui qui a posé l'acte. Dans ce cas, l'infraction prend l'aspect d'une faute de nature religieuse, d'une transgression d'une loi établie par une force surnaturelle et souvent elle peut être rachetée ou effacée par une confession, comme chez les Esquimaux, ou par une cérémonie purificatrice (religieuse ou magique) qui écarte le châtement.

Il n'est pas étonnant que les rois ou chefs religieux, qui, plus que les autres hommes, concentrent en eux la puissance surnaturelle, mystérieuse et magique, soient soumis intensément à l'action de ces forces et que les actes et gestes posés par eux, reçoivent une sanction plus grave. M. Frazer, parlant du rôle que les rois sont censés exercer sur le cours de la nature, dit que souvent ce pouvoir semble

(1). Je remercie M. R. Cornette et M. H. Brixy des documents qu'ils ont bien voulu me procurer.

dépendre de leur volonté, mais que cependant, le cours de la nature, tout en étant supposé dépendre du roi, est indépendant de sa volonté. Sa personne est considérée, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme le centre dynamique de l'univers, duquel des lignes de force rayonnent vers toutes les parties de l'univers ; de sorte que l'un quelconque de ses mouvements, — tourner la tête ou lever la main, — affecte immédiatement et peut sérieusement troubler quelque partie de la nature. Le plus grand soin doit être pris, pour cela, à la fois par lui et de lui.

M. Frazer cite comme exemple le Mikado du Japon qui, anciennement, était obligé de rester assis sur le trône pendant plusieurs heures chaque matin et de rester immobile comme une statue, sans bouger ni les mains, ni les pieds, la tête ou les yeux, ni une partie quelconque de son corps et ceci pour conserver la paix ou la tranquillité de l'Empire. Car si, par malheur, il se tournait d'un côté ou d'autre, ou s'il regardait pendant quelque temps d'un côté de l'Empire, on appréhendait que la guerre, la famine, le feu ou quelque autre grand malheur était sur le point de désoler le pays.

Ce fait est loin d'être isolé dans l'histoire de l'humanité et M. Frazer cite beaucoup d'autres coutumes du même genre : le prêtre-roi Kukuba de la Guinée inférieure doit dormir assis dans sa chaise, car, s'il se couchait, aucun vent ne s'élèverait et la navigation serait suspendue (1).

Cela nous suffira. Ces faits sont intéressants pour nous. Ils nous montrent le phénomène grossi et amplifié, mais en réalité ce sont toujours des omina et des présages. Tabous (2) et présages sont en somme très voisins et souvent très difficiles à distinguer les uns des autres. Presque toujours, il suffit de connaître l'interdiction pour en savoir les conséquences ; ce qui les caractérise tous deux, c'est que ce sont des actes qui ne nuisent en rien à la collectivité

(1) Goldon Bough. t. II, (The Taboo), pp. 3-6.

(2) La notion du tabou, dit *Wundt*, embrasse tous les usages dans lesquels s'exprime la crainte inspirée par certains objets, en rapport avec les actes se rattachant à ces objets. *Völkerpsychologie II*, p. 237).

et qui sont juridiquement anodins par eux-mêmes. Quelquefois les conséquences en sont prévues et d'autres fois indéfinies : l'acte porte malheur et ses suites ne sont données que par une indication générale et ceci était déjà un cas fréquent chez les Chaldéens.

Peu à peu les diverses explications qui ont engendré le rapport disparaissent, tombent dans l'oubli et seule la corrélation finale survit : on sait que tel acte est dangereux ou favorable, mais on ne se demande plus pourquoi. D'ailleurs les coutumes psychologiques, les systèmes logiques qui l'ont créé, ont perdu leur prépondérance, le rapport établi survit comme un article de foi et, il survit précisément, parce qu'il échappe aux systèmes subséquents et à la critique rationnelle. A ce moment, la mantique est bien, ce que disait l'auteur des définitions platoniciennes, la connaissance préalable d'un fait sans indice rationnel (1).

Prenons le cas de l'Esquimau de Behring Strait qui croit que quelqu'un qui coupe le corps d'une baleine, avec une hache de fer, mourra. Ceci s'explique par cette idée qu'en employant une hache de fer, on risque de blesser l'âme de la baleine et que celle-ci se venge (2). Mais que d'autres superstitions du même genre, dont l'explication est introuvable. Pour ne prendre qu'un exemple entre mille, à Nias, aussi longtemps que l'enfant n'a pas un mois, les parents ne peuvent se peigner, sinon l'enfant tombera de l'échelle qui conduit à la maison (3). Cela a certainement un sens et une raison, mais quels peuvent-ils être ?

Le tabou et le présage, comme les incantations et les amulettes sont tous apparentés à la divination, car ils établissent tous une relation entre le présent et le futur par d'autres voies que par l'observation directe. Ce qui différencie le tabou et le présage de la magie, c'est que généralement l'acte n'est pas posé dans l'intention de produire une modification dans le cours des événements.

(1) BOUCHÉ-LECLERCQ. — *Histoire de la Divination I*, p. 8.

(2) NELSON. — *The Eskimos about Behring Strait*. 18th report of the Smiths Instit., pp. 438-440.

(3) RAFFARD. *Het eiland Nias*. Bijdr. tot Taal- Land- en Volkenkunde, 1909, p. 316.

Le présage et surtout l'omen feront l'objet de notre étude et pour le moment nous négligerons ce qui se rapporte aux prévisions météorologiques, aux jours fastes ou néfastes, car ceci nous mènerait à des recherches d'un tout autre ordre, ainsi que l'interprétation des songes, qui mériterait une étude spéciale.

Comme l'avait déjà dit saint Thomas d'Aquin, les omina semblent être des restes de l'idolatrie qui faisait observer aux augures, les jours fastes et néfastes (1).

M. Carveth Read a donné une excellente définition de l'omen : un événement considéré comme un signe magique du bon ou du mauvais résultat d'une entreprise ou de l'approche d'une bonne fortune ou d'une calamité (2). Consciemment ou inconsciemment, on admet que la suite des événements est fixée d'avance et que certains signes peuvent révéler cet état futur. La rôle de ces signes n'est pas, en général, de produire cet état, d'être cause (surtout au sens actuel du mot), mais seulement de faire savoir ce qui arrivera et comme le dit (3) le philosophe Plotin, la fonction du devin n'est pas de connaître la cause, mais le fait. Le penseur matérialiste chinois Wang Chung, qui admettait la valeur des présages supposait qu'il existe une certaine harmonie naturelle entre la vie humaine et les forces de la nature qui se manifestent par ces omina (4).

Une des méthodes les plus primitives de la pensée humaine est la logique analogique : un élément commun à des objets ou à des phénomènes, suffit à établir leur parenté complète, permet la substitution des uns aux autres dans le raisonnement ou implique une interaction et Plotin dit que toutes les espèces de divination sont fondées sur les lois de l'analogie.

Nous rechercherons d'abord les omina dont le procédé psychologique a l'analogie pour méthode ; nous les diviserons en deux catégories : 1° ceux où la volonté n'intervient pas pour la production du signe, 2° ceux qui sont provoqués intentionnellement.

(1) *Sum. Theol.* 2^o S^o quest. XCVI. art. III.

(2) *Man and his superstitions*, p. 163.

(3) *Ennéades* III, 6.

(4) FORKE. *Lun Hang*, p. 207.

OMINA ANALOGIQUES NON VOULUS.

Un exemple bien typique d'omen analogique est le mode de divination en usage chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande pour découvrir qui aura l'avantage dans une bataille : le devin dressait deux bâtons l'un près de l'autre, l'un pour son propre parti, l'autre pour l'ennemi et les laissait tomber. Celui des deux bâtons qui tombait sur le bout de l'autre indiquait que le parti avec lequel il était en relation, gagnerait la bataille (1). Le Loi des Frisons parle d'une coutume de même nature (tit. XIV. 1) et on retrouve le procédé dans la Scythie, la Tartarie et la Perse anciennes, chez les Germains, les Slaves, en Afrique Centrale, chez les Zoulous, etc.

Le Veda connaît des présages similaires : avant la bataille on posait sur un brasier trois bouts de cordonnet retors : celui du milieu représentait la mort, les deux autres les armées en présence ; de leurs contorsions on induisait l'issue (2). Mais ce sont surtout les habitants de l'Afrique du Sud, Ba-Rongas, Zoulous, Mangandjas, qui, dans leurs jeux compliqués d'osselets, ont développé à l'extrême cette recherche de correspondances.

A Bruxelles on connaît des omina du même genre : la personne dont le portrait tombe mourra bientôt ou sera frappée d'un malheur (3) ; anciennement quand un cheval du cortège nuptial tombait, on disait que l'union ne durerait pas. L'analogie est peut-être moins directe, mais cependant compréhensible, pour le suivant : dans les ateliers de couture ou de modes, une aiguille ou des ciseaux qui tombent et restent fichés dans le sol présagent de l'ouvrage ; lorsqu'ils restent fermés, du chômage. (En Suisse, les ciseaux droits annoncent un événement heureux : héritage, fiançailles, etc, en Angleterre une mort, en France un départ). A Bruxelles encore, lorsqu'une couturière laisse tomber une bobine de fil et que celle-ci reste debout, si le fil est

(1) TYLOR. *Primitive culture*, I p. YATE. *New Zealand*, p. 91.

(2) OJDENBERG. *La religion du Veda*, p. 435.

(3) Une idole ou une image qui tombe signifie que la divinité a perdu sa puissance (Israël, N^{elle} Irlande).

noir elle aura des nouvelles d'un homme à cheveux noirs, si le fil est blanc elle aura des nouvelles d'un homme blond ; d'autres disent que quand la bobine tombe de cette façon c'est qu'un homme les attendra à la sortie de l'atelier. Un bout de fil sur les cheveux d'une ouvrière indique une nouvelle provenant d'un homme blond si le fil est blanc, d'un homme chatain si le fil est noir. Quand une jeune fille boit dans une tasse ou dans un verre ébréchés, c'est qu'elle épousera un veuf.

On dit à Linden, que quand une poule imite le chant du coq, c'est que la fermière sera maîtresse du ménage. A Lesbos on dit que quand la poule chante le coq, elle porte bonheur à la maison, si, quand elle chante, elle est tournée vers l'Orient ; si par contre elle est tournée vers le couchant elle porte malheur : dans ce cas on la tue et c'est le père, le chef de la famille qui doit la manger, parce que c'est lui qui aurait éprouvé le malheur (En Sicile c'est la maîtresse). Des conceptions semblables se retrouvent en Italie, en Allemagne, en Russie, en France, chez les Arabes, les Chinois, et les Hottentots (1).

A Bruxelles comme en Ardenne, lorsqu'une jeune fille est en visite et qu'elle est assise près du pied de la table, il est à prévoir qu'elle épousera le fils de la maison.

L'amour est un lien moral. Un nœud qui se défait présage la rupture du lien affectif. Une bruxelloise dit qu'elle perd son amoureux ou que son mari lui est infidèle quand les cordons de son tablier, de son jupon ou de ses souliers se dénouent ou bien encore quand elle perd sa jarretière. La même idée règne en Ardenne et à Paris et, de longue date, en Allemagne et en Suisse.

A Bruxelles, essayer un vêtement de deuil ou se mettre un crêpe sur la tête signifient qu'on perdra quelqu'un des siens. Cependant quand dans une volière, un oiseau meurt, on attache un bout de crêpe au grillage, pour éviter la mort des autres.

(1) GEORGEAKIS et PINEAU. *Le Folklore de Lesbos*, p. 353. SÉBILLOT. *Traditions de la Haute Bretagne*. PINEAU. *Le Folklore du Poitou*, p. 527. HAHN. *Tsuni Goam*, p. 90. ANDRÉE. *Ethnol. Paralelen*, I, p. 13.

La bague de mariage est le symbole du lien conjugal, la perdre est signe de malheur (Bruxelles), au siècle dernier, on disait en Flandre que cela présageait la rupture du lien conjugal.

Anciennement, la veille de Noël, les amants jetaient deux noix dans le feu. Si elles brulaient paisiblement le mariage devait être heureux ; si elles éclataient bruyamment la vie future des amants devait être agitée (1).

A Bruxelles, comme en Angleterre, c'est un mauvais signe quand il pleut et surtout quand il neige le jour du mariage (on dit souvent que le mari sera un ivrogne). Lorsque le soleil brille ce jour-là, le ménage sera heureux.

L'enfant qui naît un dimanche sera un paresseux.

Un couteau disposé le tranchant vers le haut est signe de menace ; à Bruxelles et à Linden cela porte malheur ; en Allemagne ou bien cela présage des disputes (2), ce qui est une indication plus précise, ou bien cela blesse les anges (3). Une idée, moins facile à comprendre, régnait anciennement en région flamande : si durant un repas, un couteau était posé avec le tranchant vers le haut, sa pointe indiquait la personne qui se marierait dans l'année (4).

Une coutume répandue en Belgique, en France et en Suisse : pour savoir durant combien d'années un jeune homme et une jeune fille devront encore attendre avant de se marier, ils empruntent une alliance et la suspendent au moyen d'un de leurs cheveux au-dessus d'un verre. Le nombre de chocs contre le verre indique le nombre d'années qu'ils attendront encore. Des moyens analogues sont employés par les Karens du S. O. de l'Asie qui supposent que la réponse est donnée par l'esprit d'un mort. Les Mélanésiens emploient des pierres suspendues à un nœud, ils appellent les noms et les mouvements de la pierre répondent aux questions (5).

(1) DR CORIMANS. *L'année de l'ancienne Belgique*, 1844, p. 92.

(2) WUTTKI. *Der deutsche Volksaberglaube*, p. 211.

(3) GRIMM. *Deutsche Mythologie*, p. 4 XXV. 209.

(4) Wodana, 1843, p. 222.

(5) CODRINGTON. *The Melanesians*, p. 196.

Un fiancé ne peut donner à sa future des perles fines. Celles-ci meurent, dit-on, et cela portera malheur à l'union.

Une femme qui fait la lessive et qui se mouille très fort épousera un ivrogne (Bruxelles, Wallonie et maintes régions de la France) ; si une femme, en tordant le linge le fait par inadvertance tourner en spirale, elle épousera un bossu (Nivelles, Bouillon, Champlon, etc.). Dans la région de Bihain on dit qu'elle apprend à emmailloter (1).

Lorsqu'on a pelé une pomme sans que la pelure se casse, on jette celle-ci derrière soi, par dessus l'épaule gauche et elle indiquera par ses formes l'initiale du futur époux de la jeune fille qui a fait ce geste. En Wallonie, ceci doit se faire la veille de la St-André, (à Paris on préfère la pelure d'orange).

Presque partout, en Belgique, on considère qu'un pain, mis à l'envers sur une table est de mauvais augure. En certains villages de Flandre on dit que les sorcières savent alors ce qui se passe ; à Capelle-au-Bois on dit qu'un membre de la famille tombera à l'eau et se noyera ; à Bruxelles, on dit à celui qui dépose le pain de cette manière qu'il n'ira pas au ciel. En Ardenne c'est signe de dispute dans le ménage.

A Paris on dit que c'est signe de mort. Dans le Bocage normand une personne qui pose le pain sens dessus dessous est censée ne pas savoir le gagner (2), dans les Vosges on dit que le diable danse sur le pain (3). Dans quelques villages français on est encore persuadé qu'un pain renversé ou posé sur la croûte de dessus appelée croûte des garçons, par opposition à celle de dessous, appelée croûte des filles, sans doute parce qu'elle est ordinairement plus tendre, annonce, si le maître de la maison est indisposé, qu'il ne se lèvera pas de sa maladie ou du moins que ce pain, ainsi placé sur une table, ne peut manquer de nuire au bonheur et à la prospérité de sa demeure (Glos-

(1) PATRY. Rev. Trad. popul. IX, p. 559. BANNEUX. *L'Ardenne superstitieuse*, p. 68.

(2) A. DE CHESNEL. *Dictionnaire des superstitions, erreurs et préjugés populaires* (1856) art. Pain.

(3) SAUVÉ. *Le Folklore des Hautes Vosges*, p. 383.

saire lorrain). La diversité des conséquences prouve que toute relation analogique a disparu. L'épi de blé et le pain ont eu un sens religieux, notamment dans les mystères d'Eleusis ; le pain est un symbole divin dans le sacrifice chrétien. C'est profaner le pain que de le mettre à l'envers.

Le caractère du premier acte de la journée s'étend à la journée entière. Pour un commerçant bruxellois, commencer la journée en donnant de l'argent ou même en en rendant est un mauvais début, et faire crédit au premier acheteur est plus mauvais encore.

GESTES ANALOGIQUES VOULUS.

Comme nous l'avons dit, la divination implique l'idée d'une fatalité, d'un destin, en ce sens que tel ou tel signe révèle qu'un événement est en germe et se produira nécessairement, sans égard pour l'activité humaine.

Mais lorsqu'on introduisit dans les omina des faits dépendant de la volonté, c'est-à-dire que l'homme pouvait ou ne pouvait pas faire, la divination prit un autre caractère. L'homme pouvait parfois influencer le destin, il pouvait, dans certains cas, modifier l'avenir en faisant ou en ne faisant pas tel ou tel geste (1). Et ainsi, comme ce fut le cas pour le I Ging chinois, la divination devint une méthode d'action et de sagesse et c'est ce que l'on retrouve dans beaucoup d'omina encore en usage et qui les apparente aux procédés magiques.

Certains d'entre eux ont, comme les précédents, conservé la base psychologique de l'analogie.

A Bruxelles comme en Ardenne et à Liège, on dit que celui des deux conjoints, qui lors de la célébration du mariage, glisse le plus loin l'alliance à son doigt, sera le maître du ménage (usage très ancien, surtout dans le midi). En Bavière, c'est le conjoint qui y glisse le plus aisément le doigt. A Genève par contre, on plie le doigt, de façon que l'alliance ne puisse pas dépasser l'articulation, pour rester maître du ménage.

(1) MACROBE. *Comm. Liv. I, 7.*

A Bruxelles aussi, on retrouve cette idée, généralement répandue, qu'accepter un objet qui coupe ou qui pique, coupe l'amitié. Il faut payer l'objet, quelque minime que soit la somme que l'on donne ; au Japon, c'est le peigne qui reçu en cadeau, engendre l'inimitié. Cependant en Ille et Vilaine, ainsi qu'en Beauce, offrir des épingles est un moyen de s'attacher l'amitié des gens (1). On dit à Nivelles qu'il ne faut pas ramasser une épingle que l'on trouve, parce qu'elle est ensorcelée (2).

On dit aussi, à Bruxelles et en province que le conjoint, qui la nuit de noce, se met le premier au lit, mourra le premier. Cette idée est également répandue en Wallonie (3) et dans le Yorkshire (4) ; en Allemagne, par contre, on dit que celui qui quitte le premier le lit, mourra le premier, ailleurs on dit que c'est celui qui s'endort le premier (5).

En plusieurs régions de la partie flamande du pays on dit qu'on ne peut toucher les feuilles d'une certaine espèce d'oseille parce que cela porterait malheur. Cette plante poussait au pied de la croix du Christ et reçut sur elle des gouttes du sang divin. C'est pourquoi ses feuilles portent encore des taches rouges.

C'est en vertu de la même conception analogique que les Japonais, à une cérémonie de mariage ne portent jamais un vêtement de couleur pourpre, sinon leur lien matrimonial serait vite rompu car la couleur pourpre se fâne rapidement (6). C'est à peu près dans le même esprit aussi que les Mohicans crachent au-dessus d'un mur ou d'une clôture avant l'escalade, afin de réussir celle-ci (7).

(1) ORAIN. *Folklore d'Ille et Vilaine*, II, p. 24. CHAPISEAU. *Le Folklore de la Beauce et du Perche*, p. 117.

(2) COLSON. *Présages populaires*. Wallonia, 1908, p. 54.

(3) MONSEUR. *Le Folklore wallon*, 712.

(4) TH. DYER. *English folklore*, p. 200.

(5) GRIMM. *Myth.* LXXXVI, 485, XCVI, 717. SAUVÉ. *Le Folklore des Hautes Vosges*, p. 99.

(6) W. E. GRIFFIS. *Japan*, p. 467.

(7) *Mohegan medicinal practices, weather-lore and superstition*. Smiths. Inst. Annual report 1925-26, p. 272.

La volonté intervenant dans la production des présages, on conçoit aisément que l'on soit arrivé à cette idée que le destin puisse être modifié par un acte subséquent. Les Romains avaient des formules conventionnelles pour accepter les bons présages ou pour rejeter les mauvais. Plinius écrit que d'après ce que disent les augures, les auspices n'importent pas pour celui qui, dans une entreprise, déclarerait qu'il n'en tient pas compte (1). Les Dayaks de Bornéo procèdent autrement : ils font un bruit assourdissant pour couvrir le cri de l'oiseau de mauvais augure (2). Les habitants de Soemba (Malaisie) ne peuvent, lorsqu'ils entendent le cri du hibou, faire une remarque à ce sujet ou faire un signe d'étonnement, sinon ils mouraient (3).

Un cas typique de la modification du sens d'un présage est celui de J. César, qui, abordant en Afrique, tomba et ceci étant un très mauvais signe, il en changea le sens en disant : Afrique, je « te tiens » (4) mot réédité plus tard, au moins d'après la légende, par Guillaume le Conquérant qui tomba lors de son débarquement en Angleterre :

Quant li dus primes fors issi
Sor ses palmes avant chai
Sempres i eut leur grant cri
Et il lore a en haut crie
« Seignor, par la resplendor De !
La terre ai des deus mains saisie » (5).

Cas similaire, plus tard, par le roi Édouard d'Angleterre débarquant à La Hogue, tombant et disant que le présage était bon, puisqu'il signifiait que la terre le désirait (6). Nous sommes peut-être ici en présence d'un thème folklorique.

Inutile de dire que dans la vie courante, les personnes qui ont foi dans les présages trouvent quantités de combinaisons pour les interpréter de la manière la plus

(1) *Hist. nat.* XXVII, c. 4.

(2) LEVY BRUHL. *La mentalité primitive*, p. 152.

(3) KRUYT. *De Soembanezen. Bijdr.* T. I. en V. 1922, p. 559.

(4) SUÉTONE. *J. Cesar*, c. 59.

(5) WACE. *Roman de Rou* II. 659.

(6) FROISSART. *Chroniques*, L. I. ch. 260.

favorable possible. Dans les ateliers parisiens certains sorts peuvent être conjurés en jetant trois épingles en trois fois par dessus son épaule et en disant chaque fois : « Je m'en f..... » (1). En Allemagne, il faut sourire lorsqu'on reçoit une épingle pour éloigner le mauvais effet d'un tel cadeau.

LOGIQUE ANIMISTE.

Parmi les omina, les plus caractéristiques sont ceux qui dérivent de la rencontre, du mouvement et des cris des animaux. Certains d'entre eux sont encore purement analogiques, par exemple lorsque les Sea Dayaks considèrent comme un très mauvais augure de trouver un animal mort, sur leur champ (2).

Aux époques primitives on attribuait aux animaux non seulement une intelligence et une sensibilité comparables à celles de l'homme, mais à certains d'entre eux on accordait un savoir dépassant le nôtre, soit qu'on leur accordât des moyens de perception plus développés, soit qu'on s'imaginât qu'ils étaient les confidents ou les messagers d'êtres supérieurs et connaissant l'avenir.

Mais il en est certains où l'animal patronymique de la grande famille ou de la tribu (3) a joué le rôle d'avertisseur du danger qui menace ses parents. M. Frazer cite quelques cas empruntés aux Australiens de la nouvelle Galles du Sud, où le kangourou prévient ceux de son clan de l'approche des ennemis, aux Kurnai où la corneille joue le même rôle, aux Samoans pour lesquels le hibou et bien d'autres animaux servaient d'avertisseurs. Souvent l'apparition de l'animal totem était signe de mort (4), l'animal

(1) J. B. COISSAC. *Les superstitions des jeunes ouvrières parisiennes*. La Revue, Janvier, 1913, p. 68.

(2) ROSE. *Encyclopaia of Religion*. Art. divination, p. 779.

(3) Notons à ce sujet que l'animal totemique n'a pas nécessairement un caractère religieux. M. SWANTON le dit expressément dans *Creek social Organisation*, p. 159.

(4) Le Totémisme pp. 34 et suiv. SYDNEY HARTLAND. *Animal superstition and totemism*. Folklore 1900, p. 246. TURNER. *Samoa*, pp. 21 et 24.

patronymique venait chercher son parent(1). C'est ce qui fait que beaucoup de tribus craignent de voir leur animal-totem, ce qui est odieux ou néfaste. Cependant en Australie et à Fidji, l'animal totem apparaissait à la mère au moment de la naissance ; à Tonga (Faapai), lorsque le hibou, animal sacré, criait près d'une maison, dans l'après-midi, c'était un signe qu'il y avait une femme enceinte dans la famille (2).

En ce qui concerne le totémisme dans l'antiquité classique, M. S. Reinach rappelle quelques faits de même nature. Diodore de Sicile nous dit formellement qu'en Égypte, l'épervier (totem de la race royale) était vénéré parce qu'il prédisait l'avenir (I. 87). Il cite aussi à ce propos le lièvre prophétique de Boadices, reine de Bretagne, dans un pays, où du temps de César, le lièvre était nourri, mais non mangé (Dion Cassius LXII. 9) et aussi l'histoire de ce loup qui servit de guide à des colons samnites pour la fondation d'une colonie et qui avaient probablement le loup pour totem (3). M. Sydney Hartland dit que les animaux favorables ou défavorables étaient au début, tous tabous (4).

Lorsque le totémisme disparut progressivement, beaucoup d'animaux, anciennement des animaux patronymiques, conservèrent leur rôle d'augure, et ce fut un des éléments formateurs de la divination par les animaux.

En Europe, le totémisme, qui y a certainement existé sous l'une ou l'autre de ses formes, s'est fondu dans les religions ultérieures ; cependant si nous y trouvons chez la plupart des peuples de l'antiquité, l'usage de la divination par les animaux, il est bien difficile d'établir avec précision que chacun de ceux-ci a été un animal totemique.

Une chose est à noter, c'est que dans la plupart des langues, le mot qui désigne l'omen ou l'augure a un rapport

(1) FREUD. *Totem et tabou*, p. 146. MOERENHOUT. *Voyage aux îles*, I, p. 457.

(2) COLLECOT. *Notes on Tongan Religion* (Journ. of the polyn. Society, 1921), p. 234.

(3) *Cultes, mythes et religions*, I. p. 25.

(4) *Animal superstitions and totemism*. Folklore 1900, p. 247.

avec le terme qui désigne l'oiseau : la plupart des langues romanes, (le grec, le latin, le français, l'anglais), le sanscrit, le grec, le persan et l'arabe notamment. Ceci semble être dû à ce que l'arrivée et le départ des oiseaux annonçaient le changement de saisons, et que, d'après des croyances très répandues, leurs cris appellent la pluie. Pour les Grecs, les oiseaux, co-habitants des Dieux, comprennent plus vite que les hommes la volonté silencieuse des dieux (1).

Il n'est pas étonnant que la faculté de prédire l'avenir ait conduit, ainsi que le remarque M. Lévy-Bruhl, au culte des oiseaux (2), comme ce fut le cas chez les Dayaks de Bornéo, ou même au culte de leur voix comme chez les Celtes. A Timor, on dit que les oiseaux sont l'incarnation des morts (3).

Chose à noter c'est que les augures par le vol des oiseaux semblent avoir été presque complètement ignorés du Moyen-Age, au moins en France.

Le corbeau eut presque partout le rôle d'augure. M. S. Reinach cite deux monuments où sa signification religieuse est évidente. L'un est le bas-relief de Compiègne, représentant un homme vu à mi-corps, aux oreilles duquel deux corbeaux semblent parler, le second est le bas-relief, découvert en Lorraine, qui nous fait connaître le nom du dieu au marteau et de son parèdre. Au dessous de ce couple divin figure un corbeau, qui remplit un registre entier de la stèle, preuve irrécusable de son caractère sacré (4).

Odin était toujours accompagné de deux corbeaux qui lui faisaient part de tous les événements, et, dans beaucoup de contes populaires, le corbeau sait beaucoup de choses et est souvent le messager des nouvelles ou le guide des voyageurs ; aussi dans les Eddas était-ce un excellent signe quand on était suivi par un ou deux corbeaux (5). Chez les

(1) EURIPIDE, d'après PLUTARQUE, *sollert. anim.* 22 PORPHYRE, *de abstn.* III, 5.

(2) *La mentalité primitive*, p. 134.

(3) KRUYT. *De Timoreezen*. Bijdr. T. L. en V. 1923, p. 29.

(4) *Op. cit.*, p. 75.

(5) GRIMM. *Deutsche Myth.* 651. *Sigurdhardwika*, 20.

Islandais, encore actuellement, le corbeau est un animal qui annonce l'avenir et souvent la mort.

Selon Festus, le corbeau, avant le paon, était consacré à Junon et primitivement il l'était également à Apollon ; les poètes l'appellent souvent l'oiseau de Phœbus, son esclave, l'oiseau de Delphes, le compagnon des trépieds (1).

Il apparaît comme oiseau d'augure quelquefois bon, chez les Chaldéens (2) généralement sympathique aux Chinois, et presque toujours mauvais chez les Grecs, cependant on lit dans les « oiseaux » d'Aristophane, qu'à Athènes les hommes juraient par le corbeau et par Zeus.

A Rome, les corbeaux étaient souvent les annonceurs de malheurs prochains (3) ; d'autre part, un corbeau volant à droite et une corneille à gauche, ratifiaient ce qu'on avait l'intention de faire (4). C'est ce que précise Psellus en disant que si, sortant de chez nous pour travailler, nous entendons le cri d'un corbeau derrière nous ou d'une corneille devant nous, cela annonce des craintes et des difficultés dans notre travail, alors que si une corneille passe et croasse à gauche ou si un corbeau fait de même de l'autre côté, il donne de l'espoir et de la confiance (5). En tous cas le corbeau a joué un grand rôle dans la divination grecque et romaine, des augures spéciaux observaient surtout leurs cris (6). St-Augustin appelle les corbeaux des animaux diaboliques (idée qui survit en France et en Finlande), alors que dans le Mithraïsme, ils étaient des messagers du soleil.

Presque partout on a regardé le corbeau comme un présage de mort (on dit qu'il renifle la mort), surtout lorsqu'il vient se poser dans le voisinage ou sur la maison où

(1) BOUCHÉ LECLERCQ. *Hist. de la Divination*, I, pp. 126 et 133.

(2) JASTROW. *Die Religion Babylonien*, II, p. 809. FRANK. *Studien zur babyl. Religion*, I, p. 248. HUNGER. *Babylonische Tiermina*, p. 34.

(3) VALERE MAXIME. I. ch. 4, OVIDE. *Métam.* 2. 531-632, APOLLODORE, *Bibl.* 3. 10, 3, HYGÉN. *Fab.* 20.

(4) CICERON. *Divination* XXXIX.

(5) *Peri ômoplastoskopias*, etc. § 2.

(6) BOUCHÉ LECLERCQ. *Hist. de la divination*, I, p. 133.

il y a un malade. L'idée se retrouve en région wallonne et à Bruxelles. En Égypte, par contre un corbeau qui croasse sur la terrasse d'une maison y apporte une bonne nouvelle. Cependant les Arabes, pour dire que quelqu'un meurt employent l'expression : son corbeau s'envole ; cet oiseau annonce la mort ou aussi la séparation d'amis ou d'amants (1).

On croit également à Bruxelles, comme en Bohême (2), qu'en voyage, voir des corneilles voler à sa droite est bon signe, les voir voler à sa gauche, signe de malheur.

Aux Indes, le point d'où arrive le premier vol de corneilles indique celui d'où viendra le futur époux (3).

En Haute Bretagne, le cri de la corneille est signe de mort ; s'il se fait entendre trois fois c'est un homme qui mourra, si on l'entend deux fois c'est une femme (4).

Anciennement en France, en Angleterre, en Lettonie et ailleurs, les corbeaux annonçaient toutes espèces de calamités : peste, famine, guerre, inondation, etc. En Suisse, ils annoncent encore des luttes et des disputes.

Les corneilles (qui souvent dans l'antiquité classique étaient l'antithèse des corbeaux) ont un grand rôle dans les croyances des habitants de l'île de Soemba (Malaisie) surtout lorsqu'ils vont en expédition pour couper des têtes humaines. Quand, en route, ils rencontrent une troupe de corneilles et que celles-ci se mettent à crier, les chasseurs considèrent ceci comme un encouragement, si elles se taisent cela signifie que l'expédition n'aura pas un bon résultat et les chasseurs rentrent chez eux. Si une corneille, la nuit, vient crier dans un village, cela signifie que l'on doit se tenir sur ses gardes, c'est que l'ennemi prépare une attaque. Si pendant le jour, une corneille vient crier près d'une maison, c'est que le propriétaire de celle-ci mourra

- (1) WELLHAUSEN. *Skizzen und Vorarbeiten*, fasc. III, p. 149.
 (2) GROHMANN. *Aberglauben aus Böhmen*, p. 446.
 (3) V. HENRY. *La magie dans l'Inde antique*, p. 65.
 (4) P. SÉBILLOT. *Superstitions de la Haute Bretagne*, Rev. Trad. pop. VII, p. 99.

bientôt (1) à Timor on dit que la corneille fut le messenger qu'envoya le dieu du ciel pour rendre la terre habitable (2). Dans l'Inde antique le point d'où arrivait le premier vol de corneilles, indiquait celui d'où viendra le futur époux (3).

Dans les contrées boisées de Belgique, on croit que le corbeau est parfois l'âme d'un réprouvé qui vient se moquer des chasseurs ou bien un sorcier qui a pris cette apparence. Ces croyances rappellent celles du Pays de Galles (4). À Cortrijck-Dudzel, comme à Godarville et en Suisse le rôle des corbeaux est abaissé à celui d'annonciateur de la pluie, quand ils volent et crient. En Grèce ils présageaient souvent le beau temps.

Le pigeon, en Babylonie, était le symbole de la déesse des naissances, Istar, et c'était un oiseau sacré pour les Phéniciens et les Philistins. Il semble avoir été en Grèce un animal tutélaire ; en tous cas le culte de la colombe était antérieur à l'époque classique. Au VI^e livre de l'Énéide, deux colombes guident Énée, fils de la déesse-colombe. Salomon Reinach croit que le nom de colombes que l'on donnait aux prêtresses de Dodone indiquent un ancien culte totémique dont ces animaux étaient l'objet (5).

En général, un oiseau qui entre dans une maison annonce un malheur, exception faite pour le pigeon qui est un signe favorable, du moins dans la croyance bruxelloise.

En nos régions, le pigeon, comme la cigogne ou l'hirondelle, sont appelés des oiseaux d'âmes (zielvogels) et présagent le bonheur. À rapprocher de ceci, la croyance russe que les âmes des enfants non baptisés deviennent des pigeons qui demandent le baptême. D'après une tradition arabe le prophète aurait dit : « Entretenez des pigeons dans vos demeures ; ils détournent de vos enfants l'attention des

(1) KRUYT. *De Soembanezen*. Bijdr. T. L. en V., 1922, pp. 558 en 559.

(2) KRUYT. *De Timoreezen*. Bijdr. T. L. en V. 1923, p. 420.

(3) VICTOR HENRY. *La magie dans l'Inde antique*, p. 65.

(4) PATON. *Spiritism and the cult of the Dead*, p. 96.

(5) *Orpheus*, p. 136.

génies » ; leur rôle divinatoire est important chez les Arabes (1).

En Irlande et en Asie Mineure, les pigeons apportent malheur et mort (2).

La poule. A Jodoigne quand on va en voyage et que l'on rencontre une poule noire, c'est signe de malheur et l'on ne doit pas continuer sa route (3). Dans un fabliau du Moyen-Age c'est la rencontre d'une poule déplumée qui est de mauvais augure (4).

L'hirondelle apporte le bonheur dans la maison où elle fait son nid et déjà chez les Germains elle était regardée de bon augure peut-être parce que son retour annonçait l'approche de la bonne saison. A Rome, d'après Elie, elle était sacrée par les dieux lares. En France et en Hongrie elle est dite quelquefois l'oiseau du Bon Dieu ; dans le Sud du Tyrol elle est consacrée à la mère de Dieu et les Arabes l'appellent l'oiseau du Paradis. En Allemagne son nid protège la maison contre l'incendie et en pays de Galles, une hirondelle qui déserte son nid annonce un malheur (5). Elle est beaucoup moins appréciée en Irlande.

A Bruxelles, comme en France, voir voler une *alouette* est un excellent présage, surtout si elle chante. Si elle vole très haut le présage n'en est que plus favorable.

Le hibou, déjà dans les Védas, est l'oiseau qui se rend à la demeure des dieux et est le messenger des esprits méchants (6), puis il devint le messenger du dieu de la mort (7). En Babylonie, certains démons mauvais avaient des têtes de hibou (8). Au Mexique il était un messenger du

(1) DESPARMET. *Ethn. Trad. de la Mettida*. Bull. soc. géogr. d'Alger, 1913, p. 214.

(2) THOMAS. *Animal superstitions*. Folklore 1901, p. 190. MABEL PEACOCK. Folklore 1899, p. 298.

(3) H. ROBEYNS. *Folklore brabançon* 1928, p. 326.

(4) SCHIAVO. *Fede e superstizione nell'antica poesia francese*. Zeitschrift für Romanische Philologie, 1893, p. 110.

(5) E. OWEN. *Welsh folk-lore*, p. 330.

(6) OLDENBERG. *La religion du Veda*, pp. 63 et 435.

(7) Patchatantra III. 15, 128, Hitopadesa IV, 47.

(8) CH. F. JEAN. *Le péché chez les Babyloniens et les Assyriens*, p. 36.

dieu Mictlantecutli, qui allait en enfer et en revenait ; il appelait ceux qu'on lui désignait (1) et actuellement aux Indes on dit qu'il est le prêtre des sorciers (2). Ce ne semble être qu'à une époque assez tardive (bien qu'il fut l'oiseau d'Athéné et révélait la présence de la déesse) qu'il apparut comme oiseau d'augure chez les Grecs, (cependant Ménandre en parle) ; par contre il fut très redouté des Romains et on le craignait au Pérou et au Mexique anciens, où l'on croyait que le cri de la chouette annonçait que quelqu'un mourra dans la maison sur laquelle elle crie (3). Les Mandans et les Hidatsa (Sioux) regardent le grand hibou comme un animal mystérieux avec qui ils conversent. Ils disent qu'il prédit l'avenir. Les Séminoles de la Floride considèrent le cri du hibou comme un omen généralement mauvais et plus mauvais encore quand on l'empêche (4).

A Menangkabau (Sumatra) le hibou est le messenger qui annonce à l'homme l'heure de sa mort (5). A Soemba on le considère comme la personnification des sorcières, des loups-garous ; il est l'oiseau de la maladie et de la mort (6) ; chez les Toradjas de Célèbes, lorsque le hibou vient crier sur une maison, c'est mauvais signe, surtout s'il ne crie qu'une fois ; on crache alors sur une feuille d'arbre et on la jette sur le chemin (7) ; à Timor, comme à Soemba, le hibou est un esprit méchant ou un loup-garou. Lorsqu'on va en guerre ou en chasse et que l'on entend derrière soi le cri de cet oiseau, on revient toujours sur ses pas (8). Chez les Dayaks de Bornéo, lorsque le petit hibou est à l'est de la maison, c'est bon signe, s'il est à l'ouest il présage un malheur, s'il est sur les champs on n'aura pas de succès

(1) SAHAGUN. *Hist. des choses de la Nello Espagne*, p. 300.

(2) GORDON. *Journal of Asiatic Society* 1904, p. 2.

(3) JÉSUISTE ANONYME dans *Tres relaciones*, p. 198 SAHAGUN. *Op. cit.*, p. 299.

(4) DORSEY. *A Study of Siouan cults*, p. 510.

(5) VANDER TOORIN. *Het animism bij de Menangkabauer*. Bijdr. T. L. en V. 1890, p. 89.

(6) KRUYT. *De Soembaneezen*, p. 559.

(7) KRUYT. *Measa*. Bijdr. T. L. en V., 1920, p. 22.

(8) KRUYT. *De Timoreezen*. Bijdr. T. L. en V., 1923, p. 419.

dans les récoltes, s'il reste longtemps sur une maison, c'est un signe de mort, on quitte la maison (1).

Chez les Maoris, le cri d'un hibou durant une assemblée leur annonce malheur, et chez les Tartares comme chez les Nubiens, le cri d'un petit hibou cause l'effroi (2). En Chine également le cri sinistre du hibou annonce la mort (3), c'est l'oiseau aux sept têtes qui appelle un malade (4).

Wuttke dit que l'appel du hibou « huwig ou Kuwitt » est transposé en Allemagne en « Komm mit » (viens avec moi). Mais ceci semble être une assimilation assez récente et non une explication. Cependant des omnia construits sur des similitudes semblables sont assez nombreux; à Saa (Mélanésie) il y a un petit oiseau dont le cri est *wisi*, c'est à dire *non*. Lorsqu'un homme part en expédition et entend ce cri, souvent il revient, ou quand il échoue il se souvient de ce cri (5).

Dans le Grand Duché de Luxembourg si un hibou vole contre la tête ou l'épaule d'une personne, c'est qu'elle doit mourir (6).

En Hongrie, le hibou est appelé l'oiseau de la mort (7). En France, de très ancienne date, le hibou (le chouan comme dit Ronsard) est oiseau de mauvais augure, absolument comme au Pérou et en Perse, et lorsque les habitants des Basses Pyrénées entendent son cri, ils jettent du sel dans le feu pour se préserver du malheur qu'annonce cet oiseau.

En Suisse, le cri du hibou est un signe malheureux : s'il se fait entendre près d'une maison c'est le signe de mort

(1) MALLINCKRODT. *Ethn. mededeelingen*. Bijdr. T. I. en V. 1924, p. 569.

(2) TYLOR. *Civilisation primitive*, I, p. 140.

(3) ANDREE. *Ethnol. Paralelen*, p. 14.

(4) P. D'ENJOY. *Le spiritisme en Chine*. Bull. de la S^{te} d'Anthropologie, 1906, p. 90.

(5) CODRINGTON. *The Melanésians*, p. 221.

(6) J. HESS. *Luxemburger Volkskunde*, p. 119.

(7) GUBERNATIS. *Zool. Myth.* II, p. 244.

pour un des habitants ou pour un animal domestique précieux. On le considère comme une âme qui, par ce cri, avertit d'un malheur prochain (1).

Pour quelques gens de la campagne française, l'apparition d'un hibou est un signe de stérilité.

En Belgique aussi, le cri du hibou est de mauvais augure, surtout quand l'oiseau passe en criant au-dessus de la maison.

Au contraire, en Asie Mineure, un hibou qui crie signifie : « Bonne nouvelle pour nous et bons messages de vous » (2).

La pie, est aussi un mauvais signe pour les habitants des environs de Bruxelles. Lorsque, le matin, elle vient pousser deux fois son cri moqueur, c'est signe de mauvaise nouvelle, concernant l'objet auquel on pense à ce moment. En France généralement elle annonce un accident prochain à celui qui entreprend un voyage (3). La pie est souvent considérée comme un oiseau diabolique, qui sert de messager aux sorciers qui d'ailleurs en prennent souvent la forme. En Angleterre comme à Godarville et dans le Bordelais, l'omen qu'elle annonce varie suivant le nombre de pies qu'on voit (4). En Irlande, lorsqu'on n'en voit qu'une c'est un mauvais présage ; pour l'esquiver on se découvre et l'on crache. En Allemagne, lorsque les pies volent autour d'une maison, elles annoncent des discordes et des disputes, en Suisse et en Poméranie elles annoncent la mort (5). En Hongrie, lorsqu'une pie crie aux environs de la maison c'est qu'un hôte arrivera ; si elle se met sur la maison d'un malade, celui-ci guérira bientôt (6).

(1) Dr O. STOLL. *Zur Kenntniss der Zauberglaube in der Schweiz*. Jahrb. der geogr. ethn. Gesellsch. Zürich 1909, pp. 131-132.

(2) THOMAS. *Animal superstitions*. Folklore 1901, p. 189.

(3) SÉBILLOT. *Folklore de la France*, t. III, 192.

(4) TH. DYER. *English Folklore*, pp. 81 et suiv. HAROU. *Mélanges de traditionnisme*, p. 45. *La Renaissance provinciale*. Juin-Juillet 1929, p. 13.

(5) SLOET. *De Dieren*, p. 232.

(6) H. VON WLISLOCKI. *Volks Glaube der Magyaren*, p. 75.

La pie a beaucoup de caractères mythologiques en commun avec le corbeau, et déjà dans les Védas, elle était de mauvais augure.

En ce qui concerne les animaux domestiques, nous avons d'abord le *cheval*. A Bruxelles, on dit que rencontrer le matin un cheval pie ou blanc est un signe de bonheur ; à Jodoigne, quand on fait pareille rencontre si l'on trace une croix avec le pied, l'on fera une trouvaille ; en Allemagne, par contre c'est un mauvais indice, surtout au début d'un voyage (1) ; à Paris, le cheval pie est mauvais à la droite et excellent à gauche. A Bruxelles, le pronostic est des plus favorables lorsqu'on rencontre d'abord un cheval pie, puis un bossu ; ou bien un cheval blanc, voir du rouge et puis se frotter le ventre ; si l'on voit sept chevaux blancs, on trouvera quelque chose.

Lorsqu'on entend un cheval qui hennit (ce qui est de bon augure), il faut lever la jambe pour avoir des nouvelles. Inutile de rappeler qu'à Bruxelles, comme ailleurs trouver un fer de cheval est une réelle chance.

A Bruxelles, le cheval n'est de mauvais augure que quand il est noir et hennit trois fois.

Les Perses pratiquaient l'hippomancie et c'est par le hennissement de son cheval que Darius fut nommé roi (2). L'épopée hindoue, le Ramayana, parle d'un cheval qui par ses larmes annonce les malheurs prochains de son maître (3) et Suétone dit que les chevaux que César avaient consacrés à Mars, s'abstinrent de manger et versèrent d'abondantes larmes quelques jours avant sa mort (4). Chez les Étrusques aussi les chevaux donnaient souvent des augures (5).

Dans la mythologie nordique, les dieux avaient des chevaux doués d'une puissance extraordinaire et certains de ceux-ci étaient honorés comme des êtres divins et peut-être en conservait-on dans les temples. Tacite dit qu'on

(1) WUTTKE. *Der deutsche Volksaberglaube*, 4^e éd., p. 199.

(2) HÉRODOTE, III, 84 et suiv. VALÈRE MAXIME. *Mém.* VII.

(3) *Ramayana*. VI. 75.

(4) CÉSAR, LXXXI.

(5) SERVIUS. *Aen.* III. 57.

observait leur hennissement et leur souffle et les prêtres les regardaient comme les confidents des dieux (1). La coutume traversa tout le Moyen-Age, tant chez les Slaves que chez les Germains, et, actuellement encore, la croyance commune des Algériens attribue au cheval la connaissance de l'avenir.

L'âne est une apparition peu favorable.

En Belgique, on dit partout que rencontrer un troupeau de *moutons* est de bon augure et particulièrement signe de bon accueil. En Allemagne et en Hongrie on a la même idée ; en France, on établit souvent une distinction : la rencontre est bonne lorsque le troupeau vient vers vous, dans le cas contraire on pronostique que l'on sera importun. A Liège on dit qu'une jeune fille qui rencontre un troupeau de neuf moutons épousera le premier jeune homme qui lui donnera la main (2).

A Babylone, lorsqu'un troupeau de moutons bondissait joyeusement c'était bon signe, le bêlement plaintif, par contre était mauvais (3). Ici l'analogie est de nature simpliste. Dans le Christianisme, l'agneau, symbole du Christ, fut à un certain moment l'objet d'un culte et, au VII^e siècle, l'Église dut l'interdire (4).

La chèvre aussi est de bon augure.

Par contre, rencontrer des *porcs* est toujours et presque partout un mauvais avertissement ; à Bruxelles, cela présage surtout un mauvais accueil. La même idée règne en Angleterre et en Écosse ; en Hongrie la rencontre d'un porc annonce des ennuis. Pour les Juifs (et pour tous les Sémites) le porc était un animal impur qu'il était défendu de tuer et de manger, il était intangible et M. Reinach émet l'hypothèse qu'il pourrait bien être un ancien animal totémique (5) ; il était d'ailleurs considéré comme saint par certains sémites et notamment par les Syriens. Il était associé

(1) *Germ.* 10.

(2) MONSEUR. *Folklore wallon*, p. 15.

(3) JASTROW. *Die Religion Babylonien*, p. 820.

(4) MENZEL. *Symbolik* II, p. 5.

(5) *Mythes, cultes et religions*, t. II, pp. 12 et suiv.

à diverses divinités agricoles : Demeter, Adonis et Aphrodite (1) et plus encore à Hécate et Persephone.

Cependant l'extension de la croyance nous porte à admettre qu'elle a une raison plus lointaine encore. Rappelons à ce sujet que les habitants de Timor considèrent comme un mauvais signe de rencontrer un sanglier quand ils se mettent en route (2). Les Babyloniens avaient plusieurs omens mauvais, relatifs aux pourceaux (3) et les Égyptiens actuels considèrent encore le porc comme un animal néfaste.

En Esthonie cependant, la rencontre d'un cochon est un omen favorable, et quelquefois aussi en Allemagne et en Annam ; aux Hébrides le cochon n'est un signe favorable que pour la famille dit Campbell (4).

Un chien qui hurle la nuit annonce qu'un malade mourra. C'est une idée très ancienne et que signalent déjà Virgile et Pausanias, ainsi que « les Évangiles des Quenouilles du XV^e siècle (Bruges, vers 1475). Elle est admise par les Juifs et les Arabes, les Hindous et les Aïnos du Japon, les Tonkinois, les Malais, etc. Les Chinois disent que quand les chiens hurlent, c'est que le gouvernement est aux abois.

Le chien était considéré aux époques primitives comme un membre de la tribu et à ce titre, il avait pour rôle de dévorer les morts, ce qui se pratique chez les Mongols du Nord et se pratiquait anciennement chez les Parthes, les Hyrcaniens et les Persans (5). Parmi les Slaves, comme parmi les Persans, un chien était nécessaire pour prendre l'âme du défunt, ou suivant une conception ultérieure pour l'accompagner dans l'autre monde (6) ; dans la croyance hollandaise, lorsque les chiens hurlent avant la mort, ce

(1) JEVONS. *Introduction to history of religion*, p. 118 (note) LUCIEN. *Dea Syria*. ROB. SMITH. *Religion of the Semites*, p. 273.

(2) KRUYT. *De Timoreezen*, Bijdr. T. L. V. 1923, p. 434.

(3) JASTROW. *Religion babylonica* II, p. 821.

(4) GOODRICH FREER. *More folklore from the Hebrides*. Folklore 1902, p. 49.

(5) JEVONS. *Op. cit.*, p. 203.

(6) PATON. *Spiritism and the cult of the dead*, p. 124. HOPKINS. *Religions*, p. 145.

sont les âmes des ancêtres qui sont en cause, car elles viennent prendre les mourants (1).

D'un autre côté, par les Babyloniens et les Assyriens, le chien, par son ouïe et son flair délicats était regardé comme indicateur d'événements futurs, ses actions et son aboiement furent considérés comme un avertissement d'événements d'ordres les plus divers (2). A Rome (comme actuellement en Annam) un chien noir qui entrait dans une maison était de mauvais augure (3), à Rome, comme en Grèce les chiens étaient des bêtes odieuses. Chez les Koeboes de Sumatra quand un certain singe (Siemang) se fait entendre la nuit, de même que le hurlement du chien chez nous, ces cris annoncent la mort de quelqu'un (4).

A Bruxelles, comme en Wallonie et dans le Midi de la France, on croit qu'un chat noir qui entre dans une maison y apporte le bonheur ; à Paris on dit qu'alors un membre de la famille mourra. Ronsard écrivait que « bon signe c'estoît quand un chat blanc son maistre reflatoit ». Par contre, en Auxois, un chat noir qui entre dans une maison y apporte le malheur (5). Dans la banlieue de Bruxelles, on considère comme un bon présage de voir un chat noir le matin (parfois à condition de rentrer chez soi) et à Bruxelles, comme à Paris, dans les Vosges et le Sud-Ouest de la France, c'est mauvais signe que de marcher sur la queue d'un chat, car celui-ci vous maudit en soufflant. Voir un chat noir devant une église, indique que l'on ira en prison. En Allemagne, en Hollande et en Hongrie, un chat, et particulièrement un chat noir, qui court sur la route est un signe de malheur (6) ; en ce pays on dit également

(1) H. GROLMAN. *Volksgebruiken in Nederland*. Tijdschrift van het Nederl. Aardrijkskundig Genootschap, 1923, p. 363.

(2) JASTROW. *Op. cit.* II. 788. BOISSIER. *Choix de textes*, pp. 31 et suiv.

(3) TÉRENCE. *Phormion* v. 705. DUMOUTIER. *Folklore Sino-annamite*. Revue Indo-Chinoise, 1907, p. 852.

(4) VAN DONGEN. *De Koeboes*. Bijdr. T. L. en V., 1910, p. 212.

(5) SÉBILLIOT. *Folklore de la France*, t. III, p. 100.

(6) WUTTKE. *Op. cit.*, p. 200. H. VAN WHISLOCKI. *Volksglaube der Magyaren*, p. 71. TUINMAN. *Nederduitsche Spreekwoorden*, p. 14.

qu'une jeune fille qui ne nourrit pas bien les chats ne fera pas un bon mariage (1). Dans le Bourbonnais, de même qu'en Allemagne et au Japon, tuer un chat porte malheur (2). En Angleterre les superstitions concernant les chats sont presque innombrables (3) et les marins notamment, ont une grande confiance dans la faculté qu'a le chat de faire lever le vent et ils disent que d'habitude le chat porte le vent dans sa queue. C'est peut-être en corrélation avec ce préjugé que la rencontre d'un chat, avant l'embarquement, est un mauvais signe pour beaucoup de pêcheurs (4). Aux Hébrides, le chat est mauvais sauf pour certaines familles (Mac Intosh. Macpherson, etc.) (5).

Le chat n'a qu'un rôle assez faible dans la mythologie aryenne (dans la religion germanique il était consacré à Freya) ; ce n'est que dans la religion égyptienne, surtout à Bubastis, qu'il joua un rôle important et actuellement encore, en Égypte musulmane, le chat porte bonheur à la maison qu'il habite.

A Bruxelles, comme en France, en Angleterre et en Grèce, un *grillon* est un hôte favorable, qui protège le foyer ; il y apporte le bonheur.

Une *coccinelle* dans une maison est considérée à Bruxelles comme un bon omen. Ceci est peut-être dû à ses noms populaires : Bête à Bon Dieu, en français, et petite Bête de la Vierge en flamand et en wallon.

Ajoutons à ce sujet, qu'à Nivelles et en d'autres régions de la Wallonie, ainsi qu'en France et en Lithuanie, la coccinelle, en s'envolant indique dans quelle région une jeune fille se mariera et que dans le Hainaut celui qui tue une coccinelle attrape des abcès ; mais généralement en Wallonie cet acte amène de la pluie ou du moins prédit le temps.

(1) SLOET. *De dieren in het Germaansch Volksgeloof*, p. 2.

(2) F. PEROT. *Folklore bourbonnais*, p. 35.

(3) TH. DYER. *English Folklore*, pp. 106-111.

(4) SÉBILLOT. *Folklore des pêcheurs*, p. 186.

(5) GOODRICH FREER. *More Folklore from the Hebrides*. Folklore 1902, p. 49.

En Flandre, comme en Wallonie, on menace la coccinelle si elle ne fait pas ce qu'on lui demande : à Linden, les enfants lui disent : Vierge chérie, donne moi de l'huile ou du saindoux ou je tue ton père et ta mère (*Lieve Vrouwke, geef mij olie of smout, of ik doe uw vader en moeder dood*).

En Allemagne, la coccinelle apporte du bonheur quand elle vient sur les vêtements ; on ne peut la chasser mais on doit la déposer doucement sur de la verdure. Elle est regardée comme annonciatrice du printemps et à ce titre elle est mise en relation avec la déesse Freya (1). En Ardenne on menace de la tuer si elle n'annonce pas le beau temps prochain (2).

L'*araignée* est parmi tous les insectes, celui qui a donné naissance au plus grand nombre de dits omineux. Pline parle des présages que donnent les araignées, mais ils sont d'ordre physique : quand il doit survenir une crue d'eau, elles placent leur toile en un lieu plus élevé. Elles se reposent dans les temps sereins et filent dans les temps nébuleux (3).

A Bruxelles on dit :

*Araignée du matin, grand chagrin,
Araignée du soir, bon espoir.*

Le consonnance des mots semble avoir prédominé, comme dans beaucoup de dictons d'ailleurs. Par une raison semblable, on dit à Bruxelles :

*Araignée du matin
Apporte bonheur et gain*

et à Nivelles :

*Araignée de neuf heures
Grand malheur.*

M. Teirlinck a rapporté la version flamande cueillie aux environs de Bruxelles :

(1) SLOET. *De dieren*, p. 394.

(2) L. BANNEUX. *L'Ardenne superstitieuse*, pp. 35 et suiv.

(3) *Hist. nat.* Liv. XI.

*Des morgens druk,
Des middags geluk
Des avonds min
Zit in de spinnekop in (1).*

A Denderleeuw, voir le matin une araignée signifie qu'une nouvelle est en route ; une araignée qui accourt vers vous signifie qu'on dit du mal de vous (2).

A Mons écraser une araignée le matin est un présage d'argent.

En général, une araignée qui court sur les vêtements est signe de bonheur et cette idée existait déjà en France au XV^e siècle. A Paris et dans les Hautes-Vosges, la phalange, faucheur ou chance, seul est signe de bonheur (3). En France on regarde souvent l'araignée noire comme un signe de mort (4). Les Tonkinois de même regardent l'araignée noire comme un mauvais augure, la blanche comme un bon (5).

Dans le Bourbonnais, la vue de trois araignées ensemble présage une bonne journée (6).

Les variations sont innombrables : en Allemagne, comme d'ailleurs dans la banlieue de Bruxelles, on croit que quand les araignées arrivent le matin sur quelqu'un, en courant sur lui, elles annoncent du bonheur et qu'une maison où elles tendent leur toile est préservée de beaucoup de malheur.

Dans l'Erzgebirge on dit qu'une araignée qui monte sur quelqu'un lui apporte le bonheur, lorsqu'elle descend c'est le malheur (7).

On dit en Angleterre qu'écraser une araignée fait pleuvoir.

(1) Peine au matin, bonheur à midi, moins le soir, c'est ce que dit l'araignée, *Volkskunde* 1896-97, p. 235.

(2) DE COCK. *Volkskunde* 1896-97, p. 238.

(3) SAUVÉ. *Le Folklore des Hautes Vosges*, p. 315.

(4) ROLLAND. *Faune populaire*, p. 241.

(5) DUMOUTIER. *Essai sur les Tonkinois*. *Revue Indo-Chinoise* 1908, p. 209.

(6) PEROT. *Op. cit.*, p. 12.

(7) WUTTKE. *Op. cit.*, p. 206.

En Angleterre et en Allemagne, tuer une araignée porte malheur, la laisser vivre porte bonheur. Souvent elle annonce qu'on recevra de l'argent (1). En Turquie l'araignée est toujours de bon augure (2). Au Japon, l'araignée, vue le matin porte bonheur, la nuit on la tue. Chez les Toradjas de l'île Célèbes, lorsque'une araignée fait sa toile au dessus de quelqu'un qui dort, c'est *measa*, le dormeur mourra, de même que si elle descend droit devant quelqu'un (3).

En Russie, les superstitions sont très diverses. En certaines régions, l'araignée est considérée comme impure, quarante péchés sont pardonnés à celui qui en tue une avec le petit doigt. En d'autres endroits tuer une araignée est un péché (4). Les Tsiganes disent que l'araignée du matin est le souffle d'un méchant homme et ils l'écrasent, celle du soir est le souffle d'un enfant sans mère (5).

Même les Peaux-Rouges ont des superstitions semblables, mais il est possible qu'elles soient importées d'Europe. Les Mohicans conseillent de ne pas tuer les araignées, car elles apportent de bonnes nouvelles. Ils disent aussi de vous arrêter et de faire un vœu quand on voit une araignée faire sa toile. C'est un signe favorable (6). Ce que rapporte M. Dorsey à propos des Sioux (Tetons), paraît être plus autochtone. Ces Indiens tuent les araignées grises et celles à pattes jaunes, mais ils leur disent : « Grand'père araignée, ce sont les gens du tonnerre qui te tuent ». La relation semble être ici de nature totémique (7). Pour les Osages, l'araignée est un symbole de vie (8).

(1) DYER. *Op. cit.*, p. 132. GRIMM. *Deutsche Myth.* LXX.

(2) OSMAN BEY. *Les Imans et les Derviches*, p. 138.

(3) KRUYT. *Measa*. *Bijdr. T. L. en V.*, 1920, pp. 42 et 43.

(4) JANSCHAL et THOMAS. *Animal folklore*. *Man* 1905, n° 11.

(5) H. VON WLISLOCKI. *Volksglaube und religiöser Brauch der Zigeuner*, p. 49.

(6) *Mohegan medicinal practice*. SMITHS. Institut. 1925-26, p. 272.

(7) *A Study of Siouan cults*, p. 479.

(8) LA FLECHE. *The Osage tribe*, p. 102.

La divination par les araignées était un des modes les plus usités au Pérou ancien (1).

Quant à l'origine de la faculté ominieuse des araignées il me semble assez difficile d'émettre une hypothèse. A Nias une des âmes d'une personne morte prend la forme d'une petite araignée et on la loge dans l'image du défunt (2) ; c'est une indication d'ordre animiste ; plus directement analogique est la croyance qui règne en Herzégovine, que si les araignées font plusieurs toiles dans la maison, celle-ci sera dépeuplée, la famille mourra ou émigrera (3). En effet une maison où les araignées tissent de nombreuses toiles est généralement une maison inhabitée. La même idée se retrouve au fond de cette superstition parisienne d'après laquelle des toiles d'araignée dans une chambre de jeune fille présagent qu'elle ne se mariera pas.

SENSATIONS OU MOUVEMENTS.

Le plus caractéristique des omina de ce type est l'éternuement. M. Pierre Saintyves, dans une de ses belles études a montré l'origine animiste des salutations diverses qui accompagnent cet acte : départ ou rentrée de l'âme (Guyane, Mélanésie, Nouvelle Zélande, etc.), fait que quelqu'un a parlé de l'éternueur (Amérique, Japon), présence ou action de l'esprit protecteur (Zoulous, Galelrais de Malaisie), possession par un esprit (Hébreux, Grecs, Anglais, etc.) (4).

C'est en vertu de l'idée que l'éternuement indique la présence et la communication des esprits que les anciens Grecs voyaient dans l'éternuement une preuve d'acquiescement aux sollicitations amoureuses. A Bruxelles encore, on dit que l'éternuement prouve la véracité de ce qui vient d'être dit. J'ai retrouvé anciennement la même idée à Assche, à Vissenaken, à Linden et à Enghien. On dit en

(1) VILLAGOMES. *Exortaciones e instruccion*, etc. Ch. 43. FL. MORTIER et P. MINNAERT. *La religion du Pérou ancien*, p. 9.

(2) RAFFARD. *Op. cit.*, pp. 577 et 584.

(3) BJELSKOSITCHE. *Animal folklore*. Man, 1904, p. 88.

(4) L'Éternuement et le baillement, pp. 10 et suiv.

flamand « 't es waar, 't es beniezt ». C'est vrai, on a éternué (1). Homère le disait déjà (2).

En Allemagne, lorsque quelqu'un compte et éternue c'est que le compte est juste (3).

Quand quelqu'un éternue, c'est que son vœu se réalisera, c'est pourquoi on dit à l'éternueur : « à vos souhaits ».

Nous avons dit que l'éternuement signifie parfois que l'on parle de celui qui éternue ; c'est ainsi qu'au Japon, si quelqu'un éternue une fois, c'est qu'on dit du bien de lui, s'il éternue deux fois c'est que l'on médit de lui, trois fois c'est qu'il aura un rhume (4).

La même signification ominieuse est attribuée aux bourdonnements d'oreilles ; à gauche, ils signifient presque partout qu'on dit du mal, à droite du bien (France, Angleterre, Grèce, Japon, Peaux-Rouges et surtout à Rome (5)). Dans le Mentonnais comme à Godarville et en Ardenne on dit que quand l'oreille gauche tinte, il faut se mordre le petit doigt pour punir le médisant qui alors se mordra la langue (6). En Wallonie et à Bruxelles, on a conservé la même tradition. A Nivelles et à Bruxelles, on dit que quand l'oreille chante et que si on récite alors l'alphabet, la lettre que l'on prononcera au moment où le bourdonnement cesse est la première du nom de la personne qui parle de vous (7). D'après le Fal-Nameh (turc) la signification du tintement d'oreilles varie d'après les jours.

Pour ces phénomènes, comme en beaucoup d'autres cas, la droite est ordinairement favorable ; la gauche mau-

(1) *Folklore brabançon*, 1925, p. 152.

(2) *Od.* XVII. 539 et suiv.

(3) GRIMM. *Op. cit.* LXXXVII. 266.

(4) W. E. GRIFFITH. *Japan*, p. 187.

(5) LUCIEN. *Dial. meretricis* 9. 2. MARC AURELIE. *Épîtres* II. 5. PLINE. *Hist. nat.* XXVIII. 5.

(6) ANDREWS. *Traditions du Mentonnais*. Rev. Trad. popul. IX, p. 258. HAROU. *Mélanges de Traditionnisme*, p. 23. J. BANNEUX. *L'Ardenne superstitieuse*, p. 59.

(7) COLSON. *Présages populaires*, Wallonia, p. 86.

vaïse (1); ainsi, se lever le pied gauche d'abord ou commencer à se mettre le pantalon de la jambe gauche sont choses dangereuses. (Quelques parisiennes disent le contraire). Les Suisses, comme nous, connaissent ces pronostics. A Bruxelles, l'on dit que lorsqu'on va à confesse il ne faut pas s'agenouiller du genou gauche d'abord : on ne recevrait pas l'absolution.

C'est surtout à propos du vol des oiseaux que la droite et la gauche ont joué un rôle important. Tylor cite le cas des Maoris, des Kalmouks, des Nègres du Vieux Calabar, etc. Nous avons cité précédemment d'autres exemples, même de nos régions (2) et l'idée existait déjà à Babylone (3). La même conception apparaît pour les poissons qui sautent de l'eau (4).

Il en est de même pour les chatouillements dans la paume de la main.

A Bruxelles, comme en Cornouailles, en Grèce et au Japon, le chatouillement dans la main droite signifie qu'on recevra de l'argent, dans la main gauche que l'on devra en donner (à Anvers on dit, suivant la tradition ancienne, qu'on recevra des coups). Les Mohicans et les habitants des Hébrides attribuaient un autre sens : le chatouillement dans la paume de la main droite indique que l'on donnera la main à un étranger, dans la main gauche qu'on recevra un cadeau (5).

A Perwez (Brabant) on dit que si la paume chatouille, on recevra de l'argent, si c'est le dos de la main, en devra en donner.

Ce sont les Kwakiutl du N. O. de l'Amérique qui ont formé un grand recueil de ces omnia : pour eux quand une paupière tiraille, c'est qu'il pleuvra, quand un

(1) Rappelons à ce sujet que pour les Egyptiens le souffle de vie entrainé par l'oreille droite et le souffle de mort par l'oreille gauche (CUMSTON, *Histoire de la Médecine*, p. 51).

(2) TYLOR, *Civil. primitive*, pp. 140-141.

(3) JASTROW. *Op. cit.*, t. II, p. 243.

(4) LOEB, *Mentawai religious cult*, p. 244.

(5) Mohegan medicinal practices, *op. cit.*, p. 273. GOODRICH FREER. *More folklore from the Hebrides*. *Folklore* 1902, p. 50.

orteil tiraille c'est qu'un voyageur va arriver, quand c'est la lèvre inférieure d'un chasseur marin, c'est qu'il mangera toutes espèces d'aliments, car alors tiraille la place où coulera la graisse, et bien d'autres encore (1). Les Sémi-noles de la Floride disaient que l'œil qui tremble annonce des pleurs, quand c'est la bouche c'est que quelque chose de mal arrivera à l'individu, que quelqu'un parle de lui, ou qu'une fête va avoir lieu (2). Chez les Sioux si la main droite démange, c'est qu'on battra quelqu'un ou qu'on se fâchera.

Tout aussi significative est la croyance des Peuls du Soudan occidental ainsi que celle des nègres de la Jamaïque : pour eux, des démangeaisons à la plante du pied annoncent un voyage ou une paire de chaussures (3).

A Bruxelles, des chatouillements du nez annoncent que quelqu'un vous offrira à souper ou qu'un vieux monsieur désire vous embrasser. A Nivelles, c'est signe que l'on va se marier, à Perwez cela annonce la venue d'un étranger en certaines localités des Ardennes que votre amoureux rit avec une autre. En Savoie on dit aussi que si le nez démange à un homme, c'est qu'une vieille l'aime. Plus compréhensible est la superstition parisienne qui dit que si les lèvres vous démangent vous embrasserez quelqu'un dans la journée.

On dit à Bruxelles, comme à Anvers, que si l'anus ou le nez, vous chatouille, le prix du beurre diminuera.

Avoir les mains ou le nez froids signifie la constance en amour.

A Bruxelles et en Wallonie, si une jeune fille fait craquer les articulations de ses doigts, elle a autant d'amoureux que le craquement se répète de fois (4).

L'histoire et l'ethnographie nous apportent d'autres faits de caractère semblable bien qu'assez différents.

(1) BOAS. *Ethnology of the Kwakiutl*, p. 605.

(2) SWANTON. *Early history of the Creek Indians*, p. 383.

(3) DELAFOSSE. *Croyances du Soudan Occidental*. *Rev. d'ethnographie*, 1910, p. 100. Sans nom. *Folklore of the negroes of Jamaica*, *Folklore*, 1905, p. 69.

(4) MONSEUR. *Folklore wallon*, p. 32.

Dans les îles Banks, on trouve une méthode de divination appelée *So ilo* et employée pour savoir où est une personne ou une chose perdue, qui est le voleur, si un ami absent est mort ou vivant. Il faut lever les mains au-dessus de la tête et les frotter l'une contre l'autre en chantant un chant magique qui appelle un esprit. La réponse est donnée par le craquement des jointures ; s'il est question de vie ou de mort, l'homme vit encore lorsque le pouce ou les épaules craquent ; si ce sont les coudes, l'homme est mort. Si un homme éternue il fait *so ilo*, afin de savoir qui le maudit ; il fait tourner ses poings, il pose la question et réponse lui est donnée lorsqu'il demande : Est-ce un tel ? et que ses coudes craquent (1).

En Nouvelle Guinée quand l'épaule droite fait mal, on prévoit une bonne nouvelle, si c'est l'épaule gauche de mauvaises (2).

Au Pérou, avant la conquête espagnole, les palpitations des yeux jouaient un grand rôle dans la divination et le côté droit signifiait bonheur, tandis que le gauche était mauvais (3).

A Rome, le tiraillement de l'oeil ou du sourcil d'un homme est un signe qu'il rencontrera bientôt une connaissance — un ennemi, si c'est l'œil gauche qui tremble, un ami si c'est le droit. C'est à la même idée que Théocrite faisait allusion (4). L'idée se retrouve sous une forme semblable à Lesbos (5).

A Bruxelles, se cogner le coude signifie qu'on recevra un cadeau, mais il faut avoir soin de ne pas frotter l'endroit contusionné. Certains disent que cela n'est exact que pour le coude gauche. Se cogner le coude droit présage un affront qui sera d'autant plus grand que l'on se frotte davantage : il faut se frotter la jointure du bras et de l'avant-bras pour éviter le mal (6).

(1) CODRINGTON. *The Melanesians*, pp. 40 et 41.

(2) SELIGMAN. *Mel. of. B. N. G.*, p. 309.

(3) FL. MORTIER et P. MINNAERT. *La religion péruvienne*, p. 9.

(4) III. 37.

(5) GEORGEAKIS et PINEAU. *Le folklore de Lesbos*, p. 334.

(6) LAPHIN. *Almanach belge*, 1927, 7bre.

En Allemagne, mettre le pied droit sur le seuil de la maison porte bonheur (1), à Bruxelles, on croit que mettre le pied gauche sur un rail de tramway fait le même office. Est-ce une déviation de l'idée primitive ? Le seuil de la maison, qui a une grande importance dans le folklore allemand, anglais, grec moderne et hindou, n'en a plus chez nous.

En Belgique, des taches ou points blancs sur les ongles indiquent les péchés ; ils annoncent des événements plus ou moins importants suivant la grandeur des taches. A Liège, on dit que ce sont autant de mensonges, à Nivelles on dit que pour une jeune fille, chaque tache indique un amoureux qu'elle a eu. Si les taches sont noires, c'est signe de malheur. A rappeler à ce sujet que pour les Musulmans les ongles sont le refuge de mauvais génies.

Par contre, en Angleterre et en France, ces taches présagent des cadeaux (2), en Allemagne et pour les nègres de la Jamaïque, du bonheur et au Japon généralement quelque chose de bon et spécialement un nouvel enfant, ou encore beaucoup de vêtements (3).

Quelqu'un qui a les dents espacées (que l'on appelle dents de fortune), sera heureux, surtout en ce qui concerne l'argent. A Lesbos on dit qu'une femme qui a ce défaut épousera un homme riche. En Turquie on dit que qui a les dents écartées est d'ordinaire dur en affaires (4).

Les personnes dont les sourcils se rejoignent mourront de mort violente, d'après le folklore nivellois. A Bruxelles, on n'y attache pas de sens omineux, mais on dit que c'est l'indice d'un caractère jaloux.

Montrer du doigt est impoli ; anciennement c'était un geste éminemment dangereux, parce qu'il offensait les

(1) GRIMM. *Op. cit.* LXXXI, 349.

(2) TH. DYER. *Op. cit.*, p. 278.

(3) EHMANN. *Volksthümliche Vorstellungen in Japan*. Mitt. der deutschen Gesellschaft, fasc. LVII, p. 321. TEN KATE. *Beiträge zur Kenntnis des Japanischen Volksglauben*. Anthropos 1912, p. 397.

(4) DECOURDEMANCHE. *La littérature superstitieuse des Turcs*. Rev. de l'Hist. des Religions, t. III, p. 114.

esprits. On disait que quand on montrait la lune du doigt, on recevait un coup de sa main de fer (1).

Les Allemands disent qu'on ne peut montrer du doigt ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, car le doigt se pourrit ou se raidit (2). Les pêcheurs écossais sont indignés quand on les montre du doigt. En Chine, d'après une idée qui remonte aux époques les plus anciennes, montrer l'arc-en-ciel du doigt était un geste sinistre et produisait des plaies à la main (3). Les anciens Péruviens disaient que si l'on faisait ce geste, le corps pourrissait d'aposthèmes ou de cancers (4), dans l'arrondissement d'Amiens on dit que le doigt serait coupé (5). Ce geste était défendu aux Indes et en Grèce (6). En Bohême, l'arc en ciel porte malheur à la maison au-dessus de laquelle il se trouve (7). Cependant en Belgique, l'arc en ciel est un signe favorable.

Il est dangereux de parler de choses néfastes. On dit que quand on parle du diable (ou du loup) on voit sa queue et on entend ses os qui remuent. Énoncer une chose est un commencement de réalisation, et surtout chez les primitifs le mot a une valeur de magie.

Il ne faut pas parler de déraillement ou de panne quand on part en voyage. Dans le Brabant flamand, pour désigner les rats et les souris, on emploie le terme de vermine ou de saleté (*vuiligheid*). En région wallonne il faut éviter d'employer le mot « guigne » ; mieux vaut dire « pas de chance ». A Bruxelles dans les théâtres on le remplace par « cerise » et un artiste malheureux est un « portecerise ».

Le monde des gens de théâtre est particulièrement superstitieux sous ce rapport. Dans la pièce de Lena, jouée à New-York, Sarah Bernhardt changea le nom de Balfour

(1) Loquela. IV. 95.

(2) GRIMM. Op. cit. I 445, 469. Wuttke § 11.

(3) H. GILES. *Religions of ancient China*, p. 24.

(4) JESUITE ANOM. *Tres relaciones*, p. 198.

(5) CARNOY. *Romania*, VIII. 259.

(6) MANOU. IV. 59. DUCHESNE. *Melusine* 1884, p. 41.

(7) GROHMANN. *Aberglaube aus Boehmen*, p. 41.

en celui de Ramsay, parce qu'elle pensait que la syllabe *four*, même dans la pièce pourrait lui porter préjudice (1). *Four* a surtout le sens de théâtre vide.

A Bruxelles, il ne faut jamais prononcer le mot *corde* sur le plateau d'un théâtre (on doit dire *fil*). C'est peut-être un souvenir de l'expression « gens de sac et de corde » que l'on appliquait jadis à toute la gent théâtrale.

Cette défense d'appeler certaines choses par leur nom est très répandue. Voici quelques exemples. Les marins écossais devaient appeler un couteau, ce qui est tranchant et un renard un chien rouge (2), au lieu d'une église on dit la maison aux cloches, en Écosse encore il est très mauvais de prononcer le mots : porc, ministre, saumon, lièvre, lapin, rat, etc. (3). Au XVIII^e siècle, les Bretons n'osaient nommer, par timidité superstitieuse, la salamandre par son vrai nom, de même, en Languedoc, les paysans n'appelaient pas la couleuvre par son vrai nom (4). Les pêcheurs suédois et islandais ne prononcent pas le nom du phoque (5). En Prusse et en Lithuanie, pas plus qu'en Sicile d'ailleurs, on ne peut appeler un loup par son nom, mais on doit l'appeler la vermine, sinon on serait mis en pièces par les loups-garous (6). Les Persans évitent soigneusement l'emploi de tous les termes funestes, et au lieu de dire que quelqu'un est mort on dit qu'il a fait don de ce qui lui restait à vivre (7) ; les natifs de Sibérie appellent un ours un petit vieillard, le maître de la forêt, le sage, celui que l'on respecte. En Malaisie on ne peut appeler la pluie et bien d'autres choses, par leurs noms (8). En Angleterre pronon-

(1) *American notes and queries*, t. IV, p. 53.

(2) CAMPBELL. *Superstitions of the Highlands*, p. 239. MORAG CAMEROUN. *Highland Fisher folk*. *Folklore* 1903, p. 304.

(3) W. GREGOR. *Folk-lore of the North East of Scotland*, pp. 199-201.

(4) SÉBILLOT. *Folklore de la France* III, p. 267-8.

(5) SÉBILLOT. *Folklore des pêcheurs*, pp. 233-234.

(6) FRAZER. Op. cit. pp. 395-396. GIUFFRIDA RUGGERI. *Atti della Societa Romana di Antropologia*, t. VIII et IX.

(7) DUBEUX. *La Perse*, p. 401.

(8) SKEAT. *Malay magic*, p. 193.

cer le mot *eau* chez les brasseurs, gâterait le brassin. En Annam un moyen important de ne pas attirer le choléra c'est de n'en pas parler (1).

Les prêtres romains devaient se taire plutôt que d'attirer le mauvais sort par des paroles de sens défavorable, et les Romains transformaient les noms des villes grecques tombées en leur pouvoir quand ceux-ci offraient en latin des consonnances de mauvais augure (2).

Tout ce qui excite l'orgueil ou la dépression morale est omineux par lui-même ; des mots encourageants sont généralement de bon augure et c'est pourquoi à Rome, les consuls, dans l'enrôlement, avaient soin d'inscrire en tête, un soldat portant un nom favorable (3).

Cependant ceci risque souvent de « tenter la chance » et est souvent considéré comme dangereux. A Rome, des paroles orgueilleuses étaient de mauvais présages. A Bruxelles, on croit qu'il ne faut pas dire à quelqu'un qu'il a bonne mine, de crainte qu'il ne devienne malade. C'est d'ailleurs le moyen qu'employent les sorcières pour ensorceler les enfants. Les Peuls ou Foulbe du Soudan occidental poussent cette idée à l'extrême. Les femmes d'un même village ou du même âge qui se retrouvent en pays étranger échangent de petites insultes qui sont tenues pour des signes d'amitié. Ainsi une femme appellera l'enfant de son amie Wadd-cra, petite crotte de ta mère, etc. (4).

Dans le pays de Waes, les mères désignent fréquemment leurs enfants par des termes d'allure injurieuse corrigés par un diminutif de sens affectueux. Est-ce pour une raison semblable qu'à Bruxelles on appelle un enfant ou une bonne amie, une crotte ? (5)

L'Égyptienne (comme la Persane d'ailleurs), par crainte de l'envie et du mauvais œil ne dit pas le nombre de ses enfants, ne se donne jamais comme étant d'une santé parfaite, le bonheur familial est tenu secret, elle ne dit pas

(1) CADIÈRE. *Anthropos*, t. V, p. 1125.

(2) PLINIE III, 11. *FESTUS*, *Aen.* p. 340.

(3) CICÉRON. *Divinat.* XLV.

(4) DELAFOSSE. *Croyance du Soudan Occidental*. *Rev. d'Ethnographie* 1910, p. 100.

(5) v. *Folklore Brabançon*.

son vrai nom (1) ; en Arabie, les hommes fort beaux se protègent contre le mauvais œil par un voile (2) et les Persans riches habillent mal leurs enfants pour éviter le mauvais œil (3).

A Bruxelles, il ne faut pas souhaiter bonne chance à un artiste qui entre en scène, à un étudiant qui va à un examen ou à un chasseur qui part en expédition. De même qu'en Basse-Bretagne, dans le Menthonnais, en Suède et en Écosse, les souhaits de bon voyage ou de bonne chance à un marin qui part, ou de bonne pêche à un pêcheur qui met à la voile, leur portent malheur (4).

On dit à Bruxelles, qu'une jeune fille qui essaye une alliance ne se mariera jamais, qu'il est de mauvais augure pour une fiancée que de se mettre sa robe de mariée avant le jour des noces, qu'appeler une jeune fille « madame » retarde ses fiançailles de sept ans.

Ces idées sont très répandues : en Malaisie, un chasseur ne peut annoncer qu'il tuera un cochon, car alors il n'aurait rien, c'est de mauvais augure ou *measa* (5).

Les danseuses des grands théâtres de Bruxelles poussent le préjugé à l'extrême et bien souvent au moment de leur entrée en scène elles demandent à l'une ou l'autre de leurs amies de leur dire (trois fois) le mot de *Cambronne*. On dit d'ailleurs la même chose aux artistes, à l'auteur le soir de la première, au directeur, et tous, en souriant, remercient.

(1) TOUREILLE. *De quelques superstitions égyptiennes*. *Bull. de la Sté. Khédiviale* 1904, pp. 151 et 157 et *Bull. de la Sté. de géographie de Rochefort* 1907, p. 6.

(2) KLIPPERT. *Etudes sur le folklore bédouin de l'Égypte*. *Bull. de la Sté. Khédiviale*, 1911, p. 605. WELLHAUSEN. *Skizzen und Vorarbeiten*. fasc. III, p. 146.

(3) SYKER. *Persian Folklore*. *Folklore* 1911, p. 268.

(4) SAUVÉ. *Traditions de la Basse Bretagne*. Mélusine 1885, p. 236. SÉBILLLOT. *Le folklore des pêcheurs*, p. 178. ORAIN. *Folklore d'Ille et Vilaine*, II, p. 27.

(5) KRUYT. *Measa* *Bijdr. T. L. en V.*, 1919, p. 43.

Lorsque de soi-même et particulièrement de sa santé on dit quelque chose de favorable, on touche du bois afin que la chose dite ne se démente pas (1).

Il ne faut surtout pas manifester sa joie intempestivement, ni de façon anormale, et l'acte de siffler ou de chanter est une de ces manifestations. Chanter à jeun porte malheur le soir, qui chante ou siffle le Vendredi (jour de deuil religieux) pleurera le dimanche. On dit encore à ce sujet : chanson hors de saison, dispute à la maison.

En Écosse, siffler le dimanche (jour de recueillement) est une faute grave ; au Japon, en Égypte moderne et à Lesbos, lorsqu'on siffle la nuit, on attire les serpents, chez les Bataks, si l'on siffle à l'intérieur de la maison, un serpent arrive et cela menace le propriétaire d'un grand malheur (2).

On dit en Belgique, comme en Allemagne, qu'un oiseau qui chante trop tôt est pris par le chat. A Bruxelles, une femme qui siffle fait pleurer la Vierge ; lorsqu'une actrice siffle au théâtre, cela signifie qu'elle le quittera ou sera renvoyée, aussi quand une danseuse a sifflé dans sa loge il faut qu'elle sorte et frappe trois coups sur la porte pour conjurer le sort. En Flandre une femme qui siffle s'attire le mépris, en France elle appelle le diable, en Allemagne elle est destinée à une vie irrégulière.

Presque partout, rencontrer un être difforme ou d'aspect triste est de mauvais augure.

En Grèce, comme anciennement en France, rencontrer un contrefait était de mauvais augure. A Rome quand un superstitieux voyait un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crachait dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre (3). Molière regarde comme mauvaise la rencontre d'un mort (4) (par contre,

(1) On emprunte, par ce geste, au bois, sa solidité et ce que l'on dit restera. Certaines peuplades frappent ou mordent du fer. En somme le geste consiste à écarter le mauvais œil.

(2) JAUSTRA. *Verschillende verbodsbepalingen bij de Balak*. Bijdr. T. L. en K. 1917, p. 330.

(3) THÉOPHRASTE. *Caractères. De la Superstition*. Cracher rejette le mauvais sort. Idée qui se retrouve encore à Paris, bien que cracher sur soi-même soit un bien mauvais présage.

(4) Tartufe II. 4.

au Japon, rencontrer un cortège funèbre est bon signe, mais rencontrer un aveugle ou un impotent est mauvais). A Hawaï, la rencontre d'un être malade ou difforme est mauvais, cependant si l'on voit deux aveugles ou deux bossus, le signe devient favorable.

En général, rencontrer une femme quand on sort de chez soi est un mauvais signe, surtout si la femme est vieille (1) car ce pourrait être une sorcière. Rencontrer trois religieuses est bien pire encore (Neder-over-Heembeek).

Dans le Brabant, tant flamand que wallon, lorsqu'un paysan sort de chez lui pour acheter une bête ou pour vendre ses récoltes et que la première personne qu'il rencontre est une femme, souvent il renonce à son achat ou à sa vente. On trouve la même chose dans le Bourbonnais, seulement ici c'est lorsque le paysan va à la foire pour y vendre son bétail (2). Par contre les Tsiganes considèrent comme un bon signe lorsqu'ils rencontrent une femme en sortant de chez eux (3).

A Bruxelles, une femme croit qu'elle aura du bonheur durant l'année, si la première personne qui la salue, le 1^{er} Janvier, est un homme. A Jodoigne, on dit que le premier jour de l'an, quand une femme entre dans une maison avant le facteur, il y aura un décès en cette maison dans le courant de l'année (4).

Rencontrer une femme bossue est toujours un mauvais indice, particulièrement quand elle passe à droite. Rencontrer un bossu est toujours chose agréable (surtout s'il passe à droite), comme premier client il annonce une bonne journée, et pour fixer le présage il faut toucher du doigt la place de votre nombril. Pouvoir toucher la bosse de la main droite est éminemment favorable. Rencontrer trois bossus en un jour est un excellent présage. Voilà ce que disent les bruxellois à propos de bossus. Peut-être faut-il

(1) WUTTKE. Op. cit., p. 218. GRIMM. Op. cit., p. 652. ANDRÉE. *Ethnol. Paralelen I*, p. 9.

(2) PEROT. Op. cit., p. 95.

(3) H. VON WLISLOCKI. *Volksglaube und religiöser Brauch der Zigeuner*, p. 49.

(4) AL. ANDRÉ. *Folklore brabançon*, 1928, p. 327.

attribuer cette impression favorable que produisent les bossus à leur réputation d'être joyeux (bien que l'expression, « rire comme un bossu » ne soit pas très ancienne, pas plus d'ailleurs que l'impression favorable) peut-être est-ce pour le même motif qu'à Bruxelles et à Verviers, comme en Suède, dans le Bourbonnais, en Bretagne et en Écosse, la rencontre d'une fille de joie, au matin, est signe de bonheur pour la journée (1). Notons que les figures de bossus avaient une influence symbolique dans toute l'Amérique précolombienne depuis Tennessee jusqu'au Pérou (2).

Rencontrer un homme et surtout un militaire est généralement bon signe ; pour certains le prêtre fait exception (et plus particulièrement le frère de la Doctrine Chrétienne), peut-être à cause de sa robe. Les Grecs craignent cette rencontre comme une menace pour la virilité (3). Pour conjurer le sort que présage la rencontre d'un ecclésiastique il faut toucher du fer. (du bois et, à Charleroy, sa jaretelle, pour les religieuses). Comme l'aversion des esprits pour le fer est supposée être tellement grande qu'ils n'approcheront pas des personnes ou des choses protégées par le métal odieux, le fer peut-être utilisé comme un charme pour bannir les spectres et les autres esprits dangereux. Et souvent il est employé ainsi. Ainsi dans les montagnes de l'Écosse, la grande sauvegarde contre la race des elfes est le fer, et, actuellement, mieux encore, l'acier. Au Maroc aussi, le fer est regardé comme une grande protection contre les démons, d'où l'usage de placer un couteau ou un poignard sous l'oreiller d'un malade (4).

Presque partout, trouver un fer de cheval porte bonheur et, dans les théâtres de Bruxelles, les artistes s'estiment heureux lorsqu'il trouvent un clou sur la scène.

Un mot pour finir au sujet de la rencontre d'un prêtre. La crainte qu'inspire cette rencontre est très répandue et très ancienne. Elle est déjà mentionnée au

(1) MONSEUR. *Folklore wallon*, p. 1282. GRIMM. *Op. cit.*, p. 652.

(2) S. K. LOTHROP. *Pottery of Costa-Rica and Nicaragua*, p. 271.

(3) LAWSON. *Modern greek folklore*, p. 311.

(4) FRAZER. *Taboo*, pp. 232-233.

début du Moyen-Age. Par contre les Japonais regardent comme un signe favorable que de rencontrer un prêtre le matin, quoique les pêcheurs de ce pays redoutent cette rencontre (1). A Bruxelles quelques personnes regardent comme un signe favorable la rencontre de deux sœurs de charité.

La croix, symbole de souffrance dans la passion du Christ, est un signe malheureux. A Bruxelles, des couteaux mis en croix sont un pronostic de disputes ou de mort. En Flandre, fourchette et couteau croisés produisent la discussion dans le ménage (2). En France c'est surtout la croix formée par la cuillère et la fourchette que l'on redoute.

A Bruxelles comme à Paris, faire une croix lorsque plusieurs personnes se donnent la main est signe de mort, ou du moins porte malheur.

En Allemagne et en France, on considère comme un signe néfaste deux pailles croisées sur le chemin (3).

En France, le même signe dans la chambre d'un malade, annonce la mort.

L'échelle figure au moins symboliquement parmi les instruments de la passion du Christ ; peut-être est-ce pour cela qu'il est dangereux de passer sous une échelle et par extension sous un échafaudage; les jeunes filles bruxelloises disent que cela amène sept ans de retard pour leur mariage (4).

Le Vendredi, jour de la mort du Christ et particulièrement le Vendredi 13, est un jour néfaste. On ne peut retourner son matelas le Vendredi, en Angleterre (Devonshire) le faire le dimanche a une mort comme conséquence,

(1) EHMANN. *Op. cit.*, p. 329. SÉBILLOT. *Folklore des pêcheurs*, p. 180.

(2) TEIRLINCK. *Folklore flamand*, p. 74.

(3) WUTTKE. *Op. cit.*, p. 217. DE CHESNEL. *Art. Croix*.

(4) Autrefois l'échelle était un symbole de la haute justice. C'était sur une échelle, sorte d'escabeau que l'on exposait à la vue du public ceux que l'on notait d'infamie : polygames, parjures et blasphémateurs. La croix et l'échelle sont fréquemment combinées et des écrivains du moyen-âge décrivent quelquefois la croix comme une échelle. COOK. *Zeus*, t. II, p. 139 (note).

en France on dit qu'une chemise faite le vendredi attire les puces.

Le chiffre 13 est mauvais, surtout à table, à cause du souvenir de la Dernière Cène. On dit que lorsqu'on est 13 à table, la personne qui est assise devant la glace ou près de la porte, mourra dans l'année ; habiter une maison qui porte le n° 13 est mauvais. En Suisse les lettres reçues le 13 sont mal accueillies et certaines personnes les refusent ce jour là. Par contre, chez les Musulmans d'Égypte, chez les Tsiganes, comme chez les Touaregs, le Vendredi est un jour faste : jour de repos sur terre et fête au ciel ; le mercredi et parfois le dimanche, est le jour néfaste (1). Dans la marine russe c'était le lundi qui était considéré comme jour néfaste.

Le sel préserve des maléfices, c'était chez les Romains une substance augurale et c'était déjà chez eux l'avertissement d'un malheur prochain que de le renverser. A Bruxelles, renverser la salière annonce une dispute ; Anglais, Français, Allemands et Hindous pensent de même depuis des siècles. Judas dans la Dernière Cène de Léonard de Vinci renverse le sel, indiquant par là sa trahison. A Liège on jette du sel sur la porte après la visite d'une personne que l'on n'aime pas.

A Bruxelles, comme en Angleterre et en Finlande, des personnes déposent un sachet de sel dans un coin de la maison ou de l'appartement qu'elles vont habiter. Cela porte bonheur. A Bruxelles, le manque de sel dans un ménage, présage un manque d'argent et prêter du sel porte malheur.

Le sel, dans la coutume ancienne est symbole d'amitié et d'alliance. Il en résulte que le renverser est signe de dispute, de trahison. Chez les Arabes d'Algérie quand on répand le sel on doit s'astreindre à le relever jusqu'au dernier grain. Si on le laissait sur le sol on serait condamné dans l'autre monde à un supplice spécial : on le ramasserait avec les cils de ses yeux (2).

(1) TOUREILLE. Op. cit., p. 164. DOUGHTY. *Arabia deserta*, II p. 197.

(2) DESPARMET. *Ethn. trad. de la Mellidja*. Bull. Soc. 8 d'Alger, 1923, p. 484.

Cicéron, dans son traité sur l'Amitié, dit que le sel est symbole d'amitié ; dans l'ancien Testament on parle du contrat passé entre Dieu et les hommes, stable comme le sel, Archiloque parle du serment par le sel, les Arabes quand ils parlent de la protection qu'impose l'hospitalité, disent qu'il y a du sel entre eux, etc.

On croit généralement à Bruxelles, comme en beaucoup d'autres régions que la mort s'annonce par quelque bruit mystérieux, surtout quand il y a un malade dans la maison : une porte qui s'ouvre sans raison apparente (on dit que c'est le diable qui entre) ou qui grince (surtout aux théâtres), des bruits dans les meubles et surtout dans le lit. Ceci date de l'époque romaine, la mort y était représentée sous la forme d'un génie dont la présence s'annonçait ainsi.

Bastian nous dit qu'à Yoruba le bois de saffa est entouré de respect superstitieux, on croit qu'il renferme un esprit particulier, car les meubles et les portes qui sont faits de ce bois, font un bruit spécial, spécialement la nuit (1). Les Katchins de Birmanie attribuent aux Nats ou esprits le bruit anormal des portes (2).

En général, un acte mal approprié est un mauvais présage. A Bruxelles, un vêtement mis à l'envers annonce une surprise ; si une femme met ses bas à l'envers elle doit s'attendre à recevoir un affront, parfois cependant c'est un signe de bonne nouvelle ; lorsqu'elle met son pantalon ou sa chemise à l'envers elle présume une journée de guigne si elle les retourne. Un jupon mis à l'envers ne peut être remis à l'endroit, sinon on perd son amoureux.

Souvent on dit que mettre un objet de toilette à l'envers est signe de nouvelles (plutôt mauvaises) si on le laisse ainsi, ou si on l'ôte, il faut marcher dessus, aller et retour. Chez les Roumains de la Bucovine également, se mettre un vêtement à l'envers porte malheur (3) et ils pié-

(1) *Geographische und ethnol. Bilder*, p. 183.

(2) GILHODES. *Mythologie et Religion des Katchins*. *Anthropos* 1909, p. 137.

(3) DAN. *Volksglaube der Rumänen*. *Zeitschr. f. öster. Volkskunde* 1897.

tiennent les vêtements neufs pour en chasser les esprits mauvais, à Charleroy, par contre, porter, à son insu, ses bas à l'envers préserve de l'action des sorcières. Les anciens arabes prétendaient que celui qui est égaré dans le désert n'a qu'à mettre son vêtement à l'envers pour retrouver son chemin (1).

La perte d'un objet de toilette est généralement interprétée dans un sens symbolique. A Bruxelles, comme en France et en Suisse, une jeune fille qui perd sa jarrettière perd son amoureux, si c'est une femme mariée c'est que son mari la trompe (2). De même quand une femme perd une épingle à cheveux, elle perd son amoureux. Quand l'épingle sort de la chevelure sans tomber c'est que l'amoureux de la femme pense à elle (se dit aussi à Liège).

En fait d'actes mal appropriés, citons encore :

A Bruxelles, comme à Paris, quand, dans un atelier de modistes, l'une des ouvrières chante un cantique religieux, c'est qu'elle ou l'une de ses compagnes va partir.

A Bruxelles, comme en maints départements français, mettre un chapeau sur un lit ou des souliers neufs sur une table, sont des actions malfaisantes. Les nègres de la Jamaïque disent que mettre à l'envers un chapeau sur une table porte malheur et vous empêche de vous marier jeune (3).

A Bruxelles, comme en Angleterre et en Esthonie, un mort qui ne se raidit pas ou qui garde un œil ouvert appelle un autre mort. En Allemagne on donne la même signification au fait que le visage d'un mort reste rosé. Par contre, en Savoie, si un mort raidissait tout de suite, on aurait encore à déplorer sous peu la perte d'un autre mem-

(1) HUART. *Superstitions et rites populaires des Arabes*. L'Éthnographie, 1913, p. 20.

(2) Cependant on dit en Auvergne que perdre sa jarrettière est signe que l'on ira bientôt à la noce. Dr POMMEROL. *Rev. trad. popul.* XII, p. 444. Anciennement en Flandre on disait que, c'était un mauvais signe au sujet de la conduite d'une jeune fille qu'elle perdait sa jarrettière.

(3) SANS NOM. *Folklore of The negroes of Jamaica*. Folklore p. 68.

bre de la famille (1). Tout ceci est en concordance avec les conclusions de M. R. Kleinpaul, que les morts cherchent à attirer les vivants à l'égard desquels ils nourrissent des intentions homicides (2). Telle est l'idée des Lapons. Les Suédois de la Finlande, croient que si un mort semble ouvrir les yeux et regarder autour de lui, c'est qu'un autre le suivra bientôt (3).

Quand on fait une grimace devant une glace on voit le diable et placer un enfant devant un miroir est une action dangereuse. Les Juifs disent que quand on porte un enfant nouveau — né devant la glace on risque une nouvelle naissance dans l'année (4).

Un parapluie ouvert à l'intérieur de la maison, sur la scène d'un théâtre, dans les coulisses, dans les loges, porte malheur. (Il est surtout dangereux de se mettre sous le parapluie). En Angleterre cela présage une mort dans la huitaine. Les Galilarais (Malais) disent qu'il ne faut pas se couvrir dans la maison, sinon il se forme un trou dans la tête (5).

GESTES INTENTIONNELS.

Les jeunes modistes bruxelloises, quand elles font un chapeau de mariée, y mettent un de leurs cheveux pour faire prochainement un bon mariage. Dans le même but, les tailleuses, mettent un cheveu dans l'ourlet de la robe de la mariée, usage qui existe également dans le S. O. de la France (6).

Le cheveu est souvent un intermédiaire pour l'amour: les Slaves fixent, à une croix, un cheveu de l'aimée pour y

(1) RANSAT. *Contrib. à l'ethnogr. et au folklore Savoyards*. *Rev. d'Éthnographie* 1912, p. 206.

(2) *Die Lebendigen und die Toten im Volksglauben* (1893).

(3) ILMARI MANNINEN. *Die dämonistischen Krankheiten*, pp. 16 et 37.

(4) VANDER HORST. *La vie familiale Julve*, p. 15.

(5) VAN DYKER. *Fabelen. Verhalen der Galilareezen*. *Bijdr. T. L.* en V. 1895, p. 534.

(6) CUZACQ. *La naissance, le mariage et le décès*, p. 84.

fixer l'amour, ou attachent un de ces cheveux à un arbre pour que l'amour s'envole (1). En Ardenne, une jeune fille ne se laissera jamais enlever un cheveu par un jeune homme, parce que, avec ce cheveu, il pourrait la faire courir après lui (2).

A Bruxelles, comme à Paris, les modistes crachent dans un chapeau avant de le remettre à la cliente, pour que celle-ci l'accepte sans difficulté. Les tailleurs, dans le même esprit font le simulacre de cracher trois fois sur le vêtement achevé. La salive chasse le mauvais sort, c'est pourquoi, en Egypte comme dans le S. O. des États-Unis, on met de la salive sur le front et les joues des enfants.

Faire tourner une chaise sur un pied apporte du malheur (surtout des disputes) dans l'idée des bruxellois et ce suivant une ancienne tradition flamande. Cependant à Liège et en France on fait quelquefois ce geste pour faire tourner la chance. Néanmoins à Paris cela peut provoquer de graves discordes (3).

Quand on voit une étoile filante, faire un vœu, il se réalisera. Par contre, les Ba-Ronga de l'Afrique du Sud, quand ils voient une étoile filante, crachent un peu à terre, afin de conjurer le malheur (4). Quand on entre pour la première fois dans une église, on peut faire trois vœux. On fait également un vœu quand on mange une primeur. Dans les ateliers on fait également un vœu quand on entame une bobine de fil ou qu'on déroule une pièce de ruban ; dans ce dernier cas on fait autant de vœux que l'on détache d'épingles, qui fixent le ruban. On passe ces épingles aux amies d'atelier pour qu'elles profitent de l'aubaine.

Pour éloigner l'influence mauvaise, notamment dans le cas d'une rencontre avec une religieuse, on met le pouce et l'index des deux mains en croix, de même que les avant-bras. Ce geste semble être une ancienne coutume romaine, destinée à éloigner les esprits mauvais et il était connu d'Ovide (Fast. liv. 5) et d'Apulée (Métam. liv. 5). Le Tal-

(1) MANSIKKE. *Litauische Zaubersprüche*, p. 106.

(2) L. BANNEUX. *L'Ardenne superstitieuse*, p. 54.

(3) VIERZON. *Les présages de bonheur*, p. 14.

(4) JUNOD. *Les Ba-Ronga*, p. 470.

mud préconise un geste semblable pour éloigner le mauvais œil : on met le pouce droit dans la main gauche et le pouce gauche dans la main droite. (Ber. 65b).

Casser du verre blanc signifie bonheur et les Juifs cassent un verre de cristal dans la synagogue lors de la célébration d'un mariage. En Suisse, par contre, un verre qui se casse dans la main en trinquant est signe de malheur.

Les jeunes filles croient qu'elles auront de la chance si elles se mettent dans les bas, le germe (clou) d'une grosse noix (répandu en région wallonne).

Une vieille savate dans la voiture d'une mariée assure le bonheur de celle-ci. (Cette coutume qui se pratique surtout en Angleterre semble le restant d'un symbole de transmission de l'autorité paternelle au mari). A Constantinople on garde un soulier dans la maison contre le mauvais œil.

Quand on va voir un mort on lui touche les pieds pour ne pas rêver de lui.

Un de mes amis, qui n'est guère superstitieux, frappe tous les soirs trois coups sur du bois pour éviter le mal nocturne.

Quand on va au lit à reculons, on n'aura pas de cauchemar. (Linden).

Si l'on voit en chemin une épingle à cheveux il faut passer dessus pour avoir une surprise agréable. (Mont-St.-Guibert) (1).

Un flocon cotonneux qui entre par la fenêtre, est pour l'ouvrière qui peut s'en saisir, le gage d'une nouvelle ou d'une visite inattendue, d'une surprise (2).

Quand on entend chanter le coucou dans les bois et qu'à ce moment on prend en main une pièce de monnaie on aura de l'argent toute l'année. En certaines localités des Ardennes on doit faire une cumulet (3).

Pour conjurer les mauvais présages relatifs aux chevaux, on attache deux crins en croix et on les fait brûler au dessus d'une bougie de cire (importation française, probablement).

(1) G. GILLET. *Folklore brabançon* 1928, p. 227

(2) A. LAPHIN. *Almanach belge* 1927, 7bre.

(3) J. BANNEUX. *L'Ardenne superstitieuse*, p. 87

Si l'on se regarde le nombril le matin on sera de bonne humeur pendant toute la journée.

PRÉSAGES BRUXELLOIS DIVERS.

Casser un miroir annonce trois ans de malheur s'il est petit, sept ans s'il est grand.

L'idée est très répandue sous des formes diverses : en Allemagne le bris d'une glace est signe de mort ou d'un autre malheur (1). Cela se retrouve à Venise et en Angleterre. Ici on dit que cela annonce la mort du maître de la maison ou du meilleur ami (2). Il y a un rapport entre le reflet et l'âme, la destruction du reflet est peut être en analogie avec le départ de l'âme.

Quand en versant du café il se forme des ilots d'écume dans la tasse, c'est qu'on vous embrassera. (à Nivelles, signe de beau temps, à Liège, comme au Caire (3) signe d'argent).

La bouilloire qui continue à chanter de quelque manière qu'on la déplace, signe de mort.

Lorsqu'un cadavre passe un dimanche dans la maison, il y aura un, deux ou trois autres morts dans le voisinage ; certains disent qu'il y aura un autre mort endéans les six semaines. Des idées semblables existent en Ardenne.

Marcher du talon gauche dans un excrément pronostique une réception d'argent.

Dans les ateliers de modes et de lingerie, comme chez les tailleurs, lorsque la marchandise à livrer tombe dans l'atelier, c'est signe qu'elle sera bien acceptée.

Si deux sœurs se marient le même jour, l'une des deux sera malheureuse.

Voir 161 cheveux blancs

Trois prêtres et un chien blanc

Vous trouverez de l'argent.

Si une personne aide une autre à verser du thé, l'une des deux aura un enfant.

(1) WUTKE. *Volksaberglaube* § 50. STRACKERJAN. *Glaube und Sagen aus Oldenburg*, I, p. 34.

(2) BRAND. *Popular antiquities*, pp. 171 et suiv. et 277.

(3) SAYCE. *Cairene folklore*. *Folklore* 1900, p. 381.

Quand on laisse tomber un gant et qu'un étranger le ramasse et le rend, c'est signe de bonheur. Quand on le ramasse soi-même, c'est mauvais signe.

Quand on voit le matin un homme qui se lisse la barbe, cela porte malheur.

Jeter de la savonnée à la rue le jour du Vendredi Saint porte malheur (même idée à Liège). Anciennement à Namur et à Dinant, on déconseillait de laver le Vendredi Saint (1).

Une jeune fille qui trouve de la bruyère blanche sera heureuse en ménage.

Recevoir une pièce de monnaie trouée porte chance.

De même une corde de pendu (déjà cité par Pline, mais la corde de pendu, chez les Romains, était un remède contre divers maux).

Dans un banquet, un bouchon de champagne que l'on fait sauter et qui retombe sur la tête d'un des convives présage du bonheur à celui-ci.

Lorsque dans un atelier de couture, une boîte d'épingles tombe à terre et qu'elle se vide complètement cela présage un accident, s'il reste des épingles dans la boîte, cela annonce un cadeau. A Paris le premier cas annonce de l'ouvrage, le deuxième des disputes.

Trouver un raisin de Corinthe dans un pain ordinaire est un bon signe.

Porter une robe verte porte malheur (de même en Ecosse et en Angleterre).

Porter ou recevoir une opale porte malheur, sauf quand on est né en Octobre, car l'opale est la pierre du mois d'Octobre.

L'ambre, le jais et le jade portent malheur. Le corail porte bonheur.

Les plumes de paon portent malheur. (M. de Marnette a recueilli la même idée à Chatelet) (2). Pour les Musulmans algériens, par contre, la plume de paon avec son œil est un porte-chance ou un phylactère, c'est un antago-

(1) REINSBERG DURINGSFELD. *Traditions et légendes* (8 avril).

(2) *Folklore brabançon*, 8bre 1925, p. 92.

niste du mauvais œil (1). Peut-être en nos régions porte-t-elle malheur parce qu'elle rappelle le mauvais œil.

Lorsqu'on prend un pot de chambre autrement que par l'anse on suscitera du malheur.

Rencontrer une charrette de foin est signe de joie (id. à Liège), certains disent que rencontrer une charrette de paille est mauvais. Une voiture de déménagement annonce une nouvelle. A Paris un brin de foin arraché à une charrette est un porte-bonheur.

Recevoir sur soi une feuille morte est de bon augure.

Ecraser du pied, par mégarde, un morceau de houille porte malheur (Nivelles).

Quand une procession s'arrête, dans la maison, devant laquelle une Vierge s'est reposée, il y aura un mort dans le courant de l'année. (s'il y a un malade, ajoute-t-on en Ardenne, un mariage s'il y a une fille nubile dans la maison).

Si l'on offre de l'argent pour un chien, ou pour tout autre animal, celui-ci sera volé ou mourra peu après.

Quand un jeune enfant n'a pas le point de rotation des cheveux du sommet de la tête, au milieu, c'est que l'enfant qui viendra ensuite sera de sexe différent.

Quand deux femmes se lavent simultanément les mains dans le même bassin, l'une des deux sera prochainement enceinte.

Il est dangereux de porter une orchidée le jour de son mariage.

Deviner l'heure exacte est signe que l'on est aimé.

Une explosion dans un poêle est signe de nouvelles.

Si un cil vous tombe, c'est que quelqu'un viendra pour vous (Nivelles).

Faire tourner un couteau sur la garde métallique entre la lame et la gaine, est mauvais signe.

Ramasser un chapelet trouvé sur la route est mauvais parce que c'est ramasser le péché d'un autre (Baulers) (2).

(1) DESPARMET. *Ethn. trad. de la Metlidja*. Soc. géogr. 1925, p. 251.

(2) CLOSSON. *Présages populaires*. Wallonia 1908, p. 56.

C'est un mauvais présage lorsque les cheveux que porte un enfant en venant au monde, ne tombent pas.

Lorsqu'une cuisinière laisse bouillir l'eau destinée à laver la vaisselle, c'est qu'elle quittera bientôt son service.

Une bougie qui s'éteint trois fois de suite présage la mort.

La robe de noce faite par et pour la mariée elle-même porte malheur à celle-ci (1).

Une maman qui fait cadeau de la layette dont elle n'a plus besoin, aura bientôt un autre enfant.

Quand on voyage et qu'on voit un nombre pair de clochers, le voyage s'accomplira bien, si l'on voit un nombre impair de clochers, il y aura un malheur au cours de la route (2).

Trouver un cheveu pronostique que l'on aura de l'ouvrage.

Dans les ateliers on n'aime pas à travailler à des objets de teinte grise, car le plus souvent cela cause des ennuis, observations, modifications, etc. (3).

Acheter une maison porte malheur.

Lorsque trois jeunes filles amies sont indisposées en même temps c'est que l'une d'elles se mariera dans l'année.

Lorsqu'il se forme un nœud dans le fil ou dans le mètre (en ruban) c'est un signe de départ prochain. (En France, une jeune fille ne peut défaire le nœud sous peine de ne pas se marier).

Lorsqu'un dé tombe et reste debout, c'est signe d'ouvrage.

C'est un signe favorable que d'être assis entre deux sœurs, surtout si l'on a une glace derrière soi ; c'est le moment favorable pour faire un vœu ; en Ardenne cela signifie que la jeune fille attendra sept ans avant de se marier (4).

Il faut éviter de traverser le cortège des personnes qui suivent un mariage ; cela porte malheur.

(1) R. CORNETTE. *Folklore brabançon* 1925, p. 316.

(2) C. MELARDY. *Folklore brabançon* 1928, p. 327.

(3) LAPHIN. *Almanach belge* 1927, 7bre.

(4) J. BANNEUX. *L'Ardenne superstitieuse*, p. 67.

Quand une ouvrière prend le premier bout de fil d'une bobine et qu'elle fait un vœu à ce moment, il y a chance qu'il se réalise si elle se tait jusqu'au moment où il est complètement mis en œuvre.

Faufiler avec de la soie verte présage des ennuis dans le travail. Les ouvrières anglaises disent de même, mais les françaises évitent le mauve.

Une jeune fille ne peut offrir une pochette à son amoureux car cela provoquerait une rupture prochaine, il en est de même quand le jeune homme offre une sacoche à sa fiancée, «cela ferme les amours» dit-on en Ardenne (1).

Dans une troupe théâtrale une artiste vierge est considérée comme une calamité.

Au théâtre, une mauvaise répétition générale présage toujours une excellente première, de même chez les forains un artiste qui échoue à plusieurs répétitions aura un grand succès par la suite.

Dans les magasins de confection, lorsqu'une vendeuse enlève un bout de fil sur la vêtement d'une cliente, c'est que la vendeuse trouvera une lettre chez elle, en rentrant.

Ceux qui se marient un mercredi déménageront fréquemment.

Quand on laisse tomber une boîte d'allumettes cela présage qu'on urînera sans son lit.

A Bruxelles, comme à Paris, si un malade entend le bruit, réel ou imaginaire d'une brouette, c'est signe que sa mort est prochaine.

Les figurantes dans les théâtres bruxellois affirment que quand on se jette un soulier par dessus la tête, s'il tombe la pointe tournée vers la porte, c'est qu'il y aura un décès dans la famille de celle qui a jeté le soulier. (Les souliers, surtout ceux qu'ils portaient à leurs débuts sont des talismans pour les comédiens, particulièrement en Angleterre.

Une épingle oubliée dans un chapeau achevé signifie, lorsqu'il est destiné au magasin, qu'il sera rapidement vendu. Si c'est un chapeau de noces, le ménage sera heureux. Ni modiste, ni couturière ne reprendront les épingles restées par erreur sur un vêtement.

(1) J. BANNEUX. *L'Ardenne superstitieuse*, p. 62.

A Paris par contre si on laisse une épingle dans un chapeau l'ouvrage sera renvoyé.

Quand un enfant a des dents très tôt, c'est qu'il aura bientôt un frère ou une sœur.

C'est un mauvais présage que de regarder les portes de l'arrière d'un corbillard. Pour conjurer le sort, il faut regarder immédiatement la croix qui surmonte le véhicule.

Les forains disent que commencer avec de l'argent en caisse est signe de mauvaises affaires.

Ils disent aussi qu'apporter une brosse sur la piste, pendant une représentation, est un signe de grave malheur.

Ils croient que la présence de beaucoup de promeneurs la semaine du montage, indique une foire rémunératrice.

Ils présagent de mauvaises affaires à celui qui le premier achève sa baraque, et à celui qui servira un bon client pour ses débuts. Fera par contre de bonnes affaires celui qui servira en premier lieu un enfant ou un soldat.

C'est signe de nouvelles si une étincelle tournée d'un certain côté se forme à la mèche d'une chandelle. La nouvelle sera de peu d'importance si l'étincelle disparaît en secouant la chandelle (Delisle. *Guide de Bruxelles*, vers 1870, p. 297).

CONCLUSIONS.

L'homme, de toute nécessité, doit faire des hypothèses sur le futur prochain : le chasseur qui traque du gibier prévoit ce que la bête va faire, l'homme de science établit ses lois pour fixer avec quelque certitude ce qui adviendra dans telles ou telles conditions. Mais à côté des régularités connues des phénomènes, il y a toujours quelque chose d'imprévu et d'imprévisible, d'accidentel, dû à la chance ou au concours d'un nombre tellement considérable de causes et de conditions que l'esprit ne parvient pas à les dégager. Cependant, même en ces cas l'homme établit ses probabilités, le mathématicien par ses calculs, l'homme ordinaire par une hypothèse bien souvent gratuite. Il faut que l'homme prévoie car c'est la condition de son action et chez le primitif plus que chez le civilisé, l'action détermine la pensée.

Cependant, beaucoup de ces hypothèses, gratuites pour nous, ont souvent des raisons historiques : une coïncidence qui a été constatée une fois établit une présomption, même si l'on ne peut établir une relation logique rigoureuse entre les événements, de même le simple dire d'une autre personne établit une probabilité, même si l'on ignore les raisons pour lesquelles elle a affirmé ; d'autres ont été établies sur des relations mieux observées ou sur des déductions d'ordre logique.

Quelles qu'elles soient, ces relations se transmettent de bouche à bouche et de génération à génération sans, qu'en général, l'expérience contraire ou la critique s'opposent à leur transmission et, ainsi, nous vivons de correspondances établies entre les faits les plus hétérodoxes et qui se formèrent parfois aux époques les plus lointaines.

Comme tous les autres phénomènes mentaux, ces relations se modifient cependant par ces transmissions, en nombre parfois illimité, et souvent leurs raisons d'être deviennent indéchiffrables ; les idées naissent, vivent, s'amplifient, dégèrent et meurent, mais cependant, pour certaines d'entre elles, sans qu'on sache bien pourquoi, la vie semble être illimitée et presque immuable.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que nous retrouvons vivante autour de nous la logique primitive ; nous voyons se créer des relations par pure analogie, valables non seulement pour l'individu qui les a formées, mais nous les voyons passer à d'autres mentalités et devenir des vérités collectives. C'est que, si beaucoup de ces relations semblent par leur ancienneté et leur universalité, appartenir à la préhistoire de la pensée humaine, il en est d'autres qui, sans aucun doute, sont de formation récente, tout en répondant à une forme logique d'aspect primitif. Certes, la logique rigoureuse s'évertuerait en vain à prouver qu'un bouchon de champagne qui tombe sur la tête d'un convive apportera du bonheur à celui-ci, peut-être même montrera-t-elle l'absurdité d'une telle croyance, n'empêche que celle-ci s'établit et se répand. Notre logique rigoureuse ou scientifique, actuellement, comme à l'époque préhistorique, n'occupe qu'une partie de notre activité de raison et à côté d'elle, il reste pour la science psychologique, et surtout pour la science folklorique, un vaste champ à exploi-

ter et des récoltes abondantes à étudier et à analyser.

L'erreur de nos théoriciens a été de considérer ces faits, si nombreux, comme étant exclusivement du domaine du passé et de la survivance, de ne pas avoir vu que ce même esprit vit et crée autour de nous, qu'il fait partie de notre vie intellectuelle, tant individuelle que sociale, enfin qu'actuellement encore, cet état d'esprit, réputé ancien, crée et engendre à côté de la pensée savante.

Les phénomènes divinatoires auxquels nous avons consacré l'étude qui précède nous semblent être particulièrement suggestifs sous ce rapport.

Ces phénomènes peuvent être des croyances individuelle ou des croyances admises par toute la collectivité. Ce sont souvent alors, des manifestations d'Esprits personnels ou impersonnels, qui expriment par ce moyen leurs relations avec les membres de la tribu et qui envoient tel signe ou tel animal, oiseau ou serpent (Winnebagos) comme messagers pour annoncer leur volonté ou pour rendre service aux membres de leur clan. La religion babylonienne a donné à ce point de vue une ampleur très grande et une systématisation complète par une observation patiente et continue de plusieurs siècles. Et parmi les nombreuses méthodes divinatoires dont on fit usage, une des plus typiques est sans contredit celle par le foie de mouton, sur laquelle on forma tout un glossaire par lequel on croyait pouvoir interpréter la volonté des dieux que l'on supposait gravée dans l'organe vital par excellence, de l'animal du sacrifice. Cet animal croyait-on, participait déjà à la nature divine, puisqu'il servait de moyen de communication entre l'homme et la divinité. Cette pseudo-science passa aux Etrusques et aux Grecs, qui la transmirent aux Romains.

Les Babyloniens connaissaient aussi les présages donnés par les animaux et leurs mouvements. Mais les Grecs et plus encore les Romains, développèrent le mode de divination par le vol des oiseaux.

Pour les Chinois le sens des omnia dépend essentiellement de l'heure où ils se produisent. Et ainsi tel ou tel système prit un développement spécial dans un certain milieu (et nous avons cité quelques cas au cours de notre travail), les uns amplifiant le nombre de correspondances, les autres essayant d'arriver à des concordances plus pré-

cises et plus certaines. C'est que lorsque le nombre de présages s'accroît leurs indications bien souvent se contredisent ; on multiplie les expériences, on les subordonne les unes aux autres, la logique intervient et une véritable étude s'ensuit. C'est ainsi qu'à Bornéo, on en était arrivé à un système très compliqué et qu'avant de faire une expédition ou recueillait parfois des omina pendant plus de huit mois (1).

En ces pays, comme en maints autres, notamment chez les Celtes et les Thibétains, la divination était devenue une organisation sociale où elle avait engendré des activités ou des cérémonies collectives, soit civiles, c'est à dire exercées par des devins qui ont simplement connaissance de la tradition et des relations qu'elle conserve, soit religieuse, lorsque le devin est censé posséder une connaissance des relations mystérieuses des choses par une voie inconnue au vulgaire. L'ordalie fut une de ces manifestations les plus caractéristiques et les plus répandues.

Mais lorsque l'organisation sociale qui a pratiqué cette fonction s'effrite, nous voyons les procédés divinatoires redescendre au rôle de simple relation valable pour tel ou tel individu, sans action coercitive sur les actes de la collectivité ou de ses membres.

L'omen est un exemple particulièrement instructif au sujet des degrés de croyance : il peut être article de foi lorsque, par exemple, il s'allie aux données de la religion, il peut avoir une valeur d'ordre scientifique et expérimentale, comme pour les présages médicaux de la Babylonie et pour quelques aphorismes de chez nous, il peut ne plus être qu'une relation fugitive qui passe dans la pensée de l'observateur, qui l'émeut un instant et qui s'évanouit peu après et c'est là le cas le plus fréquent pour les gens cultivés. Les omina se sont réellement anémiés. On évite soigneusement de faire un geste, mais tel fait accidentel arrive, on se borne à dire qu'il est heureux ou néfaste, on en ressent une rapide émotion, mais on n'y songe plus l'instant

(1) SCHWANER in LING ROTH. *Natives of Sarawak* I p. CLXXIII, LING ROTH II. 191.

d'après. Il y a cependant encore à notre époque des exemples de foi profonde à la vérité des présages.

La relation qui s'est établie et pratiquée dans un certain milieu psychologique, change d'aspect lorsqu'elle passe dans un autre milieu. Lorsqu'elle est en rapport avec le domaine religieux elle reste pendant très longtemps immuable, comme tout ce qui est fixé par une croyance intense et collective. Mais quand elle est retombée dans le domaine individuel elle est soumise à la fantaisie de chacun qui l'interprète, la modifie, en change les objets et le sens. C'est ce qui fait que tant d'omena ont survécu bien que le sens en soit complètement perdu.

Cependant, même dans ce dernier degré de croyance, il n'est pas rare d'entendre des gens dire que le présage dont ils parlent s'est vérifié en telle ou telle occasion et il est à noter que cette expérience favorable l'emporte en valeur de croyance sur tout raisonnement et sur un nombre considérable d'expériences négatives, rapidement oubliées d'ailleurs. Cependant ici intervient parfois un essai d'interprétation de l'échec, bien que ce soit assez rare dans nos milieux : on dit, par exemple, que le présage s'adressait à quelqu'un d'autre, qu'une action déterminée a contrecarré l'indication donnée par l'omen, les croyants disent qu'un esprit plus puissant est intervenu, etc.

M. Marett écrit très justement que la forme précise que prendra le mauvais sort ne doit pas être spécifiée. La suggestion gagne plutôt qu'elle ne perd par l'indéfini de son appel à l'imagination (1). C'est ce qui explique que dans l'évolution des omina le signe reste bien plus constant que la chose signifiée. C'est, qu'en fait, l'omen n'est qu'un avertissement, un conseil de faire ou de ne pas faire et que les conséquences de l'acte, dès qu'on les précise, sont sujettes aux variations des désirs et des craintes, aux interprétations multiples et souvent contradictoires. Même à Bruxelles, nous avons relevé de ces contradictions dans les croyances, par exemple à propos de la rencontre d'un ecclésiastique, le matin, et, entre croyants, les discussions sont

(1) *Anthropology*, p. 215

fréquents à ce sujet. Le signe est en quelque sorte le noyau permanent, l'interprétation l'élément labile. Si l'on compare des peuples éloignés l'un de l'autre le fait est presque général : en Europe, lorsque le chat se passe les pattes derrière les oreilles on dit que ce fait annonce la pluie, en Annam, cela signifie qu'on recevra dans la journée une visite qui vient de fort loin.

PAUL HERMANT.

224925

Vieille expression populaire (1).

Quand on parle du loup on voit sa queue.

C'est dans les superstitions populaires qu'il faut rechercher l'origine de nombre de dictons et de proverbes.

Ainsi, selon l'imagination du peuple, le diable entend toutes les conversations et pénètre les pensées les plus secrètes, et il est dangereux, dès lors, d'invoquer le mauvais esprit, en disant par exemple : « Que le diable m'emporte » — « De Duivel hale mij », car aussitôt Satan apparaît. Les contes, traditions et légendes, basés sur cette superstition, sont d'ailleurs innombrables ; ne pourrait-on en rapprocher le proverbe flamand : « Als men van den duivel spreekt, dan is hij nabij » ? (2)

Au cours de nos recherches, nous avons pu constater que dans le proverbe qui précède, il n'est jamais fait mention de la variante « dan ziet men zijn staart » (alors on en voit la queue). (3).

C'est ainsi qu'on trouve, par exemple, dans le Grand Dictionnaire français-flamand formé sur celui de M. Pierre Richelet, Bruxelles, Fricx le jeune, 1739 : « Als men van den duyvel spreekt, hij is er ontrent » ; dans le Nouveau Dictionnaire des proverbes de la langue française expliqués d'après l'Académie..... et traduits en flamand par l'Abbé Olinger, Bruxelles, 1855 : « Als men van den duivel spreekt, hij is er digt bij of omtrent », et enfin, dans le Dictionnaire français-néerlandais de Kramers J. « Als men van den duivel spreekt, staat hij achter de deur (rammelen zijne beenen » (Quand on parle du diable, il est derrière la porte tintamarrant avec ses jambes), et aussi le dicton :

(1) *Folklore brabançon*, 8^e année, N^o 47, p. 343.

(2) A. DE COCK. *Volkssage, volksgeloof en volksgebruik*, Anvers, Janssens, 1918, p. 54.

(3) Nous reprendrons la question de cette variante plus loin.

Spreekt men van den vent,
Hij is er bij of omtrent..

Ajoutons encore qu'en Angleterre, on dit également :
Talk of the devil and he is sure to appear.
(parler du diable et il est certain d'apparaître).

Selon une autre croyance, qui date de la plus haute antiquité et qui est répandue partout (bien qu'en voie de disparition, comme beaucoup d'autres), il ne faut pas nommer les bêtes fauves, sous peine de les voir venir. La fable (branche IX du Roman de Renart) qui raconte qu'un paysan donna, en plaisantant, un bœuf à l'ours, et qu'il ne fut dégagé de sa promesse que par l'intervention du renard, vient de cette croyance (4).

De même, peut-être, en ce qui concerne la fable de la Fontaine, « La Mère, le Loup et l'Enfant », dans laquelle une mère menace son enfant qui crie, et où le loup, passant à propos, se tient prêt (5).

Dans certaines régions, on précise même en disant : « Prononcer le nom du loup, c'est l'évoquer, il va vous apparaître ou bien il viendra bientôt manger vos animaux ». Aussi, les bergères du département du Cher, se garderont-elles de le prononcer (6).

Cette superstition existait autrefois dans notre pays. On disait, dans la partie flamande : « qui nomme le loup, pendant la nuit de Noël, doit s'attendre au déplaisir de le voir apparaître au milieu de son troupeau » (7), et, en wallonie, on croyait que « chaque nuit de Noël apporte un agneau dans la bergerie, mais qu'on doit bien se garder de parler du loup, sinon on s'apercevrait qu'une brebis est disparue » (8).

(4) ERNEST MARTIN. *Observations sur le Roman de Renart*, p. 58.

(5) MARTEL. *Petit recueil des proverbes français*, Paris, Garnier, s. d. p. 27, N° 65.

(6) ROLLAND. *Faune populaire de la France*, Paris, 1908. T. VIII, p. 76, N° 273.

(7) COREMANS. *L'année de l'ancienne Belgique*, 1844, p. 93 et REINSBERG-DURINGSFELD. *Traditions et légendes*, T. II, p. 327.

(8) DE WARSAGE. *Calendrier populaire wallon*, Anvers, de Taver-
nier, 1920, p. 154, N° 384.

Et c'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'en certaines régions, on emploie un sobriquet ou une périphrase lorsqu'il est nécessaire d'indiquer un animal réputé dangereux ou malfaisant.

Un lexicographe du XVIII^e siècle constate, en ces termes, ce préjugé dont il a relevé plusieurs exemples : (9)

« La superstition de nos Bretons fait qu'ils n'osent nommer par leur nom propre et ordinaire, les bêtes nuisibles, de crainte qu'étant nommées, elles ne viennent faire du mal comme étant appelées. C'est ainsi qu'au lieu de dire *Bleis* (loup), on dit en la place *Ki-nos*, chien de nuit qui n'est pas plus applicable à lui qu'aux chiens de garde... A Audierne, l'interdiction pèse sur le renard et le loup. Ce dernier est si redouté que les vieux marins levaient l'ancre dès que ce mot avait été dit et revenaient à terre ; aujourd'hui, le patron prend dans le bateau le premier poisson qui se trouve sous sa main, et le jette à l'eau en disant pour conjurer la mauvaise chance : « Tiens, *Ki-koal*, (chien des bois, loup) voilà ta part » (10).

On peut rattacher, semble-t-il, à l'idée qui précède, l'origine du proverbe : « Quand on parle du loup, on en voit la queue », dicton assez vulgaire qu'on ne manque pas de citer quand on voit arriver dans une réunion une personne qui n'était pas attendue et qui faisait le sujet de la conversation. Cette personne est probablement assimilée au loup parce que sa présence inattendue déconcerte et fait taire, de même que la présence d'un loup interdit et produit un étonnement et une crainte qui coupent d'abord la parole, quelque chose qu'on dise (11).

Les Latins disaient : « *Lupus est in fabulâ* » (Térence, les Adelphes, 4.1. 21) c'est-à-dire, le loup est dans la conversation. Du Triéz, dans ses « Ruses des Esprits ma-

(9) Nous ne signalons que les exemples se rapportant au loup.

(10) Cité par SÉBILLOT : *Folklore de France*, Paris, 18, T. III, p. 21.

(11) QUITARD. *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes et locutions proverbiales de la langue française*, Paris, Bertrand, 1842, p. 506, et DE LA MÉSANGÈRE. *Dictionnaire des proverbes français*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1823, p. 539.

lins », 1563, fet. 28, signale l'expression « Le loup est entré dans l'assemblée », ce qui signifie : le loup a paru quand on parlait de lui.

Quitard (12) dit qu'il y a des parémiologues qui prétendent cependant que « *Lupus in fabulâ* » signifie proprement : « Le loup dans la comédie », faisant allusion à une antique tradition romaine qui rapporte qu'un jour où l'on représentait, en plein air, sur le bord du Tibre, une pièce de théâtre, dans laquelle il s'agissait de Romulus et de Rémus allaités par une louve, on vit paraître le loup qui étonna comme un prodige, les spectateurs interdits ; mais ce fait est évidemment apocryphe, et ce qui prouve que *fabula* doit se traduire par *discours*, et non par *comédie*, c'est qu'on trouve dans Plaute (*Stichus* 4, I, 17) et dans d'autres auteurs : « *Lupus est in sermone* ».

Plutarque rappelle une exclamation ayant quelque rapport avec notre proverbe, mais qui s'appliquait dans une circonstance différente. Lorsqu'au bruit des paroles, dans une assemblée nombreuse, par exemple, succédait un silence général, on disait alors tout bas deux mots que les Latins ont traduits comme suit : « *Mercurius supervenit* » (Mercure est arrivé), comme si l'on eût voulu donner à entendre qu'il n'était pas permis, en présence de Mercure, dieu du silence, de continuer un discours (13).

On n'emploie guère, en France, le proverbe qui nous occupe, que dans une acception de blâme, qui implique peu de considération pour la personne en question, et, chaque fois que l'on veut montrer de la politesse ou s'exprimer dans un sens d'éloge, on ne manque pas, et surtout à Paris, d'y substituer une de ces phrases poétiques :

Quand on parle du soleil on en voit les rayons.

Quand on parle de la rose on en voit le bouton (14).

Mais pourquoi est-il question de la queue du loup, au lieu de la tête qui semblerait plus convenablement rappelée?

(12) Voir N° 11, QUITARD.

(13) DIDIER LOUBENS. *Les proverbes et locutions de la langue française*, Paris, Delagrave, 1889, p. 239.

(14) Voir N° 11, QUITARD, et N° 13, LOUBENS.

Quitard et Martel (15) pensent que c'est peut-être parce que cet animal, qui aperçoit ordinairement l'homme avant d'en être aperçu, se détourne rapidement pour s'enfuir, ne se laissant voir que par derrière, et que c'est son allure timide et fuyante que nos pères ont voulu figurer dans le proverbe.

Un parémiologue auquel de la Mésangère, l'auteur du fameux Dictionnaire des Proverbes français, avait posé la question, répondit qu'il vaudrait mieux dire la tête, puisque l'animal qui survient la présente d'abord (16).

Signalons ici que, dans la Charente Inférieure, on dit : « Qui parle du loup, en vouët la tête et la quoue » et qu'en Suisse romande on s'exprime comme suit : « Quand on parle du loup, on en voit les cornes » (*Almanach de Genève de 1864*).

Le bonhomme consulté ajoutait que les premiers auteurs de ces maximes vulgaires aimant beaucoup l'uniformité des sons, la plupart des anciens proverbes étaient rimés, la rime ayant toujours été considérée comme une échelle pour la mémoire, et que, comme autrefois, *queue*, se disait *quoue* (de *cauda*), les anciens avaient fait rimer loup avec quoue.

On retrouve, en effet, en Provence, le proverbe rimé :

Quand parlés doou loup,

Lou ténés pér la quoue. (Achard, 1785).

Proverbe que l'on retrouve en français, dans le *Nouveau Panurge et sa Navigation*, 1615, p. 8 : « Tel parle du loup qu'il le tient par la queue ».

Quant à Quitard (*loc. cit.*), il estime que le mot *queue* forme une assonance, une sorte de rime, avec le mot *leu* (loup) qui figura primitivement dans le proverbe.

Ne dit-on pas encore à Namur :

Quand on cause do leûp

On ès voit l'queuewe.

à Tournai et à Lille :

In parlant du leûp,

I moute s'queuewe.

(15) Voir N° 11, QUITARD, et N° 5, MARTEL.

(16) Voir N° 11, de la MÉSANGÈRE.

dans le Pas-de-Calais :

Quand qu'on parle d'ech leu
On voèt s'queue.

Loup rime avec quoue, et queue rime avec leu, nous sommes parfaitement d'accord, et il est intéressant de signaler que la sagesse populaire ne s'est pas tenue exclusivement à ces deux rimes, ainsi que le prouvent les quelques exemples ci-après choisis entre cent :

On dit à Marche (Luxembourg belge) :

Si vous causez jamais do *leûp*
V's-ès veûrez l'quawe et v's aurez peû.
(*et vous aurez peur*).

à Verviers (Liège) :

On n'parole jamais dè *leûp*
Quu du s'quawe ô n'li *veut*.
(*que l'on ne voit de sa queue*).

en Tarentaise (Savoie) :

Kan on preidzet du *laou*
Al arrivet u *baou*.
(*Quand on parle du loup*
Il arrive à l'écurie).

en Gascogne :

Quen lon parle deou *loup*
De la quoue on bey lou *bout*
(*de la queue on voit le bout*)

en Provence :

Jamaî se parlo doou *loup*
Que nous se n'en vègue la *péou*.
(*Jamais l'on ne parle du loup*
que l'on n'en voit la peau).

en Auvergne (au Puy de Dôme) :

Quand parlon dé *loup*
Ey' darré lou *bouyssou*
(*il est derrière le buisson*).

dans le Bas-Valais (Suisse) :

Quand on parlé dey' *leuy'*
Sorté dey *beû*.
(*il sort de l'étable*).

et enfin en Italie :

Chi ha il lupo in *bocca*
Lo ha sulla *coppa*.

Mais le proverbe n'a pas toujours été rimé, en effet :

Au XIV^e siècle, on disait en France : Qui de louf parole, près en a la coue (17), et l'on dit encore dans le Béarn : Qui deu loup parle, la coude qu'en bet (il en voit la queue) (18).

dans les Basses Pyrénées : N'ey pas loueing lou loup quand lou mentaben (quand on parle de lui).

à Nice : Coura parlas dou loup, suorté de la tana.

dans l'Aude : Qui dal loup Parlo, dé la mato sort.

et enfin en Allemagne : Wenn man vom Wolfe spricht, so is er nicht weit.

Si l'Arabe, lui aussi, fait allusion au loup en disant :

« Quand vous parlez du loup, préparez un bâton » (19), l'Espagnol s'exprime tout autrement

El hablando del ruin de Roma

Luego asoma,

ce que nous croyons pouvoir traduire comme suit :

Quand on parle du méchant (ou du vilain) de Rome,
Aussitôt il se montre.

Que faut-il entendre par « méchant » ou « vilain de Rome » ? Y aurait-il, par hasard, un rapprochement à faire avec la louve qui allaita Rémus et Romulus ? Mystère ! et, à ce sujet, nous croyons utile et intéressant d'attirer l'attention des chercheurs sur le fait qu'il existe un vieux proverbe français datant du XV^e siècle et qui dit : « Le loup alla à Rome et y laissa son poil et rien de ses coutumes » (ce que l'Italie exprime comme suit : « Il lupo cangia il pelo, ma non il vizio ». D'un autre côté, le proverbe français « Il faut hurler avec les loups » est traduit par les Anglais de la manière suivante : « When you are at Rome, you must do as Rome does » (Quand vous êtes à Rome, il faut agir comme Rome agit).

N'y a-t-il pas là un rapprochement à faire, ou s'agit-il d'une simple coïncidence ?

(17) Proverbes français antérieurs au XV^e siècle, édités par J. Morawski.

(18) Hatoulet : proverbes béarnais, Paris, Franck Paris, Champion, 1925, 1862, p. 102., p. 69, N^o 1900.

(19) Ellious.

Mais nous voilà bien éloigné du Hageland ; revenons-y.

Nous avons signalé au début que les néerlandais et les anglais faisaient allusion dans leur proverbe au *diable* et à sa *présence*.

Quant aux français et aux wallons du Sud de la Belgique, ils font allusion au *loup* et à sa *queue*.

D'autre part, nous constatons que les flamands du Hageland (voisins de la frontière linguistique) ont emprunté au proverbe français sa seconde partie, obtenant ainsi :

As ge van den duvel klapt ziel ge zenne steet

(vous en voyez la queue).

et que, de leur côté, les wallons de Liège, Longueville, Céroux-Mousty et Charleroi, pour ne citer que ces localités proches elles aussi de la frontière linguistique, ont pris eux chez leurs voisins du Nord la première partie de leur proverbe, qui se transforma en

Quand on parle du diable, on en voit la queue

Il semble donc exister le long de la frontière linguistique belge une zone d'interpénétration des deux proverbes.

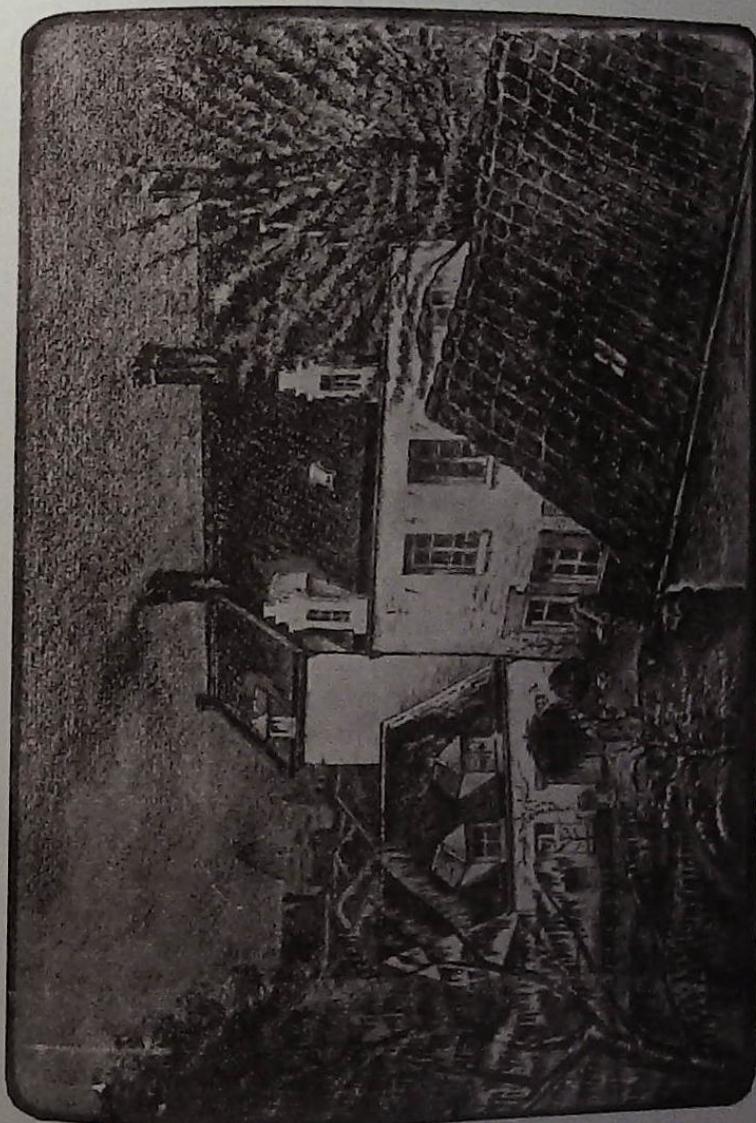
Quand on parle du diable, il n'est pas loin

Quand on parle du loup, on en voit la queue.

R. CORNETTE.

Erasmus à Anderlecht.

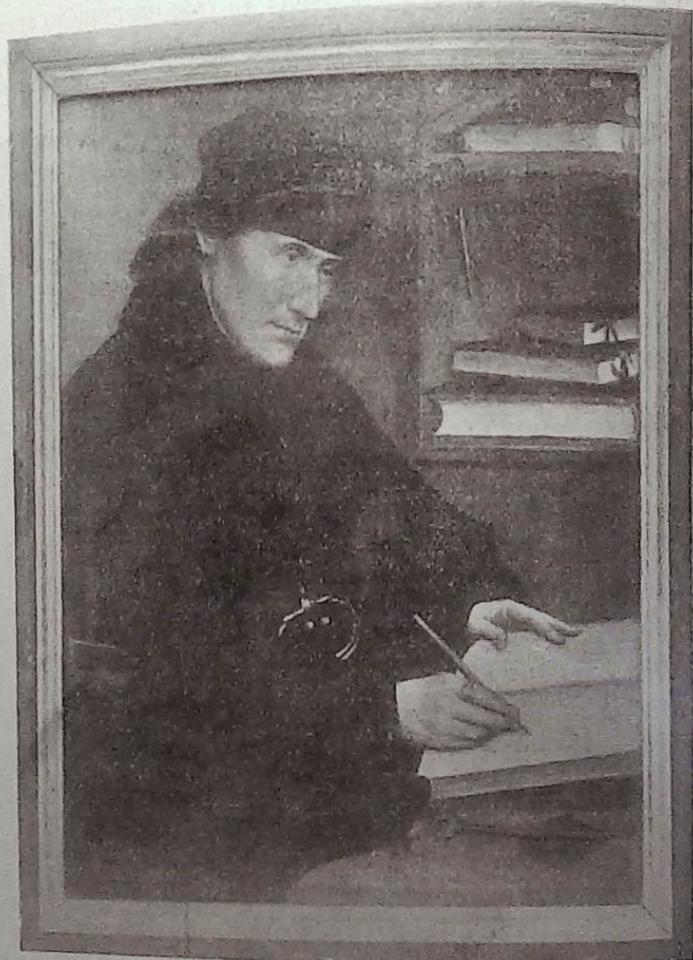
Le *Folklore Brabançon* a consacré en 1930 un numéro spécial, aussi varié que volumineux, à ANDERLECHT, édité à l'occasion de l'exposition historico-folklorique organisée par cette vaillante com-



Maison de Zwane où Erasmus habita à Anderlecht.

mune. Un article, non moins intéressant que les autres, signé R. DUBOSQ, nous fait connaître *Erasmus dans le Brabant* et mentionne en particulier le séjour fait par le prince des humanistes à

Anderlecht, « chez le chanoine Pierre Wichmans qui, dans sa modeste demeure, lui offrait la plus charmante hospitalité » (1). L'illustration qui précède l'article en question, donne une vue de la « maison dite de Zwane, occupée par Erasme lors de son séjour à Anderlecht », d'après un « dessin de l'artiste Friadt, décédé ».



Erasme écrivant d'après Van Dyck.

Un autre témoin, décédé depuis plus de deux siècles, a transcrit dans son journal quelques notes concernant le logis d'Erasme, lors de la visite qu'il fit en 1691 à cette maison, qu'on signalait

(1) *Folklore Brabançon* X (1930) n° 55-56, p. 100. — Le séjour d'Erasme à Anderlecht « In de Zwane » chez le chanoine Pierre Wichmans est rappelé dans la très belle conférence de M. A. ROERSCH sur Erasme, publiée en une jolie plaquette par le Musée du Livre, Bruxelles, 1926.

aux étrangers comme une des curiosités d'Anderlecht. L'auteur du journal en question est le diplomate Constantin Huygens, moins connu que son frère, le célèbre physicien Christian, ou que son père et parrain, aussi grand poète que seigneur.

Voici, textuellement transcrit, ce que Constantin Huygens, accompagnant le prince Guillaume III, a annoté dans son *Journal*, à la date du Samedi 9, dimanche 10 et lundi 11 juin 1691. Il me semble inutile de traduire le passage en question, plus intéressant par le personnage illustre dont il rappelle l'impérissable souvenir, que par les détails qu'il renferme et qui se rapportent à la maison où Erasme avait séjourné, près de deux siècles auparavant.

Saterdag. Voor de middag van antichambre komende, wierd mij gewesen dat in het quartier van 't Hoff, daer Mylord Portland logeerde, in de uysterste camer, die op den thuyt uytzag, Erasmus eertyts gelogert hadde : aen de vensters van deselve camer, die op den thuyt sagen, waeren twee naeuwe met vierkanten gemaecte, oude ijsere tralien. Het huys hoorde aen Jan-Bapt. Charles Vander Gote, heer van Bellaert, en stont daer op verscheydene plaetsen op de mueren ijsers als anckers, representerende 1515. Men seyde, dat Erasmus daer gewoont hadde, om uyt een sieckte komende van lucht te veranderen ende Anderlecht « Anderclacht » genoemt hadde.

Dit dorp van Anderlecht hadde seer grote reputatie van goede boter uyt te leveren.

Sondach. Was tegen den avondt met Hennin, de secretaris van Portland, eens op de camer gegaen daer Erasmus op gewoont hadde. De soldering daervan liep spits toe in die form, wesende met latten ende kalck daerover gestreken, van het dack, dat daer alleen boven was afgescheyden, ende de meeste kalck was van onderdom afgefallen. Sagh daer niet als de twee vensters voorz., met dichte tralien daervoor, ende die een seer sober licht gaven. Onder het dack of wulfseltie was noch een boogh van hout van 't façoen van 't dack, daer men noch eenigh kleyn ornament van schilderije op sagh.

Maendagh. Sprack naermiddagh met den heer die het huys, daer de Coninck logeerde, toequam, ende genaemt was Vander Gote, heer van Bellaert. Seyde, dat het inden tydt van duc d'Albe eenen Willemans (*lire* Wichmans ?) toegekomen hadde, een curieus man, en daervan hij seer fraeije aenteekeninghen gesien hadde, zijnde uyt dieselve familie gekomen door de vrouwen, ende soo aen dit huys gekomen. Seyde dat het quartier, daer Erasmus gelogert hadde, veel onder was als de rest van 't huys, daer nochtans, als voors. is, 1515 op stont.

(*Journal van Constantijn Huygens, den zoon*, publié par le *Historisch Genootschap*, à Utrecht. N. S. XXIII (1876) pp. 444-45)

JEAN GESSLER.

Louvain.

Pièce congratulatoire d'un chanoine d'Anderlecht.

En juillet 1757, le Chanoine Dominique Xavier FOPPENS rentrait à sa résidence d'Anderlecht, après une grave maladie. A cette occasion, le cercle « Concordia » composa en latin une pièce



Un chanoine d'Anderlecht en vêtement d'apparat au temps du chanoine Foppens.

congratulatoire intitulée « Anderlechtensis Voti Carmen... » On en trouvera ci-après la traduction due à l'obligeance de M. Édouard VISSERS, l'aimable poète du « Home Ensoleillé ».

La concorde très salutaire
régnant entre le Doyen et le Chapitre
de la distinguée Église Collégiale
de Saint Pierre d'Anderlecht
près Bruxelles.

Célébrée dans un chant de congratulation
en l'honneur du révérend, digne et très honorable Monsieur
D. DOMINIQUE XAVIER FOPPENS
de Bruxelles, Prêtre, Licencié en Droit Civil et Religieux
de cette église collégiale
au jour de son joyeux retour à sa résidence
en juillet
de l'an M. D. CC. LVII.

Chant dédicatoire contenant les vœux des Anderlechtois.

Près des murs de l'illustre paroisse de Bruxelles,
Est sise Anderlecht, qui possède les privilèges du droit civil.
L'air le plus pur y règne, l'on y admire des pâturages, les champs
[y abondent de froment
La rivière « Senne », avant de pénétrer dans la capitale,
Y arrose prés et champs. Et des vaches laitières (car l'utile s'y
[joint à l'agréable).
Y produisent un beurre riche en graisse
Réputé dans le monde entier pour sa délicieuse saveur
Et dont les rois, à l'égal de César, feraient volontiers la conquête
[pour leur table.

Anderlecht s'intitule village mais équivaut à mainte ville
Et s'orne agréablement de luxueux édifices et jardins
Où l'hôte et l'étranger se donnent rendez-vous.
Bien en évidence se dresse l'église consacrée à Saint Pierre,
Magnifique édifice, possédant un très ancien et très vénérable cha-
[pitre.
Dont l'origine est plus reculée que celle de la Ville de Bruxelles
[elle-même.
Deux fois neuf prébendés ont leurs noms inscrits dans le sauc-
[tuaire
C'est en partie Sa Majesté Royale et en partie le Sénat de la Ville
Qui les nomme et plusieurs d'entre eux jouissent du « toparchat
[légal » ?

Toi aussi, très Saint Guidon, tu nous prêtes ton assistance ;
Guidon, gloire considérable de la Race Brabançonne
Anderlecht te donna le jour, tu y exerças la modeste profession de
[bouvier
La sainte demeure consacrée à Notre-Dame de Laeken te prit sous
[son égide.

Rome, ensuite, te reçut comme pèlerin, toi qui fus autrefois le
 Du Doyen d'Anderlecht Wonedulphé à qui échet le bonheur de [compagnon
 Tu assistas à ses derniers moments, toi dont l'église conserve aussi [mourir dans la demeure décanale
 Reliques trois et quatre fois bienheureuses à présent, O très [les reliques.
 Toi dont plusieurs miracles sanctifièrent le sépulcre [auguste Patron,
 Et dont de multiples « ex voto » consacrent et rehaussent le culte.
 J'en ai dit assez et la traditionnelle course de chevaux (orgueil
 N'ajoute rien à la vénération que la foule témoigne au Saint Patron. [suprême de l'endroit]

A cette description purement locale d'Anderlecht,
 Succède enfin la véritable histoire de notre Chapitre.

Ici, servir Dieu c'est régner ; nous mettons notre gloire
 A nous réjouir dans le Seigneur, à mener une vie de concorde,
 A célébrer avec majesté l'office du Chœur.
 Ici, ne se rencontre point ce faste insolite et détestable
 De la part des membres du clergé, par quoi se caractérise la race [gauloise.

La précieuse simplicité que nous enseignèrent nos parents
 Est de mise chez nous. A cet égard personne ne nous contredira :
 On peut trouver plus de somptuosité ailleurs, mais plus d'agrément [nulle part !

Laissons aux autres, Français ou Wallons, les vaines gasconnades
 Montrons-nous à tous humbles et satisfaits de notre sort !

Mais, cette fois, le moment est venu, Révérend Doyen,
 De nous adresser à vous, dans nos vers, en vous offrant tous nos [vœux.

La Reine de Hongrie nous enleva cet été le Doyen
 VAN DE VELDE (1) qui fut la gloire de notre cercle.
 Il ne disparaît pas, puisqu'il est appelé à des charges plus hautes.
 Et ce n'est pas une mince gloire que d'aller de saint Pierre à saint [Pierre

Quand d'Anderlecht on passe à « Groede » ?
 En raison de ses mérites, il devient le Pasteur éclairé
 Des « Groediens » (2) et le secrétaire de l'Alma Mater
 Honoré ainsi de l'estime d'hommes éminents.

(1) Il s'agit probablement de Michel, Joseph, Xavier Van de
 Velde prévôt de la collégiale Saint Pierre à Louvain, décédé le
 2-XI-1764.

(2) Est-ce le nom donné à des habitants d'une ancienne paroisse
 de Louvain ? L'original porte « Grudii ».

Malgré nous, et en dépit de nos regrets, ne sommes-nous pas obli-
 Qu'un pareil transfert s'accompagne de beaucoup d'honneur [gés de convenir
 Et que cette promotion tourne à notre gloire.

La Reine de Hongrie, plus grande encore par les récents trophées
 (Parmi lesquels la belliqueuse nation des Borusses (3) dont elle [qu'elle ramène
 Cette dévouée Mère des Belges dont nous implorâmes les faveurs [triompha)

Consentit de bonne grâce à ce que tu fusses notre Doyen,
 Toi, FOPPENS, comme successeur de VAN DE VELDE
 Depuis longtemps nous connaissions en toi un ami véritable des [confrères
 De là également notre joie et la grande allégresse du Cercle !

A porter le joug du Seigneur tu t'es appliqué depuis tes tendres [années,
 Toi, le Prébendé, qui, en l'église d'Anderlecht, durant huit lus- [tres

Exerças tes fonctions sacerdotales.
 Ponctuel aux offices, tant nocturnes que diurnes,
 Préoccupé de soigner le service dans la Maison du Seigneur,
 De maintenir avec sollicitude les liens de l'amitié
 Par qui règne la concorde, te faisant de toute ton âme « UN » pour [« TOUS ».

Plus tard, Chantre et Maître du Chœur, tu assumas,
 Fervent et plein de zèle, des charges diverses,
 Abusant parfois de tes propres forces.
 C'est ainsi que, par complaisance, durant environ deux fois dix [ans,
 Dans le seul but de te rendre utile aux fidèles et d'en assister [beaucoup
 Tu t'imposas de ton plein gré, les fatigues du tribunal sacramen- [tel,
 Offrant ton saint ministère à tous, valides ou mourants.

Tu étais d'une constitution robuste et tu ne souffrais d'aucune [infirmité.
 Ton esprit toujours en éveil recherchait avidement de nouveaux [labeurs
 Lorsque par un rescrit de Vienne tu devins, avec l'approbation [empressée du clergé, notre Doyen tout désigné.

(3) Prussiens.

Mais Dieu, qui dispose de nos moindres gestes
Et brise comme le verre fragile le cèdre du Liban
Eprouva le fort que tu étais !... Une apoplexie aiguë !
Te paralysa en un instant le bras et le pied gauches !
Aussi bien, gardons-nous de réveiller par ce seul vers l'indicible

[torture]
...Triste mal qui, de nos jours, n'épargne plus personne !
Qui donc, jeune ou vieux, peut se dire à l'abri de pareil accident ?
Faibles humains, l'usage de nos membres n'est-il pas suspendu à
[un fil ?

Celui qui suit le Christ et recherche le règne d'en haut,
Apprend à porter la Croix, à endurer patiemment les souffrances
C'est la Patience en effet qui te cloua sur ta couche
Te terrassant aussi toi, le fort, soumis aux décrets divins.
C'est avec lenteur généralement que les forces ainsi perdues, re-

[viennent
Mais Dieu, Lui si bon, qui au malade abattu
Rend, quand il le veut, la santé, prodigue à l'affligé ses consolations

Et n'éprouve pas ses amis au delà de leur forces, Lui,
Espérons-le, sollicité par nos ferventes prières,
Te restituera les forces que tu as perdues.

Tant que celles-ci, toutefois, te feront défaut, nous devons nous
[soumettre à sa sainte volonté

Mais nous, tes amis du Cercle, nous saurons y suppléer
Par nos conseils et par notre aide jusqu'au jour
Où la santé te sera rendue complètement.

C'est ce que nous te souhaitons avec toute la sincérité de l'âme et
[de l'accent

Cher Doyen, nous ne cesserons d'invoquer le Ciel à ton intention
Nous continuerons à supplier Dieu, par Qui tout bien nous arrive,
Afin qu'il te rende vigoureux et prompt à la tâche,
Et qu'après l'épreuve vaillamment endurée il te restitue l'ancienne
[santé

Du corps et de l'esprit, telle qu'elle a toujours été
Afin que nous te possédions parmi nous durant de longues années
[encore

Et que demeure florissant notre heureux Cercle CONCORDIA
d'Anderlecht, gloire insigne de la Terre.

Chronogramme

Hommage des Confrères réjouis
à leur Doyen, ex Chantre
Dominique FOPPENS.

(Document communiqué par
M. J. Peeters).

Bunsbeek à l'époque Romaine.

Dans le N° 58-59, p. 351 du « *Folklore Brabançon* » le docteur Louis Van den Broeck signale une découverte de monnaies à Bunsbeek, datant de l'an 98 à 217 apr. J. C.

Voici quelques notes sur Bunsbeek. D'après FÖRSTEMANN, *Bun* serait le tressage en osier pour tenir les terres de la rive du *beek* (ruisseau). Cette étymologie est plus acceptable que celle de CHOTIN qui traduit *Bunsbeke*, *Bunsbeca* en 1221, *Bunsebecha* en 1380, par *ruisseau de la confédération* (de Bond).

Une voie romaine appelée *Heere-baene* qui est la route Tirlemont-Testelt y traverse la *Velpe*, jadis la *Fleppé*. Cette route était pavée près du pont sur la Velpe jadis un gué appelé *Pippensvoort*, gué de Pepin. En 1225 *Pappenfort*, dans Gilles d'Orval *Pipini Vadus*. C'est donc à tort que *Pippensvoort* a été traduit par *fort van Pepin* (forteresse de Pepin).

On raconte qu'à l'endroit où la *Bunsbeek* sépare les territoires de Bunsbeek et de Hoeleden, aurait vécu jadis une comtesse païenne.

Pour empêcher le baptême des nouveaux nés, elle les faisait noyer par ses esclaves dans le Bunsbeek. On la trouva morte un matin dans les aulnes : le diable lui avait arraché le cœur. Depuis lors on aperçoit la nuit des feux follets qui bougent au-dessus de la Bunsbeek : ce sont les âmes des petits enfants non baptisés. Sous le pont on entend des gémissements.

La terre de Bunsbeek était morcelée féodalement entre les ducs de Brabant et les sires de Diest et d'Oplinter. Un Herman de *Boensbeke* est cité en 1288. Buvé, *Hel graafschap Brunerode* identifie à tort, pensons nous, le *Pippensvoort* avec une forteresse de Pepin.

Quelques lieux-dits intéressant la protohistoire sont à explorer : la *St-Quirinusbron*, source de Saint Quirin, les tombes de Lalloux (citées en 1773), le *Schaffelberg*, le *Stock*, peut-être un *ustrinum* (?), la *Sassenborn*, source des Saxons (?) le *chemin des Francs*, la *Delle* (de Hel ?).

À *Hoeleden*, village à côté de Bunsbeek, existe un lieu-dit *Velleken*, près du cimetière et de la *Velpe*. A cet endroit ceux du village allumaient jadis le feu de la S. Martin. On allumait une gerbe fixée au bout d'une perche que l'on portait en courant au haut de la colline. Autour des feux on dansait en rond. Ceux du hameau *Herrebeken* allumaient le feu de S. Martin au *Konynenberg*, (colline des lapins).

Le *stok* (*ustrinum* ? du verbe *Slooken*=attiser) appartient à la fois à cinq localités : Hoeleden, Bunsbeek, Hauthem-St-Marguerite, Oplinter et Neerlinter. Dans ces environs doit avoir existé une nécropole à incinération.

Entre Hoeleden et Kersbeek se trouve le *Molenboschje*, petit bois du moulin (peut-être du Mallum) où se voyait le *Duivelsput*, puits du diable. Sur le coup de minuit on y a vu s'arrêter l'orage et briller la lune. Dans le *Duivelsput* l'eau s'agite furieusement et une procession de fantômes noirs vient y flotter et disparaît ensuite. Un monstre semblable à un vilain cheval sort du puits diabolique et poursuit le passant attardé. Au pont voisin ce dernier rencontre un géant qui le menace et lui barre la route.

Il existe à Hoeleden une source curative dite *St-Germanus-bron-Hoelede*, jadis *Hoeledium* est traduit par CHOTIN, *hoel*, de *hol*, bas et *lehde* de jachère, lande = basse lande (?).

Notons encore qu'à l'époque romaine les passages à gué des routes étaient défendus par un *castrum* ou un poste.

L. STROOBANT.



La fête des moissons à Roux-Miroir au temps de nos grands-pères.

Lorsque Noël est de retour, les vieux, dont nous sommes, ne manquent pas de se procurer *Le grand double Almanach dit de Liège*, qui a paru pour la première fois en « l'an de grâce » 1824 : le voilà plus que centenaire !

Malgré son air désuet et la fantaisie des ses prévisions, il se porte encore fort bien, je vous assure. C'est toujours le même astrologue abondamment barbu, et à la coiffure en pointe, que l'on voit en première page inspectant, au moyen de sa longue-vue, les espaces célestes, parsemés d'étoiles.

Il a bien raison, notre vieil Almanach, de conserver son cachet archaïque.

S'il venait à se moderniser, à faire peau neuve, c'en serait fait de lui : il irait rejoindre les vieilles lunes.

Parmi les gravures représentant chacune une scène se rattachant à l'un des douze mois de l'année, il en est une surtout, qui a ma part d'admiration : c'est *La fin de la moisson*, spectacle vivant, animé s'il en est. Comment les clichés de ces images ont-ils pu résister à des millions d'épreuves ?...

La fête de la moisson, qui est aussi *la fête des moissons et des faucilles*, nous rappelle l'heureux temps de notre enfance ; elle nous remet en mémoire une coutume ancestrale, mais que, hélas ! la vie moderne à la campagne, a reléguée au fin fond des oubliettes. Coutume d'un charme agreste, parce que, en vérité, la fête des moissons était alors un véritable et beau poème des champs.

Nous, les diabolins du village, dont le chef avait organisé un service de renseignements fonctionnant dans la perfection, nous savions chaque fois le jour et l'heure où l'un ou l'autre fermier de l'endroit rentrerait, bon premier, sa dernière charretée de froment.

Bien avant le moment où la voiture abondamment fleurie et eurubannée, chargée de gerbes d'or, allait s'engouffrer dans la grange, au grand complet, nous nous trouvions sur le champ dénudé où glaneurs et glaneuses s'obstinaient à grappiller quelques épis perdus dans l'étenle.

Mais, au préalable, narguant le grand Benoit, notre vieux garde-champêtre, nous avions parcouru en tous sens les trèfles aux pompons rouges et les grasses luzernes, pour y cueillir blnets et coquelicots, aux couleurs éclatantes.

A une longue branche feuillue, coupée au buisson proche, nous attachions couronnes et guirlandes multicolores ; et le « Maie » orné de ces trophées champêtres, allait être planté au sommet du dôme doré des gerbes maintenues en tas élastiques et fermes, sous la pression du combleau, pour résister aux cahots inévitables, au passage des caniveaux et des ornières.

Cette fois, ça y est ! Le chariot est prêt pour le départ. Avec l'agilité d'un chat, chacun de nous, s'agrippant au combleau, grimpe au haut du dôme, s'élevant trois fois plus haut que les aideaux et les ridelles. Le « maie » est planté, il brille dans la lumière, des cris joyeux retentissent.

Clic ! clac ! — Hue ! crie le vieux varlet à la face boucanée, après avoir allumé sa pipe de terre à queue raccourcie, et coiffée d'un couvercle ajouré, en métal. Clic ! clac ! — Hue ! fait-il le torse cambré, hue ! la grise ! hue ! la roane !

Les traits bandés jusqu'aux épaules, les bêtes, raidies par l'effort commun, avancent, relevant la tête en cadence sous le flot agité des crinières. Les essieux grincent, les roues tracent après leur passage, deux ornières dans le sol élastique.

Clic ! clac ! le chariot prend la direction du village, tandis que des *Oh ! oh ! oh !* s'échappent éperdument de nos poitrines. Puis, de toute la force de nos poumons, nous chantons en chœur un refrain sonore, aux notes finales en point d'orgue, qui vont se perdre dans l'épaisseur du bois voisin.

Vive le maie, la haie, la haie !

Piéret a fait, a fait, a fait.

Vive le maie, la haie, la haie !

Pèligny n'arè jamais fait !

Clic ! clac ! — *oh !... oh !... et co todè oh !... oh !... oh !...*

Tableau naïf, plein de vie et de fraîcheur, de joie candide et simple que plus d'un poète a célébré dans ses vers :

Enfants, de bluets couronnés,

Assis sur les chaumes dorés,

Chantez vos plus belles chansons !

Au village, faites entrée :

C'est le triomphe de la moisson !

Continuant sa route, le chariot balançant pesamment sa charge à chaque tour de roue ; fait le tour du village, s'arrête un instant devant la porte charretière des fermes. Les chants et les cris reprennent de plus belle ; servantes, domestiques et vachers apportent leur salut, sous le grand porche ouvert, à la jeunesse en délire.

Mais, voici la ferme Piéret en vue. De loin, les chiens accourent pour saluer la dernière charretée : ils sautent et jappent autour des chevaux familiers qui s'ébrouent en signe de joie.

« Allons les petits ! un dernier coup de collier ! » Clic ! clac ! Et l'attelage gravit allègrement le raidillon qui mène à la cense...

Sur le seuil, apparaît l'opulente fermière. Coiffée d'un bonnet de tulle, tuyauté sur les bords, et d'où s'échappe, de chaque côté, une mèche grise récalcitrante. Elle porte une blouse d'une blancheur immaculée, cachant des formes rebondies et une jupe rayée de gris et de rouge, qui lui tombe jusqu'à mi-jambe.

A pas mesurés, elle descend le perron, souriante et fière, elle vient à nous.

« Vive le censier ! vive la censière ! Oh !... oh !... oh !... »

Vive le maie, la haie, la haie !

Piéret a fait, a fait, a fait !

Vive le maie, la haie, la haie !

Pèligny n'arè jamais fait.

Et la petite servante aux cheveux de chanvre, nous sert à volonté de la bière du pays, fraîche et capiteuse ; et la généreuse dame, qui symbolise en ce moment, la déesse des moissons, distribue aux gamins des calvilles grosses comme le poing, vermeilles, jousflues et parfumées.

Ce soir, maître, maîtresse, varlets, servantes et aouérons célébreront ensemble la fête des faucilles. On mangera à bouche que veux-tu, les crêpes délicieuses sautées dans la poêle ; les verres frangés d'écume circuleront à la ronde ; les bonnes et vieilles chansons de terroir iront leur train ; censier et censière, retrouvant leurs vingt ans, esquissent un menuet du temps passé, aux sons d'un *harmonica* poussif et criard. Et la fête des faucilles, toute de simplicité rustique, ne prendra fin qu'avec le premier chant des coqs ! Elle laissera un rayon de joie dans le cœur de ces hommes des champs qui semblent avoir juré fidélité à leurs maîtres.

Que sont devenues ces délicieuses traditions d'antan ?...
Dissipées, hélas ! dans les brumes d'un passé déjà lointain !

J. B. MATHY ET C. D'HONGRÉE.



La Veille de Noël.

La veille de Noël, on faisait jeûne absolu, jusqu'à ce que l'Etoile du Berger fût levée.

Lorsque celle-ci apparaissait, on prenait une légère collation maigre et l'on réservait son appétit pour minuit, moment où venaient les tripes (saucisses), sur la table : *vètlès tripes* (saucisses vertes : aux choux) et *blankès tripes* (saucisses de viande) dont on nous saura gré de donner ici les recettes :

Recettes pour faire :

1^o *Les vètlès tripes* ou *tripes à l'djotte*. — Faire cuire des choux verts ; pour 500 grammes de chou cuit, expurgé d'eau et hâché finement, mettre 500 grammes de petits cretons de saindoux et 500 grammes de viande crue, hâchée finement (provenant des déchets du cou et des jambons), les deux tiers d'une noix de muscade, dix clous de girofle bien pilés et deux oignons moyens hâchés finement aussi. Mêler le tout après l'avoir salé légèrement, puis passer au cornet dans un morceau de 50 centimètres environ d'intestin grêle dégraissé au préalable à la lame ; lier les bouts avec du fil à coudre blanc. — Faire chauffer de l'eau ; quand elle bout, y verser les saucisses et les piquer avec une fine aiguille (une piqûre tous les 5 centimètres) ; laisser bouillir à petit feu pendant une heure ; retirer les tripes et les mettre égoutter. — Il ne reste plus qu'à les frire dans une poêle avec la graisse qui a surnagé sur l'eau dans laquelle ont bouilli les tripes.

2^o *Les blankès tripes* ou *tripes à l'tchau*. — Prendre des déchets de jambon et, si l'on veut, du filet ; bien hâcher. Pour 500 grammes de cette viande hâchée crue, mettre une tartine qui aura été trempée dans une assiette d'eau ou de lait, puis bien tordre dans un linge, un quart de noix de muscade, une pincée de cannelle et une cueiller à café de sel. — Mélanger le tout, puis passer au cornet. — Le reste comme pour les *tripes à l'djotte*, sauf, qu'il n'est pas nécessaire de lier les bouts des saucisses.

Pour les *tripes à l'djotte*, comme pour les *tripes à l'tchau*, ne jamais employer *li solte tchau* (le pancréas), car les saucisses crèveraient pendant la cuisson. — *Li solte tchau* se prépare de la façon suivante : la couper en fines tranches ; y ajouter deux pommes de moyenne grosseur aussi coupées en tranches ; mettre à la casserolle et cuire à petit feu.

Une coutume curieuse était jadis l'attribution, au fermier lui-même, au dîner de cochon suivant l'abatage du porc, du rectum (partie du gros intestin touchant l'anus) rempli et cuit comme il est dit au 1^o ci-dessus, c'est-à-dire fait *vètte tripe* ; cette saucisse, considérée morceau de choix, était appelée *li cra boya* (le boyau gras).

Une chanson très populaire, il y a un demi-siècle, raconte l'aventure d'un *cra boya* ; cette chanson laisse à désirer à plus d'un point de vue, mais elle charme par sa naïveté et elle se débite sur un air des plus entraînants.

Musique, notée par M. Ernest Closon,
Professeur au Conservatoire de Bruxelles.

L'ôte you sas on fe d'houye, Gros
Dô-nat fyèrè chi-lar, To zju-ner, On
long bo-kèt d'zis-pouye Pè-
sant pus d'on cau-teen, V'là qui sot bon. Dor-
vèt l'gras ma-raud Da Dyô-siph Dyi-raud qui a
vot sia-tu l'pau-cha, Et
vole si era Et vole si era Et
vole si era bo-ya!

2.

V'là l'fait d'on vingt Godome
Dit Dônât tot saisi,
Tot stourdi.

Pa dlé l'maugeonne Bonhomme,
Li tchèt, à grandes dadappes,
File, si scappe ;
Li rocha Arthur
Li v'lève tanner l'cur
Djoke-tu, li dit Dônât,
Arrache-li l'cra (3 fois) boya !

3.

Suwant et hôrs d'haleinne,
I criye, au nwèr rocha,
« Cours par là » !
Bah ! Ça n'ès vaut né l'peinne
I dwèt yèsse trop mannèt
L'cra bokèt !
Mi ça n'mi r'garde né
T' n'as qu'à t'dismeinner
Et cours tot seû Dônât :
A l'cu di t'cra (3 fois) boya !

4.

Pa dlé l'maugeonne Louwisse,
Li tchèt comme disraté
Est spitté,
Mins l'pus vix da Batisse
Li tappe on còp d'talon
Sus s'mouzon.
Li maraud gnawève,
Mins todi à t'nève,
Ci qui r'voulève Dônât :
Li bokèt d'cra (3 fois) boya !

5.

Li tchèt s'sauve d'lé Laliye,
Mins v'là qu'il l'tché Picard,
Da Douward,
Accourt tot ès furiye,
'l avot sintu l'bokèt
Qui passait
Et d'on seûl còp d'dint
A rate mèttu fin,
Maugré lès cris d'Dônât,
A l'bokèt d'cra (3 fois) boya !

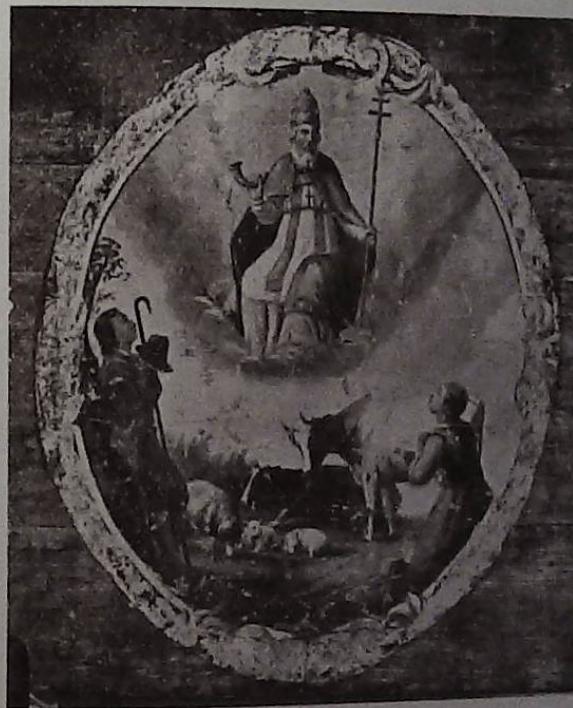
Un autre mets fort rustique, accompagne le régal aux tripes ; c'est l'*phâtchisse* ; il se prépare comme suit : faire cuire le cœur, les poumons, les rognons et les oreilles et les pieds que l'on désosse ensuite ; couper en morceaux d'un demi-centimètre cube ; sel et cassonade au gré de l'amateur ; un demi-verre à bière de vinaigre ou plus aussi au gré de l'amateur ; un kilo de pruneaux ou de raisins secs ; une pincée de cannelle et une de poivre.

Faire bouillir dans une casserole couverte, à très petit feu pendant 3 ou 4 heures.

AD. MORTIER.
(Ruchaux-Court-Saint-Etienne).

Menus Faits.

Deux tableaux de saint Corneille. — La dévotion à saint Corneille est très caractéristique en Flandre. Il suffit de consulter le répertoire des drapelets du regretté M. Emile van Heurck pour s'en convaincre, aux articles de Beckerzeel, Denderbelle, Dieghem, Doel, Donck-lez-Maldegheem, Erps, Hoorebeke-St.-Corneille, Leeuw-St.-Pierre, Lierre, Machelen, Mariakerke, Moerbeke-lez-Grammont, Ninove, Passchendaële, St-Amand-lez-Puers, Schellebelle, Zandvoorde (Belgique), Hazebrouck (France) et à Bokhoven (Hollande), Munchen-Gladbach (Prusse)...

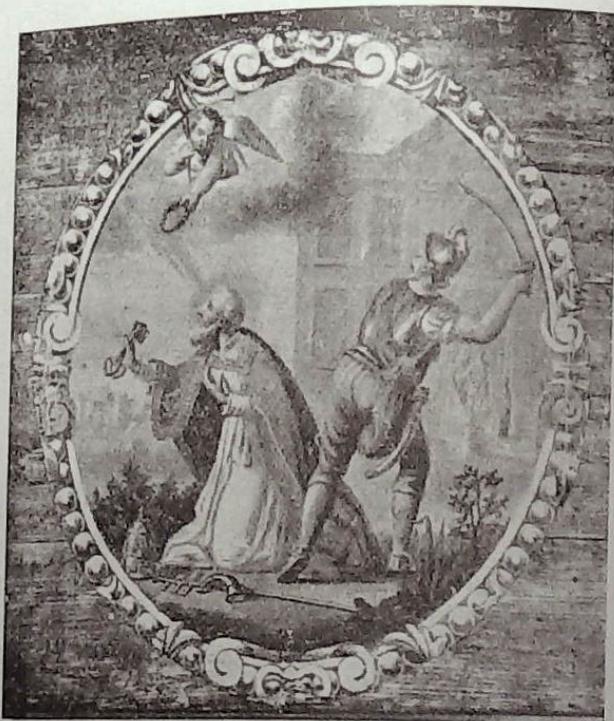


Je viens d'acquérir chez un antiquaire parisien une toile ovale de haut 0,68 sur 0,58 peinte sur les deux faces, dont ci-joint la reproduction.

Il n'a pas été possible de savoir quelle en est l'origine. C'est une œuvre fort distinguée d'exécution et qui doit avoir appartenu à une ancienne confrérie de saint Corneille.

Peut-être quelque lecteur de la Revue, connaisseur ou érudit, pourrait-il aider à en déterminer la provenance.

ABBÉ GASTON.
(Archevêché de Paris).



La Prière circulaire (1). — De temps à autre il est envoyé par des personnes bien naïves — naturellement inconnues — une prière manuscrite à quelques personnes connues de l'envoyeur. Ces prières portent comme titre : *Geluk van Lourdes*. (Bonheur de Lourdes).

Nous reproduisons ci-après cette épître dont nous conservons l'original. Certaines personnes de la campagne reçoivent ce genre de lettres avec une sainte frayeur et de par cette frayeur la transmettent.

Nous en reproduisons la traduction sans y apporter aucune correction.

Geluk van Lourdes.

Een persoon heeft mij het gezonden op mijne beurt zendt ik het u omdat het niet tot stilstand zou gebracht worden. Schrijf het driemaal af, verzendt ze niet deze welke u hebt gekregen aan over verschillende personen aan die u geluk wnescht. Ze moeten binnen de 24 uren verzonden zijn.

Dit werk is begonnen door een arm meisje en moet driemaal de wereld rond rijzen.

(1) v. 3^e année, p. 78 et 4^e année, p. 153.

De personen die deze gelukwensch zal stillouden, zal nooit meer gelukkig zijn. — Deze prediking kan reeds invloed hebben van af het oogenblik dat de gelukwensching van Lourdes verzonden is. Goed opmerken binnen de 48 uren moet er u een onverwacht geluk overkomen. U moogt deze brief niet houden nog U moogt hem niet verbranden. Verzendt hem of geeft hem van hand tot hand aan familieleden of vrienden — Welke u geluk wenscht — zegt drie maal « Ave Maria » Aan onze Lieve vrouw van Lourdes. Verzendt hem verder. a t. b.

Traduction. — Bonheur de Lourdes. Une personne me l'a transmise. A mon tour je vous l'envoie afin qu'elle ne soit pas arrêtée. Copiez la trois fois, envoyez la, non pas celle que vous aurez reçue, à des personnes auxquelles vous souhaitez du bonheur. Elles doivent être transmises endéans les 24 heures.

Cette œuvre est commencée par une pauvre fille et elle doit faire trois fois le tour du monde.

La personne qui arrêtera ce vœu de bonheur, ne connaîtra plus jamais le bonheur. Cette influence peut déjà se faire sentir au moment où le vœu de bonheur de Lourdes est envoyé. Remarquer qu'endéans les 48 heures un bonheur inattendu vous surviendra. Vous ne pouvez tenir cette lettre, vous ne pouvez non plus la brûler. Envoyez la ou remettez la de la main à la main à des proches ou des amis, auxquels vous souhaitez de la chance. Dites trois fois « Ave Maria ». A notre Dame de Lourdes.

Envoyez à d'autres. s. v. p.

SEVERIUS.

Remelenbosch à Opvelp. — Cet endroit est situé en plein champ et à une certaine distance du centre de la commune. La nuit personne n'oserait s'aventurer par les sentiers qui y mènent, quoi que une route conduisant à l'Ecluse passe à cet endroit.

On prétend que lorsque on y passe vers minuit on aperçoit une femme qui s'agrandit à mesure que l'on approche. « *hoe meer men ze nadert hoe grooter ze wordt* ».

Quelques personnes, qui l'auraient aperçue il y a quelques années, prétendent qu'elle atteindrait bien quatre mètres !

Il va sans dire que ce passage est évité.

SEVERIUS.

La Gadale à Jodoigne. (1) — (Extrait de documents historiques, d'anciens journaux et de racontars). — Vers le milieu du 18^e s., vivait dans une petite maison, Montagne-des-Aveugles, une vieille femme nommée Gadale. Les bruits les plus étranges circulaient sur le compte de cette femme. On prétendait qu'elle s'occupait de magie et, les cancans allant bon train, on raconta bientôt

(1) v. *Folklore Brabançon*, 7^e année, p. 325.

que sa maison était hantée par des esprits et que la nuit, la vieille sorcière, présidait à des sabbats infernaux. Lorsqu'elle sortait pendant le jour (ce qui n'arrivait que rarement), les enfants fuyaient avec épouvante en criant : Gadale, Gadale ! Voici la Gadale ! Les accusations de sorcellerie, redoublèrent, lorsque les voisins vinrent affirmer partout que chaque nuit, vers 11 heures, on voyait se glisser chez Gadale, des individus, qui semblaient se cacher pour entrer dans la mesure ; plusieurs personnes assurèrent même que ces rodeurs étaient masqués.

Deux fois, les magistrats avaient fait des perquisitions dans la fantastique demeure mais sans résultat.

Enfin une nuit, le quartier fut réveillé et mis en émoi par des cris et un tapage inaccoutumé sortant de la maison de la vieille, bientôt les vitres volèrent en éclats, les cris et les vociférations augmentèrent et il devint évident qu'une bataille terrible se livrait à l'intérieur. En quelques instants, le quartier fut sur pied, les plus intrépides, s'approchaient de la maison, mais la foule se tenait sur le marché, ne sachant au juste ce qui se passait. Cependant dans la maison la rage continuait ; la foule de plus en plus enhardie, se pressait aux abords de la maison. Bientôt la maréchaussée suivie des magistrats arriva.

Les curieux affluaient toujours et commençaient à pousser des cris et des imprécations contre la Gadale.

Mais la police et les magistrats avaient pu pénétrer dans la maison, un garde en défendait la porte. Le bruit de l'intérieur avait cessé et le peuple impatient attendait l'issue de l'affaire en poussant des hurlements. Enfin vers minuit la porte s'ouvrit, un frémissement parcourut la foule, quand on vit apparaître garottés entre les gardes, cinq hommes en guenilles, la figure ensanglantée. Derrière eux venait, également garottée, la Gadale les cheveux épars, les vêtements en lambeaux. Evidemment elle avait pris part à la lutte. Dès qu'on l'aperçut, des cris féroces retentirent : A mort la Gadale ! A la Gêthe la sorcière ! A mort ! A mort ! Et la foule se précipita avec fureur sur la femme pour l'arracher à ses gardiens. Pendant quelques instants ce fut dans les ténèbres, une cohue épouvantable. Les magistrats étaient parvenus à s'enfuir du côté de Saint-Lambert ; les gardes luttaient avec énergie pour emmener les prisonniers. Mais le peuple de plus en plus furieux, parvint à arracher de leurs mains la vieille Gadale.

Alors commença une scène horrible... on descendit la rue en traînant la malheureuse par les cheveux ; au pont de la Gêthe elle fut renversée et piétinée. On allait jeter à l'eau son cadavre meurtri, lorsqu'un des forcenés proposa de la pendre. On fit une corde des haillons de la victime et on la suspendit à un vieux chêne qui se trouvait au coin du grand mur du château longeant la ruelle qui porte depuis le nom de la Gadale. Quand aux cinq individus, ils furent écroués dans les caves de l'Hôtel-de-Ville. Quelques jours après on les conduisit à la prison de Louvain. Il résulta de l'enquête que ces hommes appartenaient à une bande qui depuis plus de

deux ans jetait l'épouvante, dans toute la contrée. Quelques jours avant leur arrestation elle avait tenté d'incendier la Maladrerie et assassiné un vieux commissionnaire qui habitait seul une petite maison près de Gobiery. La Gadale servait d'espion et de recelleuse à ces malfaiteurs et c'est le partage du butin qui provoqua, dit-on, les faits cités plus haut. Les cinq brigands eurent la tête tranchée sur le vieux marché de Louvain, le 24 février 1747.

LUCIENNE DUMOULIN.
Ecole Normale de Jodoigne.

Feux-Folets. — A Opvelp on prétend que si on regarde les feux-folets, on doit nécessairement s'égarer dans la campagne, souvent pendant plusieurs heures. Aussi personne n'ose regarder les deux-folets de peur de s'égarer.

SEVERIUS.

Les Nutons à Op-Velp. — SEVERIUS « Le Folklore Brabançon N° 58-59, p. 353 » signale la croyance aux Nutons à Opvelp. Aux endroits où le folkloriste dépiste l'existence de Nutons, le préhistorien trouve toujours une sépulture antique. C'est le cas pour Opvelp où nous trouvons une *tommeken* (tombelle) près d'un *Neckerput*, puits à Neckers qui sont des esprits aquatiques (comme au Neckerspoel de Malines). Ce petit *tumulus* se trouvait à la *Molensstraat*, rue du Moulin, et au lieu-dit de *drij bunderen*, les trois bonniers *op het tommeken*, sur la tombelle.

Op-Velp est un vaste plateau où la Velp, affluent de la grande Gette qui se jette dans le Demer à Zelek-lez-Haelen, prend sa source. Op-Velp semble être une partie de cella Franque qui fut réunie à Neer-Velp en (*Felepa*) 741. La *Velpa Superior* semble devoir être recherchée au château de Vertryck où se trouve un pilori aux armes des Crabeels. *'t Daghet in den Oosten*, 1889, p. 19 y signale une grange du diable à légende d'origine Nordique.

A *Neer-Velp* qui est *Velpa inferior* ou la basse cour de la cella franque de *Velpa Superior* existe une tombelle, *het tommeken* près du *Mingeloydriesch*, cité en 1743. D'après CHOTIN, ce serait une altération de *Minke-loo* = bois rasé (?). Nous croyons que *driesch* = trien du Mingeloy, *loy* étant = *loo* = lucus = bois sacré, dans l'enceinte duquel on trouve généralement les tombelles. Nous y rencontrons les lieux-dits *Huenberg*, *Oyenberg*, *Kerkveld*, *Werbergblok*, *Gemeynbrock*, *Op der Vorsch*, *'t Eycken Stok*, *Kerkhofveld* à Basse Feleppe.

L. STROOBANT.

Coppezia ou conservo. — Je viens d'avoir la bonne fortune lors d'une visite dans une demeure de chez nous de voir collée une croix en cire sur une porte de la chambre à coucher. Cette petite croix dont chaque branche peut mesurer 1 cm de long, fut collée par le père de la vieille maman actuelle âgée de 89 ans. Elle la dénomme en wallon « *on conservo* » que l'on peut traduire

« *préservez-nous* » ou « *conservez-nous* ». On les plaçait sur les portes pour éloigner les mauvais esprits et le mauvais sort. Elle me raconta le fait suivant. Il y a 60 ans deux maisons voisines flam-bèrent menaçant sa demeure d'autant plus qu'un gros orme surplombant le toit brûlait déjà. Son frère beaucoup plus âgé ne s'alarma nullement car disait-il nous avons assez de « *conservo* » sur les portes, notre maison ne saurait brûler. Et heureuse coïncidence sans doute : la maison fut préservée des flammes. Les voisins s'étant mis à la besogne abattirent l'arbre brûlant près de la demeure ci-dessus.

R. SNAPPE.

Définition du sexe des enfants avant leur naissance. — Honneur tout d'abord à la mère, et consultons la pour définir le sexe de son fruit. Elle vous dira que ce sera un garçon, et elle est heureuse de le croire, quand elle ressentira des coups assez forts dans son sein ; les filles sont plus tranquilles.

Quand la mère ressent très tôt la vie, c'est une fille, mais si cette sensation ne se produit que vers le cinquième mois de la grossesse, il est certain qu'un garçon naîtra.

Si le sein droit est plus fort que celui de gauche, la mère mettra un petit garçon au monde ; si au contraire c'est celui de gauche le plus fort, le berceau devra être préparé pour une fillette.

Aussi les mères conservent l'espoir que leurs vœux seront réalisés jusqu'au jour où l'enfant vient de naître, et si alors il arrive une fille à la place du garçon attendu, la joie n'en sera point moindre, et elle s'excusera en disant ! « tout le monde peut se tromper ».

Mais puisque les mères sont sujettes à se tromper, adressons nous aux sages femmes ; celles-ci sont d'ordinaire très savantes ; que peuvent-elles nous dire à ce sujet ?

Aussi longtemps que la gynécologie ne nous aura pas donné la clef du mystère de la détermination par anticipation du sexe de l'enfant nous devons laisser leur valeur au jugement prématuré des accoucheuses.

Elles restent sceptiques pour les assertions des médecins qui à l'aide des rayons X ont pu établir le sexe d'après la constitution du bassin du fœtus et d'après les battements de son cœur ; elles n'attendent point, jusqu'au dernier moment comme les médecins, à laisser déclarer par la mère si c'est un garçon ou une fille qu'elle désire.

Non, la sage femme prétend connaître deux façons infail-
bles pour définir le sexe de l'enfant avant sa naissance.

1^o Elle fait ramasser un objet par une femme enceinte ; si celle-ci ramasse l'objet à l'instar des hommes, (ceux-ci mettent la jambe gauche en avant et celle de droite en arrière) ce sera un garçon ; mais si au contraire elle ramasse l'objet tel que les femmes en ont l'habitude ; (celle-ci se baissent, tennant les pieds sur une même horizontale, les genoux joints), la mère peut attendre une fillette.

Donc faite ramasser un objet par une femme enceinte, et vous connaîtrez par anticipation le sexe de l'enfant à naître.

2^o La seconde façon de déterminer le sexe employé par l'accoucheuse, repose sur les phases de la lune ; mais ne peut s'appliquer au premier né. L'accoucheuse connaissant la phase dans laquelle le dernier enfant de la femme enceinte est né, tiendra le raisonnement suivant : Si le dernier enfant est né avant le changement de la phase lunaire, l'enfant attendu sera du même sexe que le précédent ; mais si au contraire ce dernier est né avant le changement de la phase lunaire le sexe changera.

Donc si dans ce dernier cas, le dernier enfant était un garçon, l'enfant à naître serait une fille (1).

(Annoté à Steenhuffel, Opdorp, Merchtem, Buggenhout, 1929).
Dr J. WOUTERS, Steenhuffel.

Croyances et expressions populaires. — A Opvelp près de Tirlemont on attache une grande signification à la vue des araignées, qui sont considérées comme messagères.

s' Morgends druk

s' Middag min

s' Avonds geluk

Brengt de spinnekop in (2).

D'autre part nous avons le proverbe, connu pour ainsi dire dans tout le pays flamand.

De spinnekop die men 's morgens ziet

Brengt onheil en verdriet.

Cette croyance populaire est très répandue.

SEVERIUS.

La naissance des poulains. — Aux environs de Tirlemont, surtout vers Opvelp, Willebringen, Hougærde, e. a. la coutume persiste de suspendre les *secondines* (3) à un arbre lors de la naissance d'un poulain. « *Hoe hooger en schoon het hangt, hoe grooter en rechter het veulen den kop draagt* ». Au plus haut et au mieux elles pendent, au plus grand et au plus droit le poulain portera la tête. La croyance est telle, que si l'on jettait les *secondines* à terre le poulain porterait la tête vers le sol. Les *secondines* restent donc pendues la plupart du temps à l'arbre le plus élevé du verger jusqu'à ce qu'elles soient entièrement consummées.

SEVERIUS.

(1) A comparer avec ce qui suit : Les wallons du pays de Liège pensent que lorsqu'un enfant naît pendant la croissance de la lune, lors des couches suivantes on peut attendre un garçon (Hock II, p. 129).

(2) v. P. HERMANT, *Omina ou présages*, p. 138. Ici les rimes sont interverties.

(3) L'arrière faict.

Pour faire disparaître les mouches. — « Voici un remède infailible pour faire disparaître les mouches auxquelles on a déclaré la guerre depuis un certain temps : à Tangissart-Baisy on attache le *vendredi saint* un soret-hareng au plafond pendant qu'on récite 5 Pater et 5 Avé. L'odeur du soret et les prières font disparaître les mouches de la maison pour toute l'année !!!

Chaque année, il est essentiel, de renouveler cette cérémonie. J'ignore si le remède est efficace pour les autres insectes et le sort réservé le samedi au soret ».

E. BRUNARD.

Le coup de tête, forme de duel populaire dans le vieux Bruxelles. — Un usage que la guerre semble avoir déraciné est le duel au coup de tête, pratiqué dans le quartier des Marolles. Ces duels avaient lieu dans les cafés. Les deux adversaires se mettaient dos à dos, s'écartaient de quelques mètres (dix ?), puis, se retournant, fondaient l'un sur l'autre, tête baissée, à toute vitesse, et les deux crânes allaient se heurter dans une collision terrible. Souvent l'un des deux était fracturé.

Le coup de tête est toujours employé dans le quartier de la rue Haute, comme moyen d'attaque, mais plus en « champ clos ».

Comparez au célèbre « coup de tête liégeois », pratiqué dans le quartier du Longdoz.

ALPHONSE DE MARNEFFE.

Li Djoû des Moirts — Le Jour des Morts : 2 novembre, lendemain de la Toussaint.

On évitait de marcher sur l'herbe, car les gouttes de rosée qui y perlaient, contenaient, prétendait-on, des âmes de trépassés.

AD. MORTIER.

Usages funéraires. — Dans le n° 58-59 de la revue « Le Folklore Brabançon » aux Menus faits, dans un article « Usages funéraires » vous demandez à vos lecteurs de vous signaler si l'usage de déposer des bottes de paille au carrefours était connu en dehors de la Flandre Orientale.

Je me souviens de ce que, dans mon enfance à Wesemael près Louvain, il était d'usage de jeter aux carrefours des chemins suivis par le cortège funèbre, de petites bottes de paille d'environ 20 cm. de hauteur. Les passants, devant ces bottes, accrochées au haies, se signaient et récitaient une prière pour les morts.

Je me souviens également, avoir vu dans la même localité des convois funèbres dans lesquels le cercueil était transporté sur un charrette découverte. La veuve du défunt était assise sur le cercueil égrenant son chapelet. Les parents et amis suivaient le charrette.

EUG. TEURLINGS.

La paille aux enterrements. — Une note de la rédaction relative au Menu fait communiqué par M. De Vuyst, (10^e année, p. 340), souligne que le correspondant ne signale pas l'endroit où l'emploi des croix de paille se pratique lors des enterrements au pays flamand. En consultant les années antérieures l'on aurait déjà pu en savoir plus long (1). Je me rappelle d'ailleurs l'on aurait déjà au Service une petite communication à ce sujet, notamment concernant la coutume de déposer une croix de paille entre deux pierres, près d'un gros arbre au carrefour de Strombeek-Bever.

Actuellement encore, depuis que la toilette funéraire du mort est faite, jusqu'au jour de l'enterrement on pose entre deux briques une croix de paille, longue d'une poignée, à la porte du défunt. Cela se pratique à Steenhuffel, à Malderen.

Cette pratique est courante particulièrement pour les gens simples et pieux, e. a. par la population agricole, qui habite en dehors du centre de la commune. Les habitants du centre de la commune vont prendre à l'église la croix de procession et la pose à côté de la porte. La croix de paille est brûlée après les funérailles.

Il y a une cinquantaine d'années, les défunts habitant à une trop grande distance de l'église étaient transportés sur un chariot à quatre roues, auquel étaient attelés deux ou quatre chevaux. Le cerceuil était posé sur le chariot sur un matelas de paille. Aux quatre coins du chariot, quatre domestiques prenaient place. Les deux conducteurs montaient à cheval ; ils montaient sur les deux premiers chevaux si l'attelage avait quatre chevaux.

Ce cérémonial fut usité lors de l'enterrement de fen M. Van Assche, occupant la ferme du Robbroeck, père du bourgmestre actuel de Steenhuffel, M. Jacques Van Assche, actuellement âgé de 75 ans.

A Malderen, il y a une quarantaine d'années, on transportait, les défunts sur une charette, le cerceuil étant posé sur deux bottes de paille. Celles-ci étaient déposées au pied d'un gros chêne, auquel pendait une petite chapelle, faisant face au moulin « Kanada » ; à partir de cet endroit on transportait le cerceuil à bras d'hommes.

Ces bottes de pailles étaient brûlées un peu plus tard.

Iemand lijken of afleggen : ensevelir le mort, faire sa toilette funéraire.

Iemand lichten : mettre le mort au cerceuil. *Een lichter*, un cerceuil.

Iemand op zijn stroic leggen : (jetter quelqu'un sur sa paille) triompher de quelqu'un dans un combat, ce dicton proviendrait de ce que anciennement on déposait le défunt pendant deux ou trois jours sur un lit de paille avant les funérailles.

Dr J. WOUTERS, Steenhuffel.

(1) 2^e année, p. 68, voir aussi 3^e année, p. 330.

Le jeu du drapeau. Les gildes. — Suite à l'article de M. Mortier concernant le jeu du drapeau (1) j'ai annoté ce qui suit.

A Malderen, on possède encore le très beau collier de la gilde Saint-Sébastien. Ce collier très remarquable date de 1645. Des personnes, très dignes de foi, m'affirment qu'il y a près de 75 ans la gilde faisait des sorties accompagnée de flûtes et de tambours.

Le porte drapeau marchait en tête, lors des fêtes ou de la kermesse quand la gilde rendait visite au curé. Au son des flûtes et des tambours le porte-étendard faisait le maniement du drapeau ; il était suivi du roi et des membres de la gilde. A remarquer que devant la cure le maniement du drapeau se faisait au son d'un carillon, joué par le sonneur sur trois à quatre cloches. Cette coutume a disparu.

Dans une revue de la Flandre Occidentale (2) « De Ware Vlaming » chez Frederic Loncke, Hoogstaede, nous trouvons une annotation concernant la gilde Saint-Sebastien de Hoogstaede et de Bulskamp. La gilde de Hoogstaede possédait un drapeau en soie haut et large de 2 mètres, avec le millésime 1789, quelques plats en étain, marqués à la rose. La gilde de Bulskamp possédait sept plaques en argent et deux hallebardes, un oiseau avec chaîne. Sur ces plaques se lisaient les millésimes : 1521, 1595, 1775 et 1764.

La hallebarde des hommes était en forme de lance ; sur celle-ci il y avait cette inscription : « Deze pycke behoort toe aan de gilde van Sebastiaen — Tot Bulskamp, anno 1764 ». La hallebarde des femmes était plate, on pouvait y lire : « Rosalia Provoost, huysvrouwe van Pieter Mutsaert ; eerste capiteineresse. Bulskamp anno 1805 ».

La gilde des femmes était encore nommée « Gilde des Oies », non à cause de l'adresse au tir mais à cause de l'élevage des oies. Loncke décrit plus loin 1^o la réunion de la gilde, 2^o son cortège, 3^o la Messe, 4^o le Tir, 5^o le repas, 6^o la gilde des oies.

Sous le titre Cortège, il nous apprend qu'en tête du Cortège marchait le tambour entouré de gamins, sautant et gambadant autour de lui, venaient ensuite une double rangée de confrères de la gilde donnant le bras à leurs femmes. Au milieu du cortège le porte fanion, qui de ses bras d'athlète faisait tourner le drapeau autour de son corps, au dessus de sa tête, tantôt rasant le sol.

Ce fut toujours un honneur pour une gilde de trouver un bon porte-drapeau. Afin de pouvoir faire le maniement du drapeau, la hampe était munie d'une masse en plomb, le porte-drapeau la tenait en main pour assurer l'équilibre (3).

(1) *Folklore Brabançon*, 3^e année, p. 65. — 4^e année, p. 210. 9^e année, p. 210, 11^e année, p. 38.

(2) *De Ware Vlaming*, Février 1883.

(3) Cfr. *Folklore Brabançon*, 4^e année, p. 210.

Pour se rendre à l'église le porte drapeau marchait en tête, puis venaient le roi et la reine. Tous deux portant les écussons en argent et les insignes de leur dignité.

JAAK WOUTERS
Steenhuffel.

Les relations entre le Folklore, l'Agriculture et l'Astronomie.
— Dans d'anciens calendriers nous trouvons souvent des noms assez originaux de saints, qui par leur signification ont sans doute des relations avec des faits connus de la science populaire orientale.

Vers la mi-avril, à la fin de la pleine lune, dite de mars, quand le beau-temps et la résurrection de la nature vont de pair avec le vélage des moutons, vaches, chèvres, etc., on fête saint Drogo.

Drogo, fr. *Druon*, fl. *Trioen*, serait originaire de l'ancien pays saxon : *Thurwand*, *Thur*, signifiant le passage et *wand*, tourner ou revenir ; il y aurait lieu de croire que ce nom représente un nomade, qui apparaît à un moment donné et disparaît de même.

On pourrait trouver une relation entre ce nom et celui du géant anversois, *Druon Antigon*, qui représente l'Hiver revenant chaque année avec toutes ses misères, mais qui à une époque déterminée est détroné par le puissant *Brabo* (le brave) qui représente le soleil fécondant et bienfaisant.

Drogo est un nom de famille flamand.

Dans le calendrier ecclésiastique nous trouvons à la date du 16 avril, S. *Drogo*, berger.

Il semble téméraire d'y voir une similitude ou une corrélation avec les signes du Zodiaque, qui ont une origine égyptienne, et pourtant.

Les peuples orientaux ont dû tenir compte depuis toujours du retour périodique de ces éphémérides, qui correspondent chacune avec un phénomène naturel, chaque fois que le soleil se trouve dans un signe animal.

p. ex. : Au début du printemps jusqu'au 21 avril, quand le soleil entre dans le signe du Bélier, naissent les agneaux, procréés par le bélier.

Le signe du Zodiaque, le Taureau, est la période du vélage des vaches (1).

Ces observations faites depuis des siècles dans les pays orientaux auraient-elles une corrélation avec la vie de notre population agricole.

(1) N. D. L. R. — Actuellement encore le vélage des vaches dans les contrées herbagères correspond à cette époque, donc avant l'entrée en pâture, mais depuis l'industrialisation de l'élevage et surtout du laitage on fait véler les vaches avant l'hiver, période pendant laquelle le lait et le beurre atteignent les plus hauts prix.

Problèmes à résoudre par nos folkloristes et dont les relations avec notre propre manière de faire est à rechercher.

Dans l'immense champ d'étude que présente le folklore oriental, il y a lieu pour les Egyptologues de rechercher la corrélation existante avec certains faits et coutumes de notre peuple.

CYRIEL DE VUYST.

L'abattage de porcs à Léau. — Cet abattage se pratiquait à la rue devant la maison du charcutier. Les porcs étaient saignés, brûlés, grattés, nettoyés et éventrés, puis attachés à un échelle ad hoc et sur laquelle ils restaient exposés jusqu'au moment où le médecin vétérinaire avait déclaré la viande propre à la consommation.

En exécution d'un arrêté Royal concernant l'abattage, il a été mis fin à cet ancien usage ; dorénavant les porcs doivent être abattus avant d'être saignés, et cela devra se faire à l'intérieur.

Inutile de dire qu'à chaque exécution il y avait nombre de spectateurs, généralement les gamins ; c'était à l'heure d'aller à l'école que cet abattage se pratiquait, inutile de dire que les gamins prenaient plaisir à la façon de faire du boucher et de ses aides, même ils en faisaient le simulacre en guise de jeu.

Les porcs étaient brûlés à l'aide de paille, le paysan qui fournissait l'animal ajoutait une gerbe de paille. Actuellement aussi certains charcutiers brûlent avec une lampe à essence.

J. CH. PEETERS.

Les ventes publiques au 18^e siècle. — M. Mortier a signalé « la chandelle du Notaire » dans les environs d'Aerschot. Cette coutume était d'une pratique fréquente dans nos environs (1).

Dans le cours du 18^e siècle, les ventes publiques se faisaient par le Notaire Impérial et Royal admis au Conseil Souverain de Sa Majesté et par devant la HAUTE-COUR de Sart-Messire-Guillaume, qui ratifiait l'acte de vente.

Comme aujourd'hui on exposait en vente : meubles, fruits, récoltes, taillis, etc.

Ces ventes étaient ordinairement annoncées par « billets d'affiches et d'advertance », affichés aux portes des églises de Sart, Tangissart et Court-St-Etienne.

Lorsque les ventes comportaient des terres, maisons, bois ou propriétés, elles avaient lieu en un, deux, ou trois jours de siège, selon l'importance des objets exposés et les amateurs ; c'est-à-dire que les parties soumises à la vente étaient exposées en une, deux, ou trois séances, à huit jours d'intervalle, et comme d'habitude adjudgées au plus offrant et dernier hausseur.

« Les hausses ne pouvaient être inférieures à 5 ou 10 Florins, jamais moins, mais bien plus qui voudra. » (Style de l'époque).

« Le dernier enchérisseur ou hausseur était déclaré adjudicataire, au COUP de BAGUETTE, au SOUHAIT DE PROFICIAT,

(1) v. Folklore Brabançon, 9^e année, p. 351.

ou à l'EXTINCTION DE LA CHANDELLE, si on le trouve convenir ».

L'extinction d'une chandelle allumée mettait donc fin aux enchères lorsque les amateurs étaient plus nombreux ?

Les ventes se faisaient également sous certaines conditions indiquées les jours de siège, notamment pour l'enlèvement des récoltes et des fruits qui ne pouvait se faire ni avant le lever, ni après le coucher du soleil.

A. MINNE.

Sart-Court-St-Etienne.

La Prescription. — Dans les environs de Léau, on dit que la population emploie le dicton « 't is verderl'igl » pour signifier que à la suite d'un long usage, le passage à travers une propriété privée, devient un droit pour la population. Il y a prescription de fait, si l'usage est en vigueur plus de trente ans.

SEVERIUS.

N. D. L. R. — Nous croyons que cet on-dit est général ; les tribunaux admettent la prescription par ex. d'un passage, d'une servitude après trente ans, s'il n'y a pas eu de contestation pendant ce laps de temps. Selon la loi on ne peut prescrire contre les communes.

Droit de Glanage. — Aux environs de Tirlemont quand la récolte des grains ou des pommes de terre n'est pas terminée, on plante sur le champs ou la moisson est en cours un bâton avec un fêtu de paille au sommet, cela signifie que les glaneurs ou récolteurs de pommes de terre ne peuvent pas encore y pénétrer. Le glanage existe en maints endroits de la région flamande du Brabant depuis un temps immémorial.

Cet usage est tellement invétéré que pendant les moissons certaines personnes en font une véritable profession et font une assez belle récolte. Cela se pratique également aux environs de Louvain.

Il y a peu de mois, un avocat a plaidé devant le tribunal de 1^{re} Instance de Louvain l'acquiescement d'une femme qui avait ramassé des pommes de terre sur un champs aux environs de Tirlemont, se basant sur le fait que suivant l'usage l'on n'y aurait point planté le bâton surmonté du fêtu de paille. Le juge n'a pas tenu compte de cette thèse.

SEVERIUS.

Recettes de guerre. — Il y aurait intérêt à rechercher les recettes des plats « erzats » que l'on fabriquait pendant la guerre pour tromper la faim et varier quelque peu les menus ? En voici deux que j'ai retrouvées dans un « carnet de cuisine » où ma mère inscrivait ces recettes :

Massepain de guerre (1916).

Quire 1 kg. de pommes de terre avec sel — Passer finement
— Faire crever 1/4 kg. riz dans l'eau ; y ajouter 1/2 l. de lait ;

laisser bouillir avec 200 gr. de sucre et de vanille. Mélanger le tout avec les pommes de terre, battre 2 blancs d'œufs en neige que l'on ajoute au mélange. Mettre sur une platine et passer au feu.

Mayonnaise sans huile.

Mettre cuire dans le feu 2 grosses pommes de terre avec la pelure. Lorsqu'elles sont cuites, épluchez les et passez au tamis très fin. Laisser refroidir cette purée, tournez y un jaune d'œuf. Mettre les épices, le vinaigre et quelques gouttes d'eau froide.

J. SERGYSSELS.

Jeux d'enfants. — Les enfants se mettent en cercle. L'un d'eux, le chef, prononce les paroles suivantes :

Une poule sur un mur
Qui picote du pain dur
Picoti
Picota

Vous y êtes en bas.

Il frappe du bout des doigts sur la poitrine de chacun des joueurs à chacune des syllabes. Celui qui reçoit le coup lorsqu'on prononce « bas » sort du cercle et la même opération recommence. Lorsqu'il n'y a plus que 2 joueurs, celui qui reçoit le dernier coup « y est » et doit courir pour attraper les autres.

Ce jeu se pratique également avec les syllabes suivantes :

Un petit chien blanc
Sur un bâtiment,
Tournait sa queue
Vers le soleil
Sa maison l'a vu,
Ils s'est encouru.
Pi, pette, galette, visette
Pi, pau, galou, visou.

Vous dire ce que cela signifie, surtout ces deux derniers vers, je l'ignore.

J. SERGYSSELS.

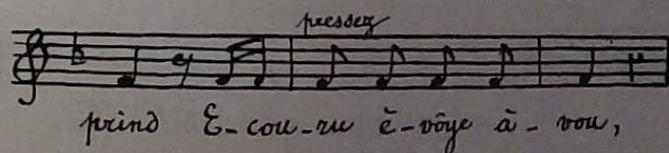
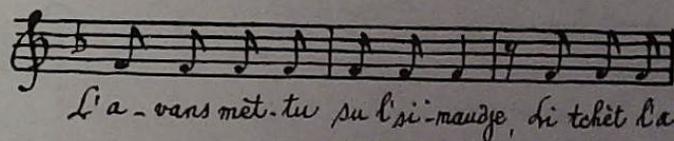
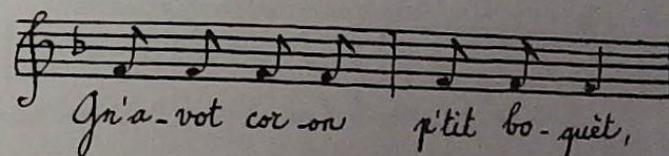
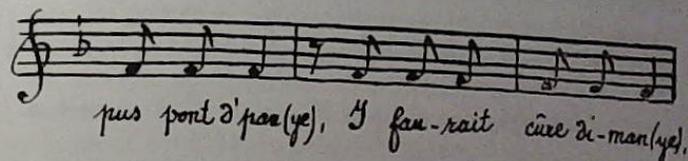
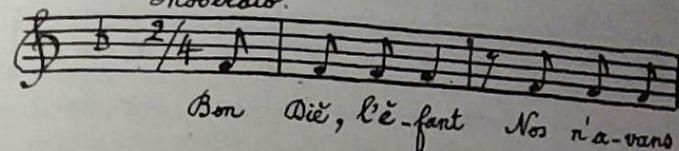
Pour l'amusement des enfants à leur tout premier âge. — Le père posait l'enfant à califourchon sur un genou, les deux visages se faisant vis-à-vis ; de la main gauche et de la main droite, le père tenait respectivement le poignet droit et le poignet gauche de l'enfant, les bras de celui-ci, tendus en dehors.

I. — *Bon Diè, l'èfant !*

En relevant et en abaissant lentement la jambe, le papa chantonnait, en faisant rejoindre en avant les mains de l'enfant, doucement pendant tout le récitatif, sauf lorsqu'il prononçait les mots « Katte èt Katte èt Katte » ; à ce moment, il produisait de torts claquements :

*Musique notée par M. J. Cooreur,
professeur d'athlétique à Ottignies.*

Moderato.

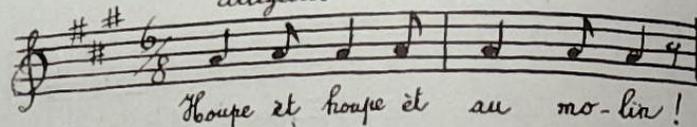


II. — *Houpe èt Houpe !*

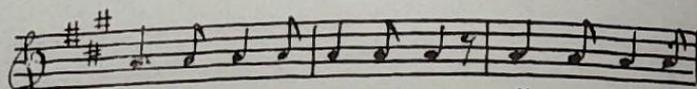
En imitant, avec la jambe, le trot du cheval.

Musique notée par M. J. Couvreur,
professeur d'athénée à Ottignies.

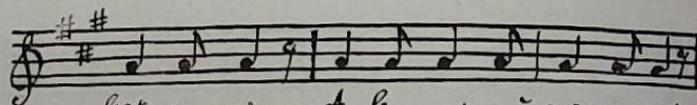
Allegretto.



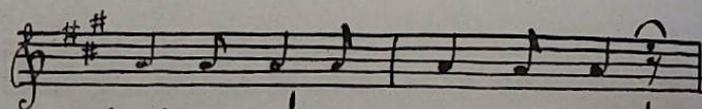
Houpe et houpe et au mo-lin!



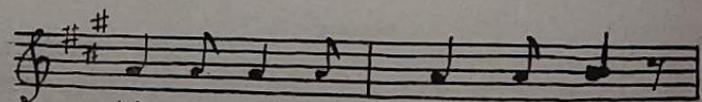
Nosse tchi-vau n'a pont d'a veinne, J'n a-raït à



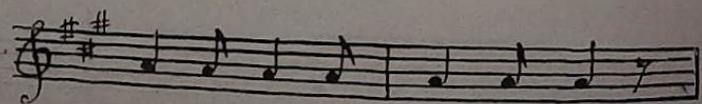
Côte sa-meinne, à l'sa-mainne à deûs dy-dis,



Quand nosse coq a-raït vès-su!



Il a tant mou-gni d'el'blé,



Qu'il a ieu s'cu tot pè-lé!

AD. MORTIER.

Ruchaux (Court-St-Etienne).

Planter le « Mai ». — A Schoonderbueken (Montaigu) on prend la veille du 1^{er} mai dans une des nombreuses sapinières un beau sapin.

Lors de la plantation des feux de salves sont tirées, les libations vont leur train, et la musique joue des airs entraînants.

A Vaalbeek, au Nord des Eaux Douces on plante la veille du Premier Mai, un arbre de mai près duquel on joue une marche funèbre ; il en sera de même un mois plus tard lorsque l'arbre est enlevé. L'arbre, — un sapin naturel — est déplanté par la jeunesse
SEVERIUS.

Planter le Mai. — La coutume de planter le Mai subsiste dans la plupart des communes flamandes du Brabant. Ces cérémonies ont lieu la veille du 1^{er} Mai en l'honneur des présidents et présidents-d'honneur de sociétés devant la maison de ceux-ci, du chatelain de l'endroit, devant l'entrée de son parc, devant la demeure des personnages importants.

A Haecht nous voyons annuellement trois à quatre Mai. Ce sont des mats peints aux couleurs nationales couronnés d'un jeune sapin, celui-ci orné de drapelets en papier.

Ces arbres de mai sont plantés devant la demeure des personnes susdites. On y ajoute une grande pancarte carrée, encadrée aux couleurs nationales.

Voici quelques inscriptions relevées.

Haecht (Village) Geachte voorzitter
 't Is weeral Mei
 Leeft lange jaren
 Dit is ons aller wensch.

Haecht (Station) Geachte Eere-Voorzitter
 « Vrijheid en Vermaak »
 Zullen wenschen vaak
 Met den 1^{er} Mei
 Lustig — Vroolijk — Blij !
 Lof! — Eer! — Dank en gelukkig leven
 Dit wordt ook aan Mevrouw gegeven.

A Pellenberg le Mai est planté à l'entrée du Château.

A Winxele (Delle) devant une chapelle de Notre Dame au carrefour de quatre rues.

A Winxele (Village) devant la maison du président des fanfares.

SEVERIUS.

Brûler la paille. — La période du carême correspond avec les fêtes du printemps, que fêtaient nos aïeux païens. Ils invoquaient la mère des dieux Hertha (la terre) pour obtenir une récolte productive.

A cette occasion la déesse était honorée par des offrandes en nature et des feux de joie.

Une des coutumes les plus caractéristiques de cette tradition est bien le jet des « Craquelins » (1) suivi du « Tonneken brand » qui a lieu à Grammont sur l'Oudenberg.

Bien que entièrement christiannisée cette tradition conserve néanmoins son caractère original.

Le culte à la déesse de la fécondité fait place depuis de longues années à des litanies et autres suppliques adressées à la mère du Sauveur.

A l'adoration de l'eau a été substitué l'avalement de petits poissons pris encore frétilants dans une coupe remplie de vin, par les autorités ecclésiastiques et civiles.

La clôture de nos fêtes par des feux de joie est continuée par l'incendie de tonneaux remplis de poix. De par sa situation élevée, ce feu est aperçu la nuit à plusieurs lieux à la ronde.

Les endroits choisis pour faire ces feux de joie sont les plus élevés, et sont nommés : Solle ou Tonnevelt.



Le Conseil Communal de Grammont buvant à la coupe de vin dans laquelle nagent des alevins.

Quand les flammes atteignent leur plus grande intensité les assistants les saluent par ces cris.

Walnken brandt (Paille brulez).

Zevé zakken van 't dagwand (7 sacs par bonnier).

L'on ajoute quelque fois.

Veel graan en weinig kruid (Beaucoup de grains et peu d'ivraie).

Sint Pieter ons vier is uit (Saint Pierre notre feu est éteint).

(1) Krakelingen. A Saint-Malo de Bretagne (Ille et Vilaine). On connaît une même spécialité v. HERPIN. *La côte d'Emeraude*.

Il y a des années, le feu de paille était pratiqué par des adultes, actuellement c'est devenu un plaisir des jeunes; la tradition survit chez les enfants, qui ont aussi sauvé les traditions de l'oubli et de l'indifférence générale.

CYRIEL DE VUYST.

Une légende folklorique présentant les apparences d'un fait véridique. — Il existe à Waterloo, une rue dénommée « Rue de l'Infante ». C'est un ancien chemin défigurés dérivant, à son entrée septentrionale dans la commune, de la grande artère qui relie Waterloo à la capitale, passant actuellement au pied de la Ferme-Ecole, se dirigeant vers la station presque parallèlement au chemin de fer, et conduisant à la source d'une petite rivière située au N. E. de Braine l'Alleud.

Ce petit cours d'eau s'appelle « La légère eau » et est un affluent du Hain.

Son nom est significatif et s'adapte parfaitement à la légende suivante :

Au commencement du XVII^e siècle, la Belgique, érigée en souveraineté, était gouvernée par les Archiducs Albert et Isabelle, cette dernière fille de Philippe II, roi d'Espagne, avait donc hérité du nom d'Infante ». Mais laissons parler l'histoire pour nous en tenir au sujet folklorique qui nous occupe : Isabelle était d'une santé débile. Pendant son séjour au palais de Bruxelles, elle souffrait particulièrement d'embarras gastriques et son médecin lui prescrivit l'usage d'une eau facile à digérer — « La légère eau » à laquelle nous avons fait tantôt allusion. Et parfois, l'Infante, entourée d'une brillante escorte, venait faire une cure à la source en question alors, qu'en d'autres temps, ses gens venaient journellement y renouveler la provision d'eau fraîche.

Il serait oiseux de faire remarquer que son passage à Waterloo provoquait l'admiration de ses fidèles sujets et l'on comprend naturellement qu'ils aient baptisé du nom de « chemin de l'Infante » le parcours territorial où ils se réjouissaient de voir réapparaître leur première reine. (Le testament de Philippe II décrétait que les Archiducs devenaient nos souverains, donc Isabelle fut notre première reine) et sa brillante escorte !

J. BOULENGER.

(Ecole Normale de Jodoigne).

La « Misère » à Beauvechain. — Cette commune a trois hameaux importants.

L'un est appelé « La Misère ». Selon la tradition ce nom aurait été donné par les soldats français qui y cantonnèrent en 1815, lors de la bataille de Waterloo. Cet hameau étant très éloigné de tout grand centre, les habitants ne purent faire face aux exigences et réquisitions des troupes françaises ; cela fit dire par un des généraux de l'armée de Napoléon ; « C'est la « Misère » ici. Cette tradition est très répandue et le hameau est connu sous ce vocable à plusieurs lieues à la ronde.

SEVERIUS.

Le pont d'Arcole. — Le village est traversé par un assez grand ruisseau, nommé par les habitants *Petite Nèthe*, c'est un nom qui a sa signification ; plusieurs kilomètres plus au Nord vers Louvain la commune wallonne de *Nethen* est située sur ce cours d'eau, qui est un affluent de la Dyle. Mais ce n'est pas la dénomination de ce cours d'eau qui nous occupe, mais bien le bief assez important connu sous le nom original de « *Pont d'Arcole* », tout



comme le fameux pont sur la Seine à Paris. Cette fois encore, l'on doit cette appellation aux soldats français. Durant leur cantonnement dans le village, les soldats vinrent se délasser près de ce pont, situé à un carrefour. L'humour du troupier français est légendaire, aussi auraient ils donné spontanément le nom du fameux Pont d'Arcole ? de Paris, au pont de Beauvechain. — Cette dénomination reste, et sert même d'enseigne à un café tenu dans une ancienne maison face au pont.

SEVERIUS.

Les Eclipses. — Une éclipse était, disait-on, une bataille entre le soleil et la lune.

On en suivait les phases, en regardant le reflet de la lune dans l'eau dont on remplissait une cuvette.

Pendant cette observation, plus d'une haleine était retenue et bien des cœurs battaient fort, car une prédiction voulait que la fois où la lune serait victorieuse, se produirait la fin du monde. Heureusement, la lune fut toujours battue.

AD. MORTIER.

A propos des « approximations scientifiques ». — Voici une illustration intéressante de la thèse développée par M. Albert Marinus dans deux conférences à l'École des Hautes Études et dans

« Les Approximations scientifiques et le Folklore » (Mélanges Schrijnen, Nimègue 1927), à savoir que la connaissance populaire serait déjà un échelon de la connaissance, qui ne différerait de la connaissance scientifique que par la plus grande précision de cette dernière. Poincaré n'a-t-il pas montré qu'à l'intérieur de la Science elle-même le progrès ne peut consister qu'à remplacer des symboles moins adéquats par des symboles plus adéquats, rendant mieux compte des faits observés.

Naguère les Chinois expliquaient les orages par l'intervention de *Lai-kong-kong*, dieu du tonnerre, et de *Tien-nian-nian*, déesse de la foudre. La Révolution chinoise, qui détruit des milliers d'idoles, merveilles de l'art, a édité aussi des manuels scolaires, où on lit, par exemple :

Chouo cheumo *Lai-kong-kong* ?

Chouo cheumo *Tien-nian-nian* ?

Ying-tie *Tang-tie* i yu..... etc.

« Que parle-t-on encore de *Laikongkong* ? Que parle-t-on encore de *Tien-nian-nian* ? L'électricité féminine (négative) et l'électricité masculine (positive), une fois qu'elles se rencontrent... etc. (Cours de philologie chinoise, du R. P. Van Hée, au Cinquantenaire).

Il est bien entendu que dans l'esprit du maître il s'agit d'électricité positive et négative, mais comme cela se rend par les mots « mâle » et « femelle », il y a gros à parier que dans les petits cerveaux du Céleste Empire, l'accession au stade « scientifique » consiste tout simplement à remplacer une fantasmagorie par une autre...

ALPHONSE DE MARNEFFE.

2025

Congrès, Réunion, Exposition.

Etudes d'Ethnologie. — Nous avons annoncé dans le précédent numéro qu'un groupe d'ethnologues cherchait à constituer à Bruxelles un séminaire d'études. C'est chose faite. La Société Royale d'Anthropologie de Bruxelles a décidé de créer une section d'ethnologie dans son sein. La séance d'installation aura lieu vraisemblablement le 28 décembre à la Fondation Universitaire à 8 1/2 heures. Les personnes que cette question intéresse sont invitées à y assister.

2^e Congrès National des Traditions populaires Italiennes. L'Italie fait un énorme effort pour conserver et ressusciter son folklore national. Un effort de ce genre suppose de grandes recherches et des ressources nombreuses. Le programme détaillé du 2^e Congrès National des Traditions populaires réuni à Udine du 5 au 8 septembre nous donne une idée de cette ampleur. Il n'avait pas moins de 8 sections : Questions générales, Littérature populaire, Langage populaire, Economie et Droit dans les traditions, Religion populaire, Arts plastiques populaires, Musique et Danse populaires, Organisation des Recherches folkloriques.

L'Exposition Provinciale d'Arts Décoratifs Populaires ouverte du 3 au 14 octobre 1931, avait pour objet : les Arts Décoratifs Populaires et était organisée par la Commission des Beaux-Arts et la Commission des Loisirs du Travailleur de la Province. Un stand d'art populaire ancien organisé par le Musée d'Art et d'Histoire et le Service Folklorique du Brabant y fut très goûté.

Le Cinquantenaire de la « Jeune Belgique ». — Le 12 décembre, l'Association des Écrivains Belges a commémoré le cinquantième anniversaire de la publication du premier numéro de la « Jeune Belgique ».

A cette occasion, une séance littéraire a eu lieu. M. Valère Gille, de l'Académie de Langue et de Littérature Françaises, qui fut le dernier directeur de la « Jeune Belgique », a retracé l'histoire de la glorieuse revue et évoqué la mémoire des écrivains qui en furent les animateurs et dont beaucoup sont morts aujourd'hui.

Un programme littéraire et musical complétait la séance. Le soir, un grand banquet, réunit les membres de l'Association et tous les amis des Lettres belges.

Le 21 décembre, le Théâtre Royal du Parc donnera sous les auspices de l'Association une représentation de gala de l'admirable poème dramatique d'Albert Giraud « Eros & Psyché ».

D'autre part, le « Musée du Livre » a organisé une exposition de la « Jeune Belgique ». L'Association des Écrivains Belges a donné à cette commémoration littéraire l'importance que justifie le rôle joué, entre 1880 et 1897, par la « Jeune Belgique » dans la renaissance des lettres belges de langue française.

Bibliographie.

LAURA HIEL. (Epouse Willem Bataille). *Kinderspelen en liedjes uit het land van Dendermonde.*

J'aime le livre que Mme Laura Hiel a écrit parce qu'elle l'a fait avec ferveur. On sent qu'elle aime profondément cette poésie dans laquelle s'exprime si bien l'âme régionale. Poésie joyeuse, généralement piquée d'ironie, un peu triviale quelque fois, mais souvent spirituelle.

L'auteur a eu l'heureuse idée de joindre à son recueil maintes chansons populaires dont l'auteur est connu. Beaucoup de folkloristes croient encore qu'une production populaire non traditionnelle n'est pas du domaine du folklore et semblent dire ainsi que la création folklorique est éteinte à notre époque. C'est une idée qui doit être combattue vivement et nous sommes heureux de ce que maints travailleurs du folklore l'écartent d'emblée.

L'œuvre contient beaucoup de documents qui appartiennent à toute la Flandre, mais il en est beaucoup, et ce ne sont pas les moins intéressants qui sont des produits nettement termondois.

P. H.

CESARE CARAVAGLIOS. *Voci e Gridi di venditori in Napoli.* — Studi di Tradizioni popolari italiane de Raffaele Corso. Catane. Librairie Tirelli di F. Guaitolini).

Depuis des siècles Naples est connue pour ses cris de la rue. Aucune ville au monde n'a une aussi grande variété de modulations et comme le dit l'auteur : elles sont éternelles comme est éternel le sourire du ciel de ce Naples incomparable.

M. Caravaglios a fait un recueil admirable de ces chants et de ces cris et dépeint le milieu avec une poésie charmante. Il saisit admirablement l'art de ces bribes populaires et nous les fait aimer. C'est réellement un beau livre de folklore qu'il a écrit et vu le talent littéraire de l'auteur la lecture en est extrêmement agréable. Mais outre cela nous avons affaire à un folkloriste averti et érudit ce qui donne à l'œuvre une réelle valeur scientifique.

Un ombre : le regret que Bruxelles n'ait pas encore suggéré un travail du même genre.

P. H.

Volkskundliche Bibliographie für die Jahre 1925 und 1926. Chez Walter de Gruyter, Berlin et Leipzig 1931, 82+594 pages, 24 R. M.

M. Hofmann Krayer, de Bâle, nous avons eu déjà l'occasion de le dire antérieurement, a été l'initiateur de cette grande entreprise : publier une bibliographie internationale de tout ce qui concerne le folklore. Le volume consacré aux années 1925-1926 vient de paraître.

Le plan de la publication est resté le même, mais insensiblement les collaborations devenant plus nombreuses, les tables deviennent plus complètes. Il est inutile d'insister ici sur l'utilité de cette suite bibliographique dont la direction est actuellement assumée par Paul Geiger. Dans la liste des collaborateurs nous ne voyons figurer cependant aucun Belge. N'y aurait-il personne qui, en Belgique, pourrait s'associer à cette œuvre si utile, mais fatigante sans doute qu'est la collation de toute publication folklorique ? Si la Société Belge de Folklore, que nous avons essayé de fonder, avait été davantage aidée, elle se proposait de faire la Bibliographie du Folklore Belge et aurait rendu service aux chercheurs du pays et de l'étranger.

DR OCTAVE GUELLIOT. *Géographie traditionnelle et populaire du département des Ardennes*. Paris, Emile Nourry, 62, Rue des Écoles (V^e). — In-8^o carré de IV-412 pages et 58 croquis. (Tiré à 330 exemplaires, et ne sera pas réimprimé)... Fr. 70 français.

L'auteur a voulu, pour un département qu'il connaît bien, exposer la géographie, telle que l'a transmise la tradition, telle qu'elle l'enseigne encore aujourd'hui.

Observateur inégal, mais souvent très perspicace, le peuple a été frappé par l'influence des terroirs et des productions de la terre, sur les habitudes, sur la manière de vivre et sur le caractère des habitants. Bien avant les auteurs modernes de géographie humaine, le paysan connaissait l'influence du sol sur celui qui l'occupe et l'exploite. Pour son usage il avait déterminé des régions naturelles et formulé des précisions topographiques : il savait en outre distinguer les habitants par leurs qualités et surtout par leurs défauts, et les affubler de surnoms plus ou moins sarcastiques.

Ainsi ce livre se trouve naturellement comprendre trois divisions : les régions, les localités, les habitants. Après une esquisse géologique, la première partie décrit les entités géographiques. Dans la seconde, on trouve des renseignements sur la formation des noms de lieux, leurs variations, leur prononciation. La troisième partie s'occupe des habitants : origine et attribution des blasons populaires, gastronomie locale. Enfin trois chapitres sont consacrés au sanglier, considéré au point de vue de la tradition ardennaise.

L'Art Populaire en France, 2^e année 1931, 200 p. illustrées. Librairie Istra, Strasbourg, rue des Juifs, 15.

Nous avons eu déjà antérieurement l'occasion de faire l'éloge de cette publication dont deux volumes ont paru. Nous rappelons à nos lecteurs que cette série est tirée à 500 exemplaires seulement. On hésite à acquérir une publication nouvelle qu'on ne connaît pas. Un jour vient où on est étonné de constater son importance. On veut se la procurer et on se heurte à ce mot fatidique : épuisé.

AIMÉ DE CORT. *Vlaamsche Kinderspelen uit West Brussel*. 254 pages illustrées, éditeur L. J. Kryn, 23, chaussée de Louvain, Bruxelles. Prix : 45 frs.

L'auteur est directeur d'école dans l'agglomération. Ce sont ses élèves qui lui ont apporté la matière de cet ouvrage : les jeux des enfants de Bruxelles (Ouest). Il en est par centaines. De nombreux sont inédits. Les enfants ont eux-mêmes dessiné les illustrations de l'ouvrage et un répertoire des expressions caractéristiques se trouve à la fin du volume. Bien édité, la couverture ornée d'un dessin de Timmermans inspiré de l'imagerie de Turnhout.

LINDEMANS JAN DR. *Toponymie van Opwyck*. 220 p. 1 Carte, 1930. Standaard Boekhandel, Emiel Jacquainlaan, Brussel, 45 fr.

Cette étude très détaillée des lieux-dits d'une des grosses communes de notre Brabant flamand, mérite en tous points d'arrêter l'attention de nos lecteurs. Elle paraît dans la collection *Nomina Geographica Flandrica*, sous la direction de nos meilleurs toponymistes. Après avoir donné une longue liste des lieux-dits et cité à propos de chacun d'eux les documents où on les relève, l'auteur les analyse en les classant d'après la géographie historique, les modifications linguistiques, les traces que l'on en relève dans l'archéologie locale et le folklore.

DEWERT JULES. *Les moulins du Hainaut*. 172 p. illustrées, 1930. Tome 1^{er}. Les généralités. Imprimerie Provinciale, Charleroi.

Ce travail édité par la Commission des Monuments et des Sites de la Province de Hainaut intéressera tous ceux que la disparition de nos Moulins à vent préoccupe. Ce volume en particulier, consacré aux généralités contient maintes parties valables pour n'importe quelle province du pays.

Sans doute trouvons nous dans ce travail de nombreux renseignements que notre dossier relatif aux Moulins à vent du Brabant contenait et que nous aurions aimé publier. Mais l'essentiel est qu'un renseignement soit publié peu importe par qui il l'est. Aussi recommanderons nous cet ouvrage en particulier à ceux de nos collaborateurs que se sont intéressés à notre propre enquête sur les Moulins à vent.

LYNA J. — *Aperçu historique sur les origines urbaines dans le comté de Looz et subsidiairement dans la vallée de la Meuse*. 104 p., Tongres. Imprimerie Michiels, 1931.

Les travaux de M. Lyna, conservateur adjoint aux Archives de l'État à Hasselt, n'ont pas passé inaperçus et ce travail nouveau ne manquera pas d'intéresser les historiens, d'autant plus que l'auteur oppose une conception toute différente à celle défendue par M. Pirenne dans son livre : *Les Villes du Moyen Âge*.

VAN DEN WEGHE J. *Eene bijdrage tot de geschiedenis van Sint-Pieters-Leeuw*, 408 p. illustrées. Cercle Archéologique de Hal.

Quel dommage que M. Van den Weghe, inspecteur cantonal n'ait pas été pensionné plus tôt. Que de travaux intéressants et

utiles il eut produit. Depuis quelques années qu'il a pris sa retraite nous avons vu successivement apparaître de sa plume, la très curieuse et très importante étude sur le Stevenisme, la monographie d'une commune brabançonne aujourd'hui disparue: Eysinghen. Nous pouvons annoncer aujourd'hui à nos lecteurs la parution de cette volumineuse Histoire de Leeuw-Saint-Pierre.

Ajoutons que cette monographie a été publiée d'abord dans les annales du Cercle Historique et Archéologique de Hal avec des articles de folklore et de toponymie divers.

YERNAUX J. B. — *La Chaussure à travers les âges*. 330 p. illustrées. Editeur Bieleveld, Bruxelles, rue Montagne aux Herbes Potagères.

Préfacé par M. Des Marez, cet ouvrage est peut-être le plus complet et le plus exact qui ait été publié sur la chaussure à travers les âges. Ce n'est pas seulement l'évolution de la chaussure que l'auteur retrace, mais l'évolution de la technique du cordonnier, l'histoire du métier et de sa réglementation.

GHUISLAIN ALBERT. *Découverte de Bruxelles*, 248 p. Photos de Willy Kessels. L'Eglantine, Bruxelles 1930.

Bien que l'auteur y bouscule quelque peu mais sans méchanceté les archéologues, historiens et folkloristes, nous signalons avec plaisir son livre au lecteur. Il est curieux d'idée, présente sous un angle original des choses que connaissent ceux dont il dit du mal mais que ne connaissent pas sans doute ceux auxquels il s'adresse. Livre utile donc, qui sous un style enjoué, badin, goguenard, apprendra aux Bruxellois à regarder un peu leur ville. Très curieux aussi ce livre l'est par la présentation des illustrations. Un Bruxelles vu par l'appareil de points tellement excentriques qu'il apparaît sur des plans paradoxaux. Une sorte de 4^e dimension. Reste la critique des archéologues. Elle nous plaît par ce qu'un peu juste. Mais nous voudrions les excuser. Voici ce qu'a dit l'auteur :

« Restait les archéologues : ceux-ci s'en donnent à cœur joie. Rien ne doit troubler leur plaisir hermétique. Il n'est pas fait pour la foule. Ils entassent leurs enquêtes sur les papiers poudreux dont elles ont été tirées. Ils fabriquent des documents pour les siècles à venir, comme les siècles passés en ont fabriqué pour eux. Archéologie, poésie pure de l'histoire ! Mais qui s'y attache, pour la comprendre en dehors des archéologues ? »

Est-il toujours possible à l'archéologue de toujours écrire pour la foule ? Non. Il devrait s'en tenir sur le terrain de la vulgarisation et tout progrès serait arrêté. Doit-il consulter les papiers poudreux ? Incontestablement sinon il risquerait de flotter dans l'erreur. Fabrique-t-il du papier pour l'avenir ? Incontestablement et c'est fort heureux. Si nos aïeux l'avaient fait que de tracas ils nous eussent épargnés. Mais qu'ils ne travaillent pas assez pour le présent, c'est encore vrai ; qu'ils ne fassent pas assez de vulgarisation, c'est exact et ils s'étonnent, à tort dans la suite, que le

public les ignore. Qu'ils ne jettent pas de ponts entre les vestiges du passé et la réalité vivante actuelle c'est certain et regrettable. Il est heureux parfois d'entendre le jugement que porte sur un mouvement spécialisé, l'« homme de la rue » qui ne voit que par ses yeux, sans alimenter ses visions de tout ce que l'étude du passé peut enseigner.

Annales du XXVIII^e Congrès d'Archéologie d'Anvers 1930.

— Les comptes rendus de ce Congrès ont été publiés sous la direction de Paul Rolland, 516 p. Si notre revue a publié les travaux de la section de Folklore de ce Congrès, on trouvera dans le présent volume le compte rendu des discussions qui ont suivi la présentation de ces travaux. Ce compte rendu a été rédigé par M. Gessler qui fut secrétaire de la section présidée par notre regretté ami M. van Heurck.

BADIBANGA. — *L'éléphant qui marche sur des œufs*. 90 p. illustrées. L'Eglantine, Bruxelles.

Badibanga, auteur congolais, parfaitement et pourquoi-pas ? Son genre ? Fabuliste. Un émule de La Fontaine. Ses apologues, traduits en français sont présentés par MM. G. D. Perrier et G. Dulonge et illustrés par un compatriote de l'auteur : Djilatendo. Pas plus au Congo qu'en Belgique un écrivain ne peut vivre de son art. Badibanga est tailleur de son métier, il rêve à ses compositions en faulifant les pagnes, et les écrit dans un cahier d'écolier. S'intéresser à ce que pense l'homme de couleur c'est notre devoir et des leçons que celui-ci nous donne faisons profit.

EMILE DE BOUGNIE et FERNAND RIGOT. *Le Vagabond de Dieu*. A la Renaissance du Livre, 11, Square du Petit Sablon, Bruxelles. Prix 15 francs.

Un roman ? Plutôt oui ? Alors pourquoi le signalons nous ? Il est en dehors des conditions généralement requises par la rubrique bibliographique de cette revue. Mais sous ce titre se cache le récit de la vie de saint Gérolphe. C'est donc de l'hagiographie et cette science présente tant d'affinités avec certains chapitres du Folklore.

Saint Gérolphe ? Connais pas ! Nous non plus et les répertoires non plus. C'est de l'hagiographie de fantaisie, de l'hagiographie qui n'est même plus légendaire mais imaginaire. Comment un auteur, en s'inspirant de la vie des saints peut-il nous intéresser à saint Gérolphe, ce Don Quichotte flamand ? Il y réussit pourtant et voilà comment le Folklore ou des sciences connexes peuvent inspirer nos auteurs.

Legende van den Reus van Hamme, 16 p. et 1 illustr. Imprimerie L. de Pillecyn à Hamme.

Cette grosse commune de la Flandre Orientale vient de se donner son géant. Il y a fait sa joyeuse entrée le 30 octobre de

cette année et on trouvera dans la brochure que nous mentionnons ici les renseignements historiques et légendaires qui justifient le choix fait par la localité.

PEETERS FERD. RÉV. PÈRE. — *L'église Saint-Augustin à Anvers*. 260 p. + illustr. hors texte, 1930. Veritas, 21, rue des Tanneurs, Anvers.

Au cours de ces pages le P. Peeters nous fait un historique de cette belle église anversoise et y analyse minutieusement les œuvres d'art qu'elle contient. Rappelons que le même auteur nous a donné il y a quelques années un ouvrage similaire sur l'église Saint-Léonard à Léau, cette magnifique église brabançonne.

TADEUZ SEWERYN. *Krakonskie Skrzynie Malowane*. — Publication du Musée National d'Ethnographie de Cracovie.

Le coffre de bois, l'ancienne huche de chez nous, où elle a disparu complètement devant le buffet, est encore une des caractéristiques de l'ameublement campagnard en Pologne. L'étude que nous signalons est consacrée au coffre de la région de Cracovie, très abondamment illustrée.

DELTENRE LÉONCE. *Histoire de la paroisse de Trazegnies*. 1^{re} partie, 108 p. illustrées. Édité par la Société Archéologique de Charleroi. T. XXXVIII. 1931.

Les chapitres de cet ouvrage sont consacrés aux origines du village, les obédiences et étendue de la paroisse, le domaine de l'abbaye de Lobbes, le bénéfice de l'abbaye de Floreffe, les transformations de l'église, les monuments funéraires, le mobilier et les archives, les confréries et les pasteurs.

LAMBERT et DE HAULT. *Autour d'un vieux clocher*, 210 p. illustrées ; chez Lanis à Wauthier-Braine.

C'est une réédition considérablement augmentée d'une brochure qui parut sous le même titre il y a quelques années. On y trouvera l'histoire du Concile de Genappe, de la paroisse de Ways et de la Seigneurie de Thy.

L'ouvrage abondamment illustré est vendu (10 fr. ?) au profit d'un vitrail à installer dans l'Eglise de Ways à la mémoire des combattants de la commune morts au feu. On peut s'adresser chez l'imprimeur ou chez M. Lambert, curé de Ways.

Nordiska Museets o. Skansens Arsbok. 300 p. 1931.

Au cours de ces 300 pages admirablement illustrées le Musée nordique et le Musée de Folklore en plein air de Stockholm, publient une série d'études dues à leurs collaborateurs sur de nombreuses questions du folklore si intéressant de la Suède.

Dans *Archives Suisses des Traditions Populaires*, T. XXXI, 3^e et 4^e cahiers, éditées par la Société Suisse des Traditions populaires à Bâle, on trouve un questionnaire très détaillé relatif au folklore suisse. Il ne comporte pas moins de 1585 questions réparties en un certain nombre de rubriques générales.

PEIREN PR. *Monographie de la commune de Forest*, 24 p. illustrées. Des presses de Em. Lambin.

On y trouve des notices sur la vie de sainte Alène, patronne de Forest, l'ancienne abbaye, l'église actuelle qui vient d'être restaurée, le territoire de la commune et son sceau.

RAVELINE HENRY. *V'la l'Alion r'trouvé !* 132 p., édition. La Province, journal quotidien, Mons.

Sous ce titre l'auteur publie une première série d'histoires de « Ceurieré » un coin du Borinage où ont vécu les héros de ses contes. L'alion était une cérémonie qui célébrait à Pâques la renaissance printanière.

DE CLERCQ A. M^{me}. — *Kantwerksters en Kantnijverheid te Geeraardsbergen*. 48 p. illustrées. Prix 3 frs., 40, Grand Place, Grammont.

M^{me} De Clercq a publié ce travail à deux intentions, aider si possible au relèvement de la dentelle et inventorier dans l'industrie dentellière de sa ville tout ce qui peut intéresser le folklore. Ce travail qui n'est qu'un début, mérite donc d'être signalé à la fois aux amis de la dentelle et aux amis du Folklore.

EMILIAN CORNELIE. *La danse, le chant et la musique populaires dans leurs rapports avec la vie sociale*. 38 p. Rampa, Intra-reu Zalonnit, 1, Bucarest.

M^{me} Emilian vient de publier sous ce titre la belle étude qu'elle a présentée à la réunion de la Commission des Arts Populaires à Rome en 1929. Elle y a joint son rapport sur le rôle de l'art dans les fêtes populaires, présenté au 2^e Congrès des Arts Populaires, Anvers-Liège, 1930. Ces deux travaux nous donnent des aperçus très intéressants sur les fêtes populaires de la Roumanie.

BASTIN JOSEPH, Abbé. *Wibald, Abbé de Stavelot et Malmédy du Mont Cassin et de Carbre*. Imprimerie Leens, Verviers, 1931, 94 p. illustrées.

A l'occasion du 8^e centenaire de son élévation à la dignité d'abbé de Stavelot, l'abbé Bastin nous raconte la vie de Wibald « la gloire de notre Gaule, la lumière de l'Empire et le soutien de l'Eglise romaine à une époque extrêmement critique ». Wibald nous a laissé une volumineuse correspondance, source précieuse de renseignements sur le XII^e siècle.

La *Revue de Folklore français*, dans le n° de mai-juin 1931 contient des documents importants sur le Folklore Préhistorique de plusieurs départements français. Rappelons que le prix de l'abonnement à cette revue est de 60 fr. pour la Belgique. Librairie Stande, 15, rue des Grands Augustins, Paris.

Le *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire* continue la publication intéressante de notices sur nos tapisseries, par M^{me} Crick-Kuntzinger (Histoire d'Hercule et Bataille de Roncevaux). M. Breuer donne des indications sur les fouilles faites au fort romain de Brunehaut-Liberchies. M. Crick nous entretient de M. de Marlborough et M. Dubois de quelques supercherries dans l'imagerie populaire. Prix de l'abonnement annuel : 50 francs

Convorbiri Literare. Nous recommandons aux personnes qui désirent s'intéresser au mouvement des idées littéraires, artistiques, folkloriques, etc. de la Roumanie, cette revue publiée depuis 1867 et dont la direction est confiée actuellement à M. Ol. Tzigara Zamarcas Fondation Carol, Bucarest. Prix de l'abonnement 500 lei (100 frs. environ).

Le dernier numéro, celui de septembre contient un compte-rendu illustré de l'inauguration du nouveau Musée de Folklore de Bucarest. Il était en construction lorsque la guerre fut déclarée. Il vient être achevé, une des ailes tout au moins et les richesses accumulées depuis des années vont pouvoir être exposées.

Bulletin de la Commission royale de Toponymie et Dialectologie, vol. V. 1931, 304 p. 1 portrait (Karel du Flou) et 2 cartes. Prix 35 fr.

Publication annuelle des travaux de cette commission, publication bilingue, française et flamande, les études étant publiées dans leur langue originale, le cinquième volume soutient la comparaison avec ses prédécesseurs et étant données les affinités entre la toponymie et de nombreux problèmes folkloriques cette collection se recommande à nos lecteurs.

Bulletin de la Société des Américanistes, août 1931. (5, avenue Reine Marie-Henriette, Forest) ; 90 p. illustrées.

Fascicule entièrement consacré à la magnifique collection d'antiquités pré-colombiennes dont M. Auguste Genin, sejournant au Mexique a fait don à notre Musée d'Art et d'Histoire. Cette collection est depuis peu exposée au Musée et MM. Minnaert et Lavachery qui l'ont arrangée nous font un exposé de son contenu. Ce n° du Bulletin constitue un guide de la collection que nous recommandons à nos lecteurs.

Dans le numéro de décembre qui vient de sortir de presse, M. Olbrechts, nous conte l'histoire presque folklorique de l'inscription du Grave Creek Mound, une extraordinaire mystification scientifique qui se produisit il y a cent ans.

Congrès National des Sciences. Bruxelles 1930, Volume des Rapports.

Le compte-rendu des travaux du Congrès National des Sciences organisé à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance de la Belgique et destiné à montrer les progrès réalisés en Belgique depuis 1930 dans le domaine de l'activité scientifique, vient de paraître. (Secrétariat général, Jean Rose, Rue J. Lambeau, Bruxelles). Il contient 1300 pages illustrées.

Nos lecteurs y trouveront le texte complet des travaux présentés à la sous section du Folklore par MM. A. Marinus : *L'observation directe dans le Folklore*, P. Minnaert : *Un programme neo-folkloriste*, Fl. Mortier : *L'objet et la définition du Folklore*, M. Guening : *Le folklore et les folkloristes luxembourgeois*.

Première Congrès International des Arts Populaires, Prague 1928

Les travaux du Premier Congrès International des Arts Populaires réuni à Prague en 1928 viennent de paraître, 2 vol. 250 p. et 212 p.+100 pl. hors texte, 4 polychromes) (23x29.5). Prix port compris 165 francs français pour les personnes ayant souscrit et 270 fr.+15 fr. pour port pour les acquéreurs actuels. Nous rendrons compte de cet ouvrage dans notre prochain numéro.

La Valeur de notre Revue. — Que vaut une collection complète du Folklore brabançon. Si pour les dix années parues nous totalisons le prix des abonnements nous arrivons au chiffre de 177 fr. Mais une Revue gagne ou perd suivant qu'elle est plus ou moins appréciée par le public. Il est des publications qu'on peut obtenir à moitié prix et même moins, quelque temps après leur parution. Il en est d'autres qui, demandées, bénéficient d'une plus value.

Or, M. Gessler nous signale qu'à la vente de la bibliothèque du regretté M. Van Heurck à Anvers, le 18 décembre, la collection complète du Folklore Brabançon, édition française, sauf le n° 46 manquant a été adjugée 650 fr.+15 pour frais, soit 747 fr. 50 c'est à dire une moyenne de 75 fr. par année.

S'abonner au Folklore Brabançon, c'est faire une opération lucrative.



Nécrologie.

L'Histoire, l'Archéologie et dans une certaine mesure également le Folklore ont à déplorer la mort de M. G. DES MAREZ, archiviste de la Ville de Bruxelles, Ancien président de la Société Royale d'Archéologie, et du Vieux Bruxelles. Formé à l'école d'Henri Pirenne d'abord et de Lamprecht ensuite, c'était un de nos meilleurs historiens, particulièrement de l'époque du Moyen Age. D'une grande activité, l'énumération de ces travaux serait longue et suivant l'auditoire ou le lecteur auquel il s'adressait il savait passer avec une souplesse remarquable de l'érudition la plus parfaite à la vulgarisation la plus captivante. Notre Revue tient à s'associer à la perte faite en sa personne par la science belge.

M. CHARLES-J. COMHAIRE, fondateur de la Société « Le Vieux Liège », membre titulaire de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique, membre de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, de la Société d'Anthropologie, membre correspondant de la Société Anthropologique de Paris, secrétaire de la Commission royale des Monuments et des Sites, membre d'honneur du Touring Club est décédé en novembre dernier.

Le défunt a consacré toute sa vie à l'étude passionnée de tout ce qui fait le charme du beau pays liégeois : ses souvenirs historiques, son folklore, ses sites, etc.

Il consacra surtout les dernières années de sa vie à la rédaction du Bulletin Le Vieux Liège et à l'organisation d'excursions archéologiques au pays de Liège.

C'est avec une bien grande surprise et de vifs regrets que nous avons appris le décès de M. LOWET DE WOTRENGE, décédé à Neerheylissem le 28 octobre, dans son beau domaine de Crimont, à l'âge de 74 ans. Le défunt était président honoraire de la Cour d'Appel de Bruxelles. Depuis plusieurs années il travaillait à la préparation d'un grand ouvrage sur les porcelaines de Bruxelles. Nous avons eu l'occasion de voir les magnifiques planches qui devaient illustrer ce travail heureusement terminé et dont M. Lowet de Wotrenge a pu corriger sur son lit de mort la page de couverture. Abonné à notre Revue depuis sa fondation il nous avait bien souvent communiqué des renseignements intéressants et nous avait promis de réunir les éléments d'une monographie sur le Folklore de Neerheylissem. Nous conserverons de lui le souvenir d'un homme aimable et travailleur.

Un des plus beaux peintres de notre école, M. AUGUSTE OLEFFE est décédé à Auderghem, le 13 novembre dernier.

Ce fut un artiste d'une sensibilité exquise et d'un goût extrêmement affiné. Il peignit avec une émotion intense, certaines scènes de la vie de nos pêcheurs et à ce titre il intéresse le Folklore, parfois aussi la vie de nos humbles ouvrières tenta son pinceau.

Le Folklore Brabançon lui doit plusieurs illustrations qui comptent parmi les plus artistiques de celles que nous avons publiées ; nous rappellerons les deux beaux croquis pour la figure de Tiel et de Lamme de notre monographie sur Ch. De Coster, et le charmant bandeau, « la femme fixant un nœud à un arbre », qui illustra la *Médecine Populaire* de MM. P. Hermant et D. Boomans. Nous avons placé en tête de cette longue nécrologie ce dessin de l'artiste disparu.

Notre service a été plus directement frappé encore par le décès de M. GROSEMANS qui, depuis dix ans exerçait les fonctions de traducteur de notre Revue. Il est décédé subitement dans une ville du midi de la France où il passait des vacances bien méritées. C'était un travailleur inlassable et tandis que bien souvent le traducteur exerce son métier de façon un peu machinale sans s'intéresser aux idées dont il fait la translation d'une langue dans une autre, M. Grosemans était un curieux des travaux qu'on lui confiait, s'arrêtant aux idées, cherchant par la lecture à s'instruire encore et toujours. Nous conserverons de lui le souvenir d'un excellent collaborateur.

Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort du poète et folkloriste MAX ELSKAMP à l'âge de 69 ans. Depuis longtemps il vivait retiré du mouvement, atteint par la maladie.

Ceux qui l'ont connu vantaient l'aménité de son caractère, la délicatesse et l'originalité de son esprit. Fondateur du Conservatoire de la Tradition Populaire qui devait aboutir à la création du Musée de Folklore d'Anvers, il fut donc un précurseur à la mémoire duquel nous manquerions en ne lui rendant pas un hommage ému de notre admiration.

Du Mexique nous vient également la nouvelle de la mort de M. GENIN, donateur aux Musées d'Art et d'Histoire de la magnifique collection d'antiquités précolombiennes dont nous avons déjà parlé. C'est une perte pour nos Musées, d'autant plus grande que le défunt avait entrepris à ses frais et au profit de nos collections des fouilles dans une riche région du Mexique.

Distinction.

Nos lecteurs ont eu l'occasion déjà à diverses reprises d'apprécier les notes que M. A. MORTIER nous a données sur la région de Mont-Saint-Guibert. Aussi apprendront-ils avec plaisir que M. Mortier vient d'être nommé officier de l'ordre de Léopold et comprendront-ils que nous tenions à lui adresser nos félicitations bien sincères.

